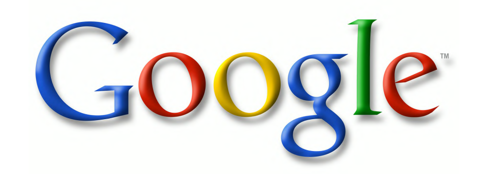




SOUVENIRS

[illegible]

DE VOYAGES

[illegible]

[illegible]

ET AU CONTINENT D'AMÉRIQUE.

[illegible]

TOME I.



PARIS,

CH. SCHWARTZ ET GAGNOT,

[illegible]

[illegible]

[illegible]

SOUVENIRS

DE TRENTE ANNÉES

DE VOYAGES

À SAINT-DOMINGUE,

DANS PLUSIEURS COLONIES ÉTRANGÈRES,

ET AU CONTINENT D'AMÉRIQUE.

PAR A. DE LAUJON.

TOME I.



PARIS,

CH. SCHWARTZ ET GAGNOT,

[illegible]

Place Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 20.

1835.

SOUVENIRS

DE TRENTE ANNÉES

DE VOYAGES.

I.

IMPRIMERIE DE DUCESSOIS, QUAI DES AUGUSTINS, 55.

SOUVENIRS

DE TRENTE ANNÉES

DE VOYAGES

A SAINT-DOMINGUE,

DANS PLUSIEURS COLONIES ÉTRANGÈRES,

ET AU CONTINENT D'AMÉRIQUE.

PAR A. DE LAUJON.

TOME I.

PARIS,

SCHWARTZ ET GAGNOT,

LIBRAIRES-COMMISSIONNAIRES, SUCCESSEURS DE PIGOREAU,

Place Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 20.

1835.

PRÉFACE.

Des personnes qui connaissaient une grande partie des événements qui ont rempli le cours de ma vie, me conseillaient depuis long-temps de les classer dans leur ordre, et de les mettre au jour.

Éprouvant une grande répugnance à occuper le public de faits qui m'étaient personnels, je commençai, avant de m'y résoudre, à réfléchir comment je pourrais donner

à cet ouvrage un intérêt qui pût servir de motif à sa publication.

Je me disais que dans un écrit de cette nature il y avait plus d'un but à remplir; qu'il fallait que le charme de la narration se répandît dans l'expression de toutes les pensées, et que l'on ne se contentât pas seulement d'amuser son lecteur et de l'intéresser, mais aussi de laisser à son esprit quelques sujets d'instruction.

Je descendis en moi-même, et je trouvai que le premier de ces points était pour moi d'une difficulté insurmontable, mais que les autres restaient naturellement liés au fond de mon sujet.

Je me décidai donc, et laissai courir ma plume sans trop savoir où elle me conduirait.

L'existence que j'avais à retracer est celle d'un homme qui fut soumis à de bien grandes épreuves.

Encore au printemps de ses jours, un monde nouveau s'est ouvert devant lui, toutes ses espérances ont été anéanties; il n'a gardé que son courage.

Enfant du destin, c'est au milieu des rigueurs que lui infligeait la providence, qu'elle lui faisait connaître toute l'étendue de ses bienfaits.

Abordant des pays ravagés par la peste; n'apercevant autour de lui que les assassinats, le carnage et la mort; tombant entre les mains de corsaires et de pirates; ne prenant souvent la mer que pour être livré à toutes ses fureurs; affalé sur des côtes hérissées de dangers; surnageant sur les débris d'un vaisseau frappé des feux du ciel, et précipité sur des rescifs; transporté sur une île déserte; partout il voyait cette même providence accourir à son secours et le couvrir de ses aîles!

Je joindrai au récit de mes aventures les

observations que j'ai faites dans les diverses contrées où j'ai été conduit, et mes voyages multipliés dans la colonie de Saint-Domingue deviendront ma principale source.

Avant de retracer les malheurs, les chagrins et les pertes qui accompagneront long-temps mon existence, je parlerai des jours heureux qui ont embelli ma jeunesse : ils rempliront la première partie de mes souvenirs, et la seconde renfermera le récit de mes nombreux voyages.



CHAPITRE PREMIER.

—

Début de ma jeunesse avant de m'éloigner de ma famille. — Plaisirs et chagrins d'amour. — Grande résolution.



MES parents possédaient une fort belle aisance, et mon père jouissait dans le monde d'une considération qu'il tenait autant de ses mérites personnels que de la position dans laquelle il se trouvait placé.

Je fus confié de bonne heure aux soins d'un précepteur, ce qui était un fort grand tort, attendu que je ne pouvais pas mettre à profit cette émulation qui sert de stimulant à la jeunesse : d'ailleurs la maison de mon père ne respirait que les plaisirs, et j'étais déjà homme du monde, lorsque je n'aurais dû être qu'un écolier. Aussi mon éducation, quoique assez étendue sur bien des points, était très-imparfaite. J'effleurais les diverses sciences et n'en possédais aucune : la danse, les armes et l'équitation faisaient le plus grand fond de mon instruction.

Le roman de mes premières amours ne dura qu'une année, et je connus à dix-neuf ans tous les chagrins que cause l'inconstance.

L'extrême tendresse que ma mère m'avait constamment témoignée fit sur mon cœur une impression si vive, que le temps ne put jamais l'affaiblir, et qu'à une époque où j'eusse pu réunir tous les sujets de bonheur imaginables, je préférai en faire le sacrifice que de me séparer d'elle pour toujours. Je n'étais pas le seul enfant qu'eussent mes parents : j'avais un

frère et deux sœurs ; mais on observait facilement que c'était sur moi que retombaient toutes les attentions de ma mère.

Comme il était d'usage dans les familles qu'un des fils entrât dans l'état ecclésiastique, et que c'était ordinairement le moins âgé, cette profession eût dû m'appartenir, mais elle fut réservée à mon frère.

La nature m'avait prodigué des faveurs qu'elle n'accorde que graduellement au jeune âge, et les semences précoces qu'elle avait jetées dans mon cœur devaient facilement y germer. J'accompagnais ma mère dans toutes les sociétés, et elle était devenue mon institutrice dans ces leçons de bon ton et d'usage que les femmes possèdent si bien ; elle m'avait fait connaître en quoi consiste auprès d'elles cette galanterie inoffensive qui prépare les voies à de plus doux sentiments.

J'avais à peine dix-huit ans quand elle s'aperçut qu'une jeune et fort jolie personne, nouvellement mariée, avait touché mon cœur. C'était une de ces

plantes favorisée de tous les dons de la nature, et qui, sacrifiée par une aveugle cupidité, ne pouvait que languir et dessécher dans les mains auxquelles elle avait été remise.

J'aurais donné la moitié de mon existence pour qu'il me fût permis de lui en consacrer le reste; mais mon amour timide n'osait s'exprimer que par de tendres regards : Henriette les comprit, et bientôt nos cœurs semblèrent d'intelligence pour la vie.

Plein d'une douce ivresse qui m'était inconnue, je brûlais de tout confier à ma mère, mais je fus retenu par la crainte. J'étais loin de croire que mes secrets ne lui étaient pas cachés, et qu'elle avait successivement jugé des progrès que mes amours avaient fait. Elle n'eût pas été embarrassée d'y mettre des obstacles; mais, prévoyant que peu de temps devait suffire pour que le grand sacrifice fût consommé, elle aimait autant qu'il se fit en faveur de son Alfred qu'en faveur de tout autre.

Cette liaison donna lieu à une aventure qui doit trouver ici sa place.

Il existait une époque de l'année où les familles se donnaient de très-grands soins pour attirer sur elles l'attention publique à une promenade appelée *Longchamp*, et où la foule abondait pendant trois jours. On attendait cette époque pour habiller ses gens à neuf et faire dans ses équipages de fort grands changements.

Je me croyais assuré d'y aller deux fois sur les trois jours : la première avec ma famille, comme l'usage en était établi ; la seconde avec ma jeune amie. Mais il y avait sur ce dernier point une assez grande difficulté ; il fallait qu'Henriette arrangeât une histoire pour faire croire à son mari qu'elle s'était engagée envers une famille de sa connaissance à disposer de sa voiture un des trois jours de Longchamp.

Elle avait réussi dans sa demande : la permission était accordée pour le mercredi ; elle me l'avait fait savoir, et j'étais au comble de la joie.

Ce jour arriva ; mais quelle fut ma surprise, lorsque je reçus de fort bonne heure une lettre par la-

quelle elle m'informait qu'une affaire importante survenue à son mari l'avait forcé de se rendre à Versailles, et que chevaux et voiture tout avait disparu.

Un trait de lumière se présenta à mon esprit. Je répondis à Henriette, et lui dis de conserver encore toutes ses espérances jusqu'au résultat d'une démarche que j'allais entreprendre.

Il s'agissait d'aller trouver à l'instant un de mes bons amis qui jouissait du poste charmant d'écuyer d'une grande princesse, et de le prier de me sauver dans un aussi beau jour de la contrariété la plus sensible qui pût me survenir.

Particulièrement lié avec ma famille, et connaissant très-bien ma belle conquête, cet ami n'eut pas besoin d'instances pour faire sympathiser ses sentiments avec les miens. Il me dit que l'affaire était trop grave et le sujet trop eutraînant, pour qu'il me refusât dans cette circonstance toutes les marques de son amitié, et que je pouvais compter sur lui.

Heureux au-delà de toute expression, je vole aus-

sitôt vers la maison de mon père, et en quelques lignes de feu je rends compte à Henriette de la victoire que je venais de remporter.

Mais je n'étais pas encore à la fin de mes tourments. Il arriva que mon père avait de son côté changé le jour où il devait conduire sa famille à Longchamp, et qu'au lieu du vendredi dont il était convenu, il avait fait choix du mercredi. Je n'appris cette nouvelle qu'à dîner, et l'on devait monter en voiture peu d'instants après.

Cette circonstance me plaçait dans une fâcheuse alternative, et je sentais que de part ou d'autre je n'éviterais pas de grands désagréments. Je n'hésitai pourtant pas dans ma détermination, et, faisant bonne contenance, je m'esquivai avec mon domestique aussitôt après le dîner.

Je fus bientôt chez ma jeune amie, et j'aurais voulu lui apprendre tout ce qui s'était passé; mais nous étions l'un et l'autre trop près du plaisir que nous nous promettions pour ne pas nous y livrer entière-

ment. Nous ajournons sur ce point notre conversation, et volons d'un pied léger à notre brillant équipage.

Nous traversâmes les Champs-Elysées, où commençaient à se former les files de voitures. Les armoiries de la nôtre et la livrée du cocher nous ouvraient tous les rangs, et nous fûmes bientôt au bois de Boulogne, et de là à Longchamp.

Je m'efforçais de découvrir la voiture de mon père, voulant faire tout mon possible pour éviter ses regards; mais comme il y avait deux files, l'une montant et l'autre descendant, et que nous jouissions du privilége de garder toujours le milieu, je me trouvai en face de lui au moment où je m'en croyais le plus éloigné. Il nous avait distingués parfaitement, et ses gestes faisaient voir un grand courroux. Aussi, je m'attendais à des remontrances sévères à mon retour, et pourtant ce n'était de part et d'autre qu'une légèreté que la jeunesse pouvait rendre excusable.

Henriette jouissait bien plus que moi ; elle n'entendait répéter que ses mots autour d'elle : *Quelle charmante personne !*

La curiosité était grande de savoir ce que pouvait être un si jeune couple, qu'une telle apparence de grandeur entourait; mais comme nous faisions l'un et l'autre notre entrée dans le monde, nous ne pouvions pas être connus. Un seul cavalier ne quittait pas la portière : c'était le bel écuyer auquel nous avions eu recours, et qui partageait avec nous les agréments de la soirée.

La nuit s'approchait déjà quand nous quittâmes Longchamp, et notre retour fut aussi triste que notre départ avait été joyeux.

Le caractère d'Henriette n'était que légèreté et coquetterie. Elle venait de se faire voir sur une scène brillante, y avait attiré toutes les attentions, s'était nourrie des fumées de l'encens qui lui avait été prodigué, et les jouissances de son amour-propre surpassaient toutes ses inquiétudes.

Bientôt il fallut nous séparer; et malgré tous mes soucis, les tendres adieux de mon amie me firent sentir qu'il existe pour la jeunesse un certain bonheur qui l'emporte sur tous les chagrins de la vie.

C'était la première fois que je donnais lieu à mon père d'être mécontent de moi, et plus j'approchais de sa maison, plus je sentais le regret de l'avoir affligé.

N'ayant quitté Longchamp qu'à la nuit, je trouvai mes parents de retour. Ils étaient seuls, et j'allais leur ouvrir mon cœur, lorsque mon père, d'un ton plein de courroux, m'ordonna de me retirer, et de garder les arrêts dans ma chambre. Cet ordre était pénible, mais sans réplique ; et le doux regard que me donna ma mère fut dans ce moment mon seul rayon d'espoir.

Elle ne m'abandonna pas dans ma retraite, et me fit connaître tous les reproches qu'elle avait reçus de mon père. Il avait attribué à sa seule faiblesse la protection qu'elle accordait à une liaison qu'elle eût dû repousser.

Elle lui avait répondu que ce n'était pas sous son égide que cette liaison s'était formée ; mais elle ne pouvait lui dissimuler qu'elle la voyait avec une sorte de satisfaction : elle savait que, dans le nombre de ses

connaissances, il existait une malheureuse mère qui voyait descendre dans la tombe ses deux fils chéris : l'un périssait d'une maladie de poitrine, triste fruit de ses intempérances, et l'autre gémissait sous le poids des maux les plus infâmes.

Le jour de ma délivrance arrive. Mes arrêts sont levés, et je vais me jeter dans les bras de mon père. Il ne me dit que ces mots :

« Vous êtes bien jeune, mon fils, pour faire parler de vous dans le monde de la manière dont vous le faites; mais sachez bien que j'aurai les yeux sur vous. »

Ainsi finit cette légèreté, qui avait à la fois confondu tant de sujets de plaisirs et de peines.

Un événement inattendu la rappela à mon souvenir quelques mois après. J'étais à la campagne avec mes parents, et nous assistions à une réunion charmante, lorsqu'on annonça la même princesse dont j'avais osé emprunter les nobles couleurs; elle était accompagnée d'une partie de sa famille. Quand elle entra,

je sentis mon cœur battre avec force. J'étais poursuivi par l'idée que mon ami ne lui avait pas fait mystère de l'occasion qu'il avait eue de contribuer au bonheur de deux jeunes amants dont elle connaissait les familles; je craignais de rencontrer ses yeux, et ma contenance annonçait l'embarras.

Quelques instants s'étaient ainsi passés lorsque je vis arriver un page pour m'annoncer de sa part qu'elle me ferait l'honneur de danser avec moi la première contre-danse. Je me lève, fais ma salutation d'usage, et vais bientôt après offrir la main à mon auguste partenerre. Le prince son frère avait engagé ma sœur aînée, et nous dansions en face l'un de l'autre.

Comme il n'était pas reçu qu'un cavalier, à moins de se trouver de la société intime d'une princesse du sang, dût jouir de l'avantage de lui adresser le premier la parole, je continuais à garder le silence; mais aussi bonne qu'elle était belle, elle engagea bientôt la conversation. La douceur de sa voix, le charme de son langage, l'attention qu'elle mettait à ne dire que

des choses obligeantes, avaient entièrement éloigné de mon esprit toute timidité.

Mes pieds touchaient fort peu la terre ; le glissant du parquet me fit perdre l'équilibre, et j'étais condamné à une chûte certaine si elle ne m'eût tendu la main.

Honteux de cette maladresse, je n'osais pas lever les yeux ; mais elle me sortit encore de ce nouvel embarras.

Femme charmante ! l'amour est sans égard pour les dignités et le rang ; tous les cœurs sont sous son empire ; vous ne lui aurez pas échappé !..... Vous aurez dû connaître ce sentiment divin, le premier des bienfaits que nous recevions de la nature ; vous aurez pu savoir qu'il n'y a pas de distances que l'amour ne rapproche, et que la véritable égalité sur la terre est celle que l'union des cœurs a formée.

J'avais trouvé le moyen durant ma détention de correspondre régulièrement avec Henriette, et je con-

tinuais à recevoir toutes les marques de sa tendresse. Cependant ma mère ne s'abusait pas sur la durée de sa fidélité. Elle était instruite de l'effet que sa beauté produisait dans le monde ; elle n'ignorait pas qu'elle n'entretenait son imagination que d'éléments propres à l'enflammer, n'ayant d'occupations que pour la parure, et de goûts que pour les plaisirs ; il ne se passait donc pas de jour qu'elle ne s'attendît à apprendre que son Alfred était dépossédé.

Depuis les dernières paroles de mon père, j'avais mis plus de sagesse dans ma conduite, et le temps que je donnais à mes amusements n'était pas retranché de celui que mes occupations réclamaient.

Tout marchait ainsi, lorsque, par une belle soirée de printemps, je me sentis entraîné vers cette délicieuse promenade des Tuileries, que j'avais tant de fois parcourue. Je voulais revoir ces bois silencieux où le doux langage des ramiers se faisait seul entendre, ces bois majestueux qui semblaient n'avoir été créés depuis tant de siècles que pour couvrir de leur ombre les amants fortunés.

Les plus doux souvenirs se retraçaient à mon imagination, au moment où j'aperçus à une certaine distance un heureux couple, qui, soutenu des aîles de l'amour, fuyait d'un pas léger. Je m'arrête, regarde, et demeure consterné. C'était Henriette ; je ne pouvais pas m'y méprendre.

Prêt à céder au transport de mon délire, je me sentis retenu par un sentiment d'égard et de respect pour une femme dont j'avais reçu de si grandes marques de tendresse, et je m'éloignai à l'instant.

C'était dans le cœur de ma mère que je voulais épancher les douleurs dont le mien était brisé ; mais elle avait reconnu qu'il était temps de se montrer à son fils comme il convenait qu'elle fit.

Quoiqu'elle ne voulût pas paraître insensible à mes peines, et qu'au fond elle les partageât, elle me dit que je devais sérieusement songer à remplir mon existence d'autres faits que ceux qui l'avaient occupée jusqu'ici ; que les contrariétés qui faisaient mon tourment

étaient de la nature de celles qui allaient abonder sous mes pas, et que l'homme se dégradait lui-même en demeurant l'esclave de ses passions, au lieu de chercher à s'en rendre le maître.

Honteux d'avoir encouru les reproches de ma mère, je pris, au même instant, une résolution que je sus défendre des nombreuses attaques qu'elle devait essuyer. Cette résolution était de m'éloigner de ma famille, et de mettre une grande distance entre mon infidèle et moi.

Deux circonstances toutes particulières donnaient à ce projet une apparence de raison qui devait considérablement affaiblir les remontrances de ma famille.

La première était le départ de la mère et de la sœur du jeune de Saint-Ch****, mon ami. Madame de Saint-Ch**** avait besoin de revoir ses biens à Saint-Domingue, et le fils qu'elle laissait en France devait promptement la rejoindre. Je regardais cette famille comme devant remplacer la mienne, et ce n'était pas être abandonné que de me trouver confié à ses soins.

La seconde circonstance devait être aussi d'un fort grand poids dans l'esprit de mes parents ; c'était l'intime liaison qui existait entre mon père et le comte de la Luzerne. Il avait témoigné à son départ le plus grand désir de m'amener avec lui, et l'on sait qu'à ces temps le gouverneur d'une colonie était presque un roi absolu.

Cependant mon père me refusait tout entretien à ce sujet. Il n'était pas embarrassé de me donner l'état qui lui eût convenu ; il m'avait refusé au comte de la Luzerne, et ne voulait point se séparer de moi.

Ma mère persistait de son côté à ne vouloir pas m'entendre ; elle se désespérait ; elle attribuait cette pensée funeste aux trop grandes complaisances qu'elle avait eues pour mes fautes.

J'avais mis le plus grand empressement à rechercher les conseils de madame de Saint-Ch****, et elle s'était bornée à me dire de laisser rétablir le calme dans l'esprit de mes parents, et de redoubler de tendresse pour eux.

Plusieurs jours après, saisissant un moment où mon père et ma mère se trouvaient réunis, elle se fit, en mon absence, annoncer au salon.

« Je viens, leur dit-elle, vous offrir mes services et toutes les marques de mon attachement. Vous devez croire combien je me trouverais heureuse de devenir le dépositaire d'un gage précieux que vous m'auriez confié ; mais en même temps que je sens tout le prix de cette même confiance, je viens vous éclairer sur divers points que vous pourriez ne pas connaître, et me mettre ensuite à votre entière disposition.

» Les chagrins d'Alfred ont une racine plus profonde que vous pourriez le croire, et vous vous seriez étrangement mépris à son égard, si vous aviez cru que la détermination qu'il vous a fait connaître tirât sa seule source d'un sentiment de faiblesse : elle a une plus noble origine, et les blessures de son cœur n'ont fait qu'ajouter encore à un entraînement qu'il trouvait en lui-même, et que le charme de sa nouvelle position n'avait fait que modérer.

» Alfred ne pense pas que l'habitation de l'homme

doive se restreindre au lieu qui l'a vu naître ; il le fait jouir d'un domaine bien plus vaste, il lui assigne pour séjour les terres et les mers que la puissance céleste a créées ; et tout en reconnaissant qu'il ne sera pas assez heureux pour satisfaire sur ce point toutes ses ambitions, il se sent transporté de joie à la seule pensée de mettre le pied à bord d'un vaisseau, d'y admirer les effets d'une science profonde qui guide l'homme sur un élément dont l'immensité se perd à sa vue, un élément aussi redoutable dans ses fureurs que bienfaisant dans ses jours de repos.

» Il est convaincu aussi que les pays, les choses et les hommes qui viendront s'offrir à sa vue, fourniront à son imagination un développement de connaissances qui donnera à tout son être une existence nouvelle.

» Votre fils vous est soumis ; il est prêt à vous obéir ; mais pesez bien dans vos lumières et dans votre sagesse si vous ne trouverez pas plus d'avantage à vous rendre à ses désirs, qu'à exiger qu'il se soumette à vos volontés.

» Le comte de la Luzerne n'a plus que deux ans à

conserver son gouvernement ; il lui servira de père pendant ces deux années, et vous le ramènera si vous lui en témoignez le désir.

» Quant à moi, madame, continua-t-elle, en s'adressant à ma mère, je ne pourrai jamais occuper votre place, et l'amitié de votre fils pour moi ne nuira en rien à l'amour qui vous est dû. »

Cet entretien de madame de Saint-Ch*** avec mes parents avait fait une grande impression sur leur esprit, et les réflexions qui leur en étaient restées portaient le trouble dans leur cœur. Ils s'imposaient sans doute de grands sujets d'affliction en consentant à mon départ ; mais ils s'affranchissaient de tous les reproches qu'ils eussent eus à se faire, si ma santé se fut ressentie d'un refus prolongé plus long-temps. Ils me font appeler, et, les yeux remplis de larmes, ils m'embrassent l'un et l'autre, en m'annonçant qu'ils se rendent à mes vœux.

« Alfred, me dit mon père, le sacrifice auquel nous nous résignons est le plus grand de tous ceux

que, durant votre vie, vous puissiez réclamer de nous. Il est la marque la plus éclatante de toute notre affection. Vous allez passer dans des mains étrangères, vous allez recevoir d'autres soins que les nôtres ; mais n'oubliez jamais que toute notre tendresse vous reste, et que, loin de nous, votre cœur ne doit pas cesser de nous appartenir. » . . . . . .

. . . .

Mon premier entretien avec mon père eut pour objet de nous entendre sur le choix de l'état que je devrais embrasser. Après l'état militaire, pour lequel j'avais témoigné mon peu de vocation, il ne pouvait m'en rester d'autre à exercer à Saint-Domingue que celui de la magistrature.

Il fut donc convenu que j'allais me livrer aux occupations nécessaires pour me faire recevoir avocat, et mon père comptait sur ses amis pour faire abréger un grand nombre de formalités que j'avais à remplir. Quelques mois s'écoulèrent, et nous approchions de l'époque qui devait faire couler tant de larmes.

J'avais mis les plus grands soins à fuir toutes les

occasions où j'eusse pu me rencontrer avec Henriette ; cependant, mes jours étant comptés, je reçus une lettre d'elle. N'osant trop me fier à mes propres forces, je ne voulus l'ouvrir qu'en présence de ma mère, et je la remis dans ses mains.

« Je vous crois, me dit-elle, mon fils, arrivé à un point où cette lettre n'est d'aucun danger pour vous, et je vous engage à déférer à la demande qu'elle renferme. Henriette apprendra que l'inconduite d'une femme et ses légèretés peuvent occasioner de grands chagrins dans les familles. La leçon qu'elle recevra de l'exemple que vous lui mettrez sous les yeux pourra bien ne pas être perdue ; et qui sait s'il ne vous restera pas pour consolation de sauver une autre mère des maux que je ressens. »

Je n'hésitai point à lui faire ma visite, et voici comment elle s'expliqua :

« Ce n'est point, me dit-elle, Alfred, pour m'excuser de mes torts envers vous que j'ai désiré vous voir, mais pour vous dire que je ne me consolerai jamais

d'avoir déshérité la meilleure des mères du bonheur dont elle eût joui en vous conservant auprès d'elle. J'ai porté la douleur dans son sein, j'ai été la principale cause des chagrins qu'elle éprouve, et si tout le mal que j'ai fait pouvait se réparer, je vous tendrais encore les bras, Alfred, car il faut que vous sachiez bien que l'offre la plus précieuse que j'eusse à faire, vous a toujours été conservée. »

« C'est une consolation pour moi, Henriette, lui répondis-je, d'apprendre que vous faites succéder les regrets aux rigueurs de votre conduite à mon égard. Les liens que nous avions formés auraient suffi pour comprimer le vif désir que j'ai toujours ressenti de connaître le monde, de le parcourir autant que j'en aurais la possibilité, et d'y étudier les merveilles de la nature : vous m'avez rendu à moi-même ; je vais suivre ma destinée.

» Séparons-nous, et n'oubliez pas que le premier cœur qui vous a été offert est celui qui vous eût été le plus fidèle. Vous l'avez accepté, vous l'avez enivré de vos charmes, et vous l'avez sacrifié. »

Tous les préparatifs de mon départ étaient faits ; j'avais la lettre que mon père écrivait au comte de la Luzerne, et beaucoup d'autres qui lui étaient adressées ; la totalité de mes effets étaient rendus chez madame de Saint-Ch****, je me jetai dans les bras de mes parents, et je croyais les presser encore, que déjà, d'une course rapide, j'étais entraîné loin de la maison paternelle.

CHAPITRE II.

Départ de Paris. — Délicieux séjour à Nantes. — Embarquement.

*

En peu d'instants je fus rendu chez madame de Saint-Ch****. Confié à son amitié et à ses soins, je voulus dès ce moment lui donner le nom qui m'était le plus cher : je l'appelai *ma mère*, et sa fille *ma petite sœur*.

Tout était prêt pour le départ : on n'attendait que moi ; et nous montâmes en voiture pour prendre la route de Nantes.

Quittant une infidèle et non pas une amie, je ne cherchais qu'à me guérir des derniers effets d'une passion expirante, et ne pouvais pas jouir de tous les charmes que j'eusse trouvé à conserver dans mon cœur ces feux purs et ardents que la fidélité fait naître. Je gardais le silence, et mes deux bonnes amies, car elles l'étaient déjà, respectaient l'abattement et le chagrin dont j'étais accablé. Je ne pensais qu'à l'affliction profonde où mon départ avait dû plonger une mère chérie, et ma séparation d'avec elle me semblait un attentat aux devoirs les plus saints. Mon cœur palpitait, mes yeux étaient gonflés de larmes. Je jetai mes bras autour du cou de madame de Saint-Ch****, et crus donner ainsi à l'excès de ma douleur quelques instants de soulagement.

« Mon ami, me dit-elle, les sentiments que vous faites paraître intéressent toutes les mères ; heureuses sont celles qui les inspirent à leurs enfants ! Si vous

saviez, Alfred, combien ils vous donnent d'élévation dans mon esprit, combien ils vous laissent de titres à mon attachement! Mais je dois vous dire que nous serions bien à plaindre dans la vie, si nous ne soumettions pas nos chagrins à l'empire de la raison.

» Réfléchissez sur le parti que vous venez de prendre, et vous verrez qu'il offre plus d'un motif d'entraînement et de consolation.

» Ce n'est que du moment où vous vous êtes décidé à vous éloigner d'une femme qui s'était rendue maîtresse absolue de votre cœur, que vous avez pu triompher de vous-même, et remplacer par un sentiment de courage et de force toutes les faiblesses sous lesquelles vous gémissiez.

» Je vous demanderai ensuite où vous auriez pu prendre auprès de vos parents les instructions que vous allez acquérir.

» N'est-ce rien, cher Alfred, de pouvoir enrichir votre imagination de tous les prodiges que vous aurez occasion de remarquer! de traverser les mers, de

vous trouver transporté sur un élément qui ne frappe les yeux que pour aller se perdre dans l'immensité !

» N'est-ce rien d'aborder sur une autre partie du monde ! de voir une population comme on n'en a jamais connu ! d'avoir sous les yeux des productions admirables par leur précieux usage, et les produits qu'on en retire ! de rencontrer un climat qui fait circuler dans les veines un feu inexprimable, et met en harmonie tous les bienfaits du ciel et les dons de la terre. Tout cela n'est-il pas de nature à adoucir en vous, de jour en jour, le regret d'avoir quitté vos parents.

» Quant à vos intérêts particuliers, peut-il exister une position plus satisfaisante que la vôtre ? Vous arriverez dans une colonie dont le premier chef sera votre protecteur et votre ami ; vous y arriverez porté sur les aîles de la fortune, et dans le plus bel âge de la vie.

» Oui, je peux vous le prédire, Alfred, Saint-Domingue sera pour vous le paradis de la terre. »

Il ne pouvait y avoir rien de plus encourageant que le tableau que venait de me faire madame de Saint-Ch****, mais les plaies qui étaient ouvertes en moi étaient encore trop vives pour que je pusse en ressentir les bienfaits ; on ne fait pas taire aussi subitement les émotions du cœur, on ne se sépare pas aussi facilement des plus tendres souvenirs. Cependant je sentis que je me devais un peu à la société de ces dames, et qu'il était inconvenant de fixer sur moi seul toutes leurs attentions.

Je cherchai à lier la conversation avec elles, et comme je ne m'étais jamais éloigné de plus de dix lieues de Paris, j'avais assez de questions à faire pour y trouver de l'instruction. Interrogez un parisien sur les choses les plus simples, il se montrera souvent d'une ignorance extrême. Toutes les plantations lui seront inconnues ; il ne sera instruit ni du temps des semences ni du temps des moissons ; il admirera les merveilles de la nature, sans savoir comment elles se produisent.

Nous arrivâmes à Chartres, où madame de Saint-

Ch**** devait passer quelques jours sur un bien de campagne appartenant à une de ses parentes.

Je considérai la résidence momentanée que j'allais faire chez cette dame comme pouvant m'offrir quelques sujets de distraction, et j'en avais besoin.

Il ne s'était écoulé que peu de jours, lorsqu'une fête du pays, qui attirait tous les voisins, nous fut proposée : nous l'acceptâmes avec joie. L'amie de madame de Saint-Ch**** n'avait pour toute famille qu'une fille charmante âgée d'environ dix-huit ans; et, comme elles n'avaient point d'équipage, une modeste charrette, attelée d'un cheval, était le seul moyen de transport qu'elles purent nous offrir.

On y étend quelques bottes de foin, on y place un siége pour chaque personne, et un paysan de la maison est le cocher dont on fait choix. Les deux dames occupaient majestueusement leur fauteuil; les demoiselles étaient ravissantes de grâces et de gaîté, et je venais ensuite offrant à toutes mes soins et mes services.

La distance à parcourir était d'environ trois quarts

de lieue, et nous nous trouvions à la moitié du chemin, quand le cheval, qui avait été constamment conduit au pas, se met en gaîté au passage d'une voiture. Ses premiers élans au galop jetèrent sans dessus dessous toute la société; aucune chaise n'avait tenu, la culbute était générale, et l'on bondissait dans la charrette, au grand risque de se briser les os. Toutes ces dames criaient miséricorde; pas un vêtement n'avait gardé sa place; la scène était à peindre.

Enfin, le paysan parvint à rétablir la raison dans la tête de son cheval, et à le remettre au pas. Il fallait entendre les plaintes des deux mamans : leurs membres n'étant pas des plus souples avaient beaucoup souffert, et les toilettes étaient tout à fait dérangées. On se prêta des soins mutuels, afin de se rajuster au mieux, et c'est ainsi qu'on arriva à la fête.

La violence du choc avait nécessairement occasioné quelques contusions, mais il n'est pas pour la jeunesse de baume plus puissant en pareil cas, qu'une vive contre-danse, et bientôt les dames furent seules à plaindre. Je les abandonnais fort peu, ayant résolu

de ne point danser, à moins que ce ne fût pour offrir au besoin mes services à mes deux jeunes compagnes. La belle société se faisait remarquer, et nous eussions passé une soirée charmante sans le maudit accident qui nous était survenu.

Le temps s'écoulait, lorsque l'horloge du village annonça la retraite; il était onze heures, et ces dames craignaient la maudite charrette dans laquelle il fallait s'embarquer de nouveau; mais j'insistai pour ne pas quitter la tête du cheval : toutes les précautions avaient été prises du reste ; une lanterne éclairait la route, et nous arrivâmes sans danger.

Le lendemain matin, les figures fraîches des jeunes demoiselles, et l'air reposé de leurs mamans, prouvaient assez qu'il ne restait aucun souvenir fâcheux de ce qui s'était passé la veille, et nous permettaient de plaisanter sur notre mésaventure.

Ces dames continuaient à recevoir chaque jour les visites qui leur étaient faites par les habitants du voisinage. Les papas et mamans s'établissaient avec un

grand sérieux aux diverses parties qui leur étaient proposées, et laissaient la jeunesse rechercher d'autres amusements.

Je n'étais étranger à aucune espèce de petit jeu de société ; je les connaissais tous, et je me plaisais aux tendres libertés que n'excluent pas toujours ces récréations, qu'on a peut-être tort d'appeler innocentes, et dont souvent on sort l'imagination troublée et les sens émus.

Chaque journée, en se passant ainsi, préparait des regrets pour le départ des voyageurs. Madame de Saint-Ch**** n'avait eu de son correspondant de Nantes qu'un espace de temps déterminé pour se rendre en cette ville, et elle devait s'y trouver à jour fixe, si elle ne voulait pas s'exposer à manquer le navire. Notre séjour était donc arrivé à son terme. Il fallut envoyer à la ville pour chercher les chevaux de poste, et nous nous séparâmes de cette aimable famille, en lui témoignant des regrets qu'elle partageait sincèrement.

Ayant eu beaucoup plus de liaisons à Paris avec

le jeune de Saint-Ch**** qu'avec ces dames, je n'aurais pas pu les juger avant mon départ aussi bien que je me crus alors en état de le faire.

Madame de Saint-Ch**** avait en esprit et en amabilité une réputation qui la précédait partout, et sur l'un et l'autre de ces points, je n'avais eu qu'à l'admirer ; cependant l'esprit et l'amabilité ne suffisent pas toujours, et la société se montre plus exigeante. La bonté, la douceur et cette délicatesse de sentiments, qui est d'un si grand prix à nos yeux, voilà ce que possédait madame de Saint-Ch****, et ce qui vaut beaucoup plus pour une femme que tous les agréments qu'elle présenterait dans le monde.

Elle passait alors pour avoir quarante ans : peut-être avait-elle quelque chose de plus; mais la confiance se prête à cet égard à tout ce que disent les dames. Son physique était encore fort bien, et ses yeux pleins de feu.

Quant à ma chère petite sœur, elle comptait au plus ses treize ans. C'était une jeune fleur que le soleil de deux printemps allait faire éclore, et qui laissait

déjà entrevoir tout ce qu'elle devait réunir de gracieux un jour.

De poste en poste et d'auberge en auberge, nous ne tardâmes pas à apercevoir les clochers de Nantes, et bientôt après ce grand nombre de ponts que l'on remarque à l'entrée de la ville. La voiture s'arrêta devant la porte du négociant chez qui ces dames devaient descendre.

Il se présente pour les recevoir, et après un accueil plein d'amitié et de politesse, offre sa main à madame de Saint-Ch**** pour la conduire dans les appartements.

Je ne fus pas long-temps à voir que si ce négociant pouvait autant se féliciter du succès de ses affaires que du choix qu'il avait fait de sa femme, il devait se trouver fort heureux, car madame L*** était riche en jeunesse, en grâce et en beauté.

Ces dames avaient été conduites à leur appartement, et je voyais qu'il n'était pas encore question de la chambre qui m'était destinée. Comme madame de Saint-Ch**** n'avait pas parlé de moi

dans ses lettres, et que je n'étais pas attendu, je craignais d'occasioner quelque gêne. Cette considération me décida à faire connaître combien on me rendrait service en me permettant de prendre un logement à l'hôtel le plus voisin; on s'efforça de contrarier cette résolution, mais j'insistai et pris congé de ces dames, après qu'il eut été bien convenu que je ne cesserais pas de faire partie de la famille.

Les appartements de l'hôtel où l'on me conduisait donnaient sur une promenade qui longeait la rivière, en sorte qu'ils offraient une vue remarquable. Mes yeux étaient accoutumés à voir de grandes choses : j'avais parcouru les sites merveilleux dont la capitale est entourée ; je connaissais ces magnifiques propriétés appartenant à la couronne, et je cherchais des sujets de satisfaction d'une toute autre nature. Or, une rivière comme la Loire, qui partageait dans cette partie les deux plus riches quartiers de la ville ; une rivière qu'ombrageaient sur ses bords des arbres ennoblis par la vétusté ; couverte de bateaux et de barges, dont les uns venaient s'encombrer de toutes

les marchandises destinées aux navires en partance, quand d'autres étaient remplis de denrées coloniales récemment débarquées : tout cet ensemble offrait un tableau ravissant.

On ne m'avait pas laissé ignorer l'heure à laquelle on dînait. Ne voulant pas me faire attendre, je m'habillai et me rendis chez M. L***, où il me tardait de revoir mes chères compagnes. J'avais aussi une grande curiosité de connaître l'ensemble de cette maison qui passait pour une des premières de la ville.

Je rencontrai dans la dame du lieu, âgée d'environ vingt-deux ans, cette politesse gracieuse et ces soins attentifs que l'usage du monde peut seul faire acquérir. Cette dame était créole ; elle avait été élevée à Paris dans une des meilleures maisons d'éducation, et elle n'en était sortie que pour venir épouser M. L***, gros financier alors, et bien pauvre depuis. La ruine de Saint-Domingue a entraîné la sienne, en faisant disparaître de son actif plus de trois millions de créances. Mais ce n'est pas ici le moment de parler de ces désastres, et disons seulement qu'à l'âge de trente ans

il était somptueux dans sa table, fastueux dans son intérieur, et brillant dans ses équipages.

Je ne pouvais pas être mieux que dans cette maison. Mon couvert avait été placé à côté de celui de madame L***, et ce n'était pas la première fois que je m'étais trouvé auprès d'une femme qui eût des droits à mes plus grands égards.

J'étais loin sans doute de vouloir m'exposer à aucun reproche sur ce point, et pourtant, tout en reconnaissant que l'usage du monde prescrit des convenances dont on ne doit pas s'écarter, je savais aussi qu'il existe un certain langage tout-à-fait inoffensif, et qui, ramené à des applications générales, ne laisse pas de se faire sentir et d'intéresser quelquefois, si l'on sait l'employer à propos.

Quand on eut quitté la table, je remis à M. L*** une lettre que mon père lui adressait pour qu'il me fît ouvrir un crédit sur sa maison au Port-au-Prince; madame de Saint-Ch**** l'avait entretenu de moi, et je n'eus qu'à me louer de ses manières affectueuses et de ses offres de service.

Le bâtiment sur lequel nous devions nous embarquer n'avait pas encore fini de prendre son chargement, ce qui ne me contrariait pas, attendu le désir que j'avais de faire tourner à mon instruction le peu de temps que je devais passer à Nantes.

Quelques parties se formèrent dans la soirée ; on se sépara ensuite, et j'appris que l'on dînerait le lendemain à la jolie maison de campagne de M. L***, située sur les bords de la Loire. Plusieurs invitations avaient été données.

Je rentrai à mon hôtel ; et de fort bonne heure, dans la matinée suivante, je me fis accompagner d'un domestique pour me conduire dans la ville. J'y admirai les quais et les grands avantages qu'ils offrent au commerce ; je visitai une partie des établissements qui sont toujours ouverts aux étrangers ; je vis avec étonnement arriver à tire d'aîle une foule d'embarcations légères, dont les voiles, teintes en rouge, me paraissaient avoir quelque chose de singulier. Elles venaient de la mer chargées de sardines, à la grande

satisfaction d'un bon nombre d'amateurs. Je ne me bornai pas à visiter les beaux quartiers ; et je dois rendre compte aussi de ce que j'eus à observer dans les autres.

J'étais demeuré consterné à la vue d'une population de malheureux, dont les maisons, construites de temps immémorial, semblaient menacer ruine. Des teints livides, des figures jaunes et desséchées, montraient bien qu'à côté de quelques privilégiés dans ce monde, reposait la plus affligeante indigence.

Le ménage qui nous avait reçu ne connaissait pas les soucis ; l'abondance y régnait. Un grand nombre de bâtiments appartenant à M. L*** sillonnaient les mers dans tous les sens, pour suivre leur destination.

La prospérité de cette maison s'attribuait principalement au commerce des noirs qu'elle faisait en Afrique, pour les transporter ensuite à Saint-Domingue. J'avais fort peu entendu parler de ces sortes d'affaires, car ce n'était qu'avec dégoût qu'on pouvait s'en entretenir ; cependant, comme je me rendais précisément

sur les lieux où se faisait cet infâme trafic, j'en demandai quelques explications.

La première idée qui m'en fut donnée est celle qui porta le plus d'effroi dans mon esprit. Je me sentis accablé quand on me fit le tableau de tout l'appareil d'un bâtiment destiné à recevoir ces malheureuses victimes que repoussait le genre humain. Ces fers préparés d'avance, ce détail de précautions meurtrières prises pour éviter que ces hommes pussent se soustraire aux maux qu'on leur destinait, enfin cet ensemble de tyrannie et de cupidité ne pouvait s'allier avec aucun de mes sentiments.

Voici à-peu-près comment se faisaient les expéditions de cette nature.

Le commerçant calculait d'abord le nombre de noirs qui, amoncelés l'un sur l'autre, pouvaient entrer dans son navire. Il n'ignorait pas le temps qui devait à-peu-près s'écouler en Afrique, et celui qui était nécessaire pour que la vente de sa cargaison en hommes s'effectuât à Saint-Domingue, et cette base une fois

établie, il faisait charger son bâtiment de la quantité de vivres dont il avait besoin, pour prolonger la vie de ces malheureux jusqu'à de nouvelles souffrances.

Le navire une fois arrivé sur les côtes d'Afrique, les opérations relatives à la traite se faisaient de la manière suivante.

La cargaison apportée se composait de diverses natures de marchandises appropriées au goût et au besoin du pays. Aussitôt rendue dans le port, on la mettait à la disposition d'un courtier ou agent d'affaires chargé, d'après la valeur estimative de cette cargaison, de la remplacer par un nombre à-peu-près déterminé de noirs.

Cet agent ou courtier avait lui-même d'autres agents au dehors, qui faisaient connaître aux princes du pays l'arrivée du navire, l'espèce de ces marchandises, et le nombre de têtes à livrer.

Alors commençait entre ces princes une guerre qui n'avait pour objet que de faire des prisonniers, quoiqu'elle finit en général par faire répandre bien du sang.

L'appréciation relative à la valeur d'un homme ou d'une femme se faisait avec une grande justesse. L'âge, l'embonpoint et la force étaient les principales considérations sur lesquelles les marchés s'établissaient.

La cargaison demandée se livrait ensuite successivement à bord, et l'on voyait hommes et femmes y conserver à-peu-près leur nudité.

Toutes ces peines prises, on s'occupait du départ; eh que de précautions à garder dans la traversée! les unes pour la conservation de cette population destinée à être mise à prix, et les autres pour se garantir des dangers qui résulteraient d'un soulèvement de sa part.

Chaque jour on les faisait sortir par une espèce de trappe; ils prenaient l'air tour-à-tour pendant quelques heures, et la plus grande surveillance était en usage pour éloigner tout sujet de crainte.

C'est ainsi qu'on arrivait à la destination du bâtiment.

Telles furent les informations que je reçus, et qui me firent regagner tristement mon logis. Je tenais un petit journal, et je n'y oubliais pas ces détails.

Comme j'attachais un grand prix à la partie de campagne sur les bords de la Loire, je fus exact à l'heure indiquée.

Tout était prêt pour le départ, et nous arrivâmes en peu d'instants au lieu du rendez-vous. Cette demeure délicieuse était construite peut-être des bénéfices résultant du commerce de la chair humaine. Telle fut du moins ma première pensée. Rien n'avait été ménagé ; l'élégance et le goût s'étaient étendus aux plus légers détails. La situation du principal corps de logis avait été admirablement conçue ; il dominait les plus beaux sites possibles.

La Loire, ce fleuve si vanté, coulait ses eaux limpides le long des vertes et riantes prairies que bordaient de gracieux parterres, où la nature et l'art s'étaient exercés à l'envi. L'œil se récréait aussi du tableau charmant qu'offrait une multitude de bâtiments légers, élégants dans leur coupe, et d'une marche rapide.

En face de l'habitation on remarquait une petite île

sur laquelle était établie une fonderie de canons, et ce seul aspect imprimait des pensées de grandeur et de gloire.

Il s'était passé peu de temps, lorsque nous vîmes arriver les familles les plus considérables de la ville dans la classe financière. Une cloche se fit entendre ensuite, et bientôt un domestique du bon ton annonça que madame était servie.

On ne me disputa pas la main de la maîtresse de la maison, et je vis avec plaisir qu'elle m'avait conservé la même place auprès d'elle.

La poissonnerie de Nantes avait été mise à contribution pour fournir à ce repas somptueux, où le goût le plus usé eût trouvé facilement à pouvoir se satisfaire.

Quoique je ne manquasse pas de sujets de conversation avec ma belle hôtesse, je me crus mieux inspiré encore quand parurent les vins de luxe. Il me semblait alors que certains nectars privilégiés des

dieux ont le don de produire un merveilleux effet. Ils dégagent l'imagination de cette timidité à laquelle on se soustrait si difficilement; ils donnent de l'assurance, l'esprit se sent renaître, et l'on met à profit les avantages que l'on a pu retirer de l'instruction et de l'usage du monde.

La soirée fut charmante; une partie avait été consacrée à la promenade, et je me rappelle que le champagne, sur lequel je m'étais peu ménagé, attendu la préférence dont il jouissait dans mon esprit, faisait circuler dans mes veines un feu si ardent et si vif, que m'élevant à plus de huit pieds de terre, je franchis une meule de foin qui se trouvait dans la prairie.

De retour au salon, les parties se formèrent : je quittais peu ma belle hôtesse; mes yeux ne pouvaient pas s'en détacher, et je sentis malgré moi que mon cœur avait reçu une nouvelle atteinte.

Quand nous fûmes rentrés à la ville, M. L*** nous annonça qu'il fallait quelques jours encore avant que le bâtiment fut prêt à partir, et je m'en consolais bien,

car ce moment fatal ne pouvait arriver que trop tôt au milieu des plaisirs dont j'étais environné.

Une ville aussi considérable que celle de Nantes n'avait alors qu'une salle de comédie qui était pitoyable, et que l'on remplaça plus tard par un fort beau monument. M. et Mme. L*** s'y étaient assurés une loge, et l'on en fit pour la soirée un sujet de distraction.

Ces dames s'étaient surpassées dans leur toilette. Mme. L*** avait une parure ravissante; Mme. de Saint-Ch**** était mise à merveille; et la petite sœur était, comme toujours, simple, fraîche et jolie. Quant à M. L***, malgré toutes les occupations de son haut commerce, il ne négligeait pas sa personne. Il portait le linge le plus fin, les étoffes les plus belles, et faisait voir à chacun de ses doigts l'opulence de sa caisse.

On dîna comme on est presque toujours certain de dîner chez un financier, et l'heure qui s'avançait annonça qu'il était temps de partir.

La voiture s'arrêta devant un bâtiment de fort pau-

vre apparence. Nous entrâmes ; on monta quelques marches : la loge s'ouvrit, et les yeux furent bientôt attristés à la vue d'une salle fort petite, fort sombre, et qui inspirait le respect par son antiquité. Enfin les loges se remplirent ; une musique qui n'arrivait pas fort gracieusement à l'oreille se fit entendre, et la toile se leva.

Je me trouverais fort embarrassé de dire quelles étaient les pièces que l'on représentait, et il ne me reste que le souvenir de l'effet que ce spectacle avait produit en moi.

Mes yeux s'attachèrent d'abord à de sales décors dont il eût fallu deviner les sujets. Parurent ensuite les acteurs ; et l'on eût pu croire que les habillements qu'ils portaient, tirés de quelques magasins, étaient destinés à passer de corps en corps, pour rentrer ensuite au dépôt. Il y en avait bon nombre parmi eux qui ne parlaient pas mieux qu'ils ne chantaient, et il fallait bien que leurs gestes fussent plaisants, car de quelque manière qu'ils s'y prissent, ils excitaient toujours les rires de l'assemblée.

La scène commençait à languir et le public à se décourager, lorsqu'il survint un incident qui occasiona la plus grande alégresse.

Un jeune premier n'ayant pas sans doute assez de cheveux pour suffire à la coiffure qui était de rigueur dans son rôle, n'avait trouvé d'autre moyen que de s'affubler d'une perruque bien frisée. Mais voilà que, voulant tomber aux pieds de sa déesse et ôter avec grâce le noble chapeau à plumet dont il était couvert, perruque et chapeau arrivent à la fois; et comme ce n'était pas de ces amants timides qui se déconcertent facilement, restant ferme dans la position amoureuse où il se trouvait placé, il ne faisait pas un geste que la bourse de sa perruque, qui pendait négligemment hors de son chapeau, ne suivît tous les mouvements de son bras.

La salle retentissait d'éclats de rire, et il était, au vrai, difficile de s'en empêcher; aussi cette gaîté inattendue fut-elle prise en compte pour soulager l'ennui du reste de la soirée.

Il me paraissait extraordinaire qu'une ville riche et

peuplée comme Nantes, n'eut pas mieux à offrir au public : aussi, la revoyant quelques années après, je la trouvai totalement changée sur ce point. L'édifice qui avait été construit pour une nouvelle salle annonçait le bon goût ; l'emplacement était des mieux choisis, et la troupe pouvait se passer d'un bizarre incident pour satisfaire son auditoire.

J'avais un pressentiment que le temps n'était pas éloigné où il nous faudrait songer au départ, et ce fut en effet le lendemain à déjeûner que M. L*** nous fit connaître qu'on ne s'occupait plus que d'embarquer les vivres.

M. et Mme. L*** avaient fort goûté la société de ces dames, et ne sachant quelle dernière marque d'attention ils pourraient leur donner, ils résolurent de les recevoir une seconde fois à dîner à leur maison de campagne, mais seulement en famille. C'était pour moi une heureuse nouvelle, et je ne pus m'empêcher d'en témoigner ma joie.

Une idée me tourmentait. Je ne voulais pas m'éloi-

gner sans que la maîtresse de la maison pût conserver après mon départ le souvenir des impressions qu'elle avait faites sur mon cœur, et la journée du lendemain était celle que je destinais à cette confidence. Uniquement occupé de ce projet, je voyais avec une secrète satisfaction que le souvenir de l'infidèle Henriette s'effaçait ainsi peu à peu de mon esprit.

A neuf heures, je me rendis au déjeûner d'usage ; mais l'idée de notre prochain embarquement écartait cette gaîté franche qui est l'annonce du plaisir.

Un domestique était déjà parti pour donner ses soins aux deux petites chambres qui nous étaient réservées à bord du bâtiment. Elles avaient une tenture de papier frais, et chacune une glace. M. L*** avait également eu l'attention de faire l'envoi d'une caisse renfermant divers articles de consommation dont les femmes peuvent à la mer goûter la douceur et sentir le besoin. Il ordonnait surtout que les deux chambres fussent dégagées de tout encombremeut. Le rendez-vous de départ pour la petite campagne était indiqué pour une heure.

Craignant d'être dérangé dans la matinée du lendemain, je m'occupai à mon retour à l'hôtel de faire de nouveaux adieux à mes parents.

« Je pars demain, leur dis-je ; demain je voguerai sur l'Océan. Soyez sans inquiétude sur votre fils chéri : croyez que les bontés de la divinité sont partout ; que ce n'est pas la nature des lieux qui détermine les dangers, et que le séjour des mers a souvent arraché à la terre de nombreuses victimes.

» Je vais porter mes pas dans un autre hémisphère. Je vais remplir mon imagination de bien des sujets d'instruction dont ne pouvait pas me faire jouir toute votre tendresse. Vos bienfaits me suivront partout ; ils entretiendront dans mon cœur les sentiments d'amour et de reconnaissance auxquels vous avez des droits si légitimes. Ma destinée m'est inoonnue : l'avenir n'appartient qu'à Dieu ; mais je n'oublierai pas que la tendresse filiale est un des premiers bienfaits qu'il aime à récompenser.

» Adieu, mes chers parents ; Alfred répondra par

sa conduite à vos bontés à son égard ; il se souviendra de vos préceptes pour les suivre, et de vos bons exemples pour les imiter. »

Cette lettre finie, je passe à ma toilette, ne voulant pas manquer l'heure du rendez-vous.

En m'interrogeant moi-même, je ne voyais dans l'idée que j'avais conçue aucun reproche à me faire, aucune cause qui dût m'occasioner d'alarmes. Exposer à une femme les sentiments qu'elle m'avait inspirés n'était point un acte qui me parût répréhensible. Il n'y avait pas de projet de séduction, pas de piéges tendus à la confiance et à la crédulité ; ce n'était pas une pensée qui dût avoir pour objet de déposséder un époux : c'était un jeune cœur qui montrait ses faiblesses, et demandait par grâce qu'on en gardât le souvenir.

Cette inspection faite sur moi-même, et ma conscience rassurée, je me sentis tout prêt à faire ce grand aveu, à la première occasion qui se présenterait.

Les dames n'étant pas encore réunies lorsque j'ar-

rivai au salon, je pris le premier livre qui me tomba sous la main : c'était les Confessions de Jean-Jacques.

Je regardais cet ouvrage, que je connaissais déjà, comme bien médiocre pour un si grand génie. Je pensais que cet homme, qui avait étonné son siècle en se montrant l'admirateur de la nature, en avait le premier méconnu les devoirs ; qu'il avait traité les femmes avec ce dédain et cette fierté farouche qui le caractérisaient, et que son cœur ne s'était pas soumis à leur empire : je pensais qu'il avait peint leurs faiblesses avec des traits de feu, et qu'il leur avait donné les plus belles leçons, mais sans faire usage de celles qu'il eût dû conserver pour lui-même.

Ce fut au milieu de ces réflexions que je vis paraître ces dames ; et leurs charmes étaient pour moi le meilleur argument contre l'immortel sophiste.

Nous montâmes en voiture, et je fus, chemin faisant, le premier à rompre le silence. J'observai qu'il y a des occasions où le dernier plaisir qui nous est

offert perd la plus grande partie de ses charmes par l'idée seule des regrets qui doivent lui succéder.

Je n'eus pas plutôt prononcé ce peu de mots, que, jetant involontairement les yeux autour de moi, je rencontrai un regard que la circonstance rendait fort embarrassant. La voiture fut bientôt dans la grande allée, et nous descendîmes.

Le ciel était pur et serein : aussi, à peine eut-on goûté quelques instants de repos dans les appartements, qu'il fut question de promenade.

J'avais sur le cœur un poids dont j'eusse bien voulu me dégager ; mais pour un entretien de la nature de celui que je me proposais d'avoir, il fallait faire naître des dispositions propres à le faire accueillir, et comme il ne restait plus que très-peu de temps avant que l'on se mît à table, je me contentai de préparer les voies pour l'après-dîner.

Je rendis compte à ma jeune compagne de toutes les chances qui allaient se rattacher à mon sort, des con-

trariétés qui pourraient n'avoir pas été prévues, et des dangers auxquels je demeurerais exposé ; je lui parlai de mon inexpérience, et de la précaution que j'eusse peut-être dû prendre d'embarquer mon précepteur avec moi.

Tous ces petits détails semblaient l'intéresser, et ses observations étaient faites avec autant de bon sens que d'esprit.

Ce n'était pas encore le moment favorable, et je pressai le pas pour nous rapprocher de Mme. de Saint-Ch****.

Nous continuâmes à marcher de compagnie jusqu'à l'instant où, la cloche se faisant entendre, nous fîmes toute diligence pour rentrer au salon, où le couvert était mis.

La gaîté seule manquait à ce dîner. Mme de Saint-Ch**** n'était point une femme dont on peut se séparer sans éprouver de regret, et sa fille annonçait d'avance l'héritage qu'elle tiendrait d'elle.

Le dîner s'avançant, M. L*** ne voulut pas qu'on se quittât sans sceller un traité d'amitié avec un verre de son meilleur champagne. Cette résolution me parut excellente, car l'affaire qui m'occupait me donnait la crainte de manquer d'assurance.

Nous remplissons nos verres, et, d'une main peu affermie, je présente le mien à la reine de mes pensées.

Au sortir de table, il est convenu que la promenade se dirigera vers les bords de la Loire, à l'extrémité de ces belles prairies qui y conduisaient par une pente douce et facile.

Chacun prit son essor, et la joie reparut. Je bondissais sur la prairie; le champagne produisait son effet. J'attaquais ma petite sœur à la course, et quoique je lui donnasse une fort grande avance, j'étais forcé de ménager mes forces, pour qu'elle pût arriver au but la première.

Voilà de ces plaisirs dont on ne jouit qu'à son printemps; on les prend bien un peu plus tard, mais

ce n'est plus ce zéphir léger qui s'élève de terre sans peine et sans efforts ; ce n'est plus cette aisance, cette souplesse dans tous les mouvements, que la nature ne fait que nous prêter : on n'a plus vingt ans.

Un tableau délicieux à contempler nous attendait au bas de la prairie. L'œil se récréait à la vue de cette foule de petits bâtiments légers qui semblaient folâtrer sur les eaux. Les uns forçaient de voiles pour qu'on ne les dépassât pas ; d'autres, faisant route dans un sens opposé, se croisaient avec ceux qu'ils laissaient en arrière.

Une allée de peupliers s'y montrait sur chacun des côtés, et elle se terminait par un saule pleureur, par ce bel arbre qui semble appeler à lui les plus tendres soupirs. Des bancs y étaient fixés, et l'exercice que nous avions pris en faisait sentir le besoin. On s'y arrêta quelques instants, et ces dames ne refusèrent point d'accepter nos bras au retour.

Cette dernière promenade était ma seule ressource dans les vues que je me proposais, et je me sentais

assez bien disposé pour le tendre aveu que j'avais à faire. J'eus soin d'établir de nouveau une petite distance entre la société et nous, et après m'être excusé envers ma belle hôtesse de ces sortes de légèretés qu'on pouvait reprocher à mon âge, je lui parlai du séjour délicieux que je venais de faire auprès d'elle : ce sont là, lui dis-je, madame, des souvenirs destinés à entraîner avec eux de bien vifs regrets, et puis-je ne pas les ressentir après vous avoir connue ?

N'imaginez pas que mon cœur ait formé des vœux qu'il ne puisse pas vous offrir : je serais indigne de vos regards si j'en avais conçu la pensée; mais le respect et l'admiration qu'une femme sait inspirer ont-ils le pouvoir de détruire dans un jeune cœur les impressions que ses charmes y ont fait naître? Non, ces deux sentiments n'ont entre eux aucune ressemblance: l'un est imposé par le devoir, quand l'autre cède aux ascendants de la nature ; et si c'est un soulagement qu'une femme puisse faire éprouver, de ne point repousser le simple aveu des hommages rendus à tous les attraits qu'elle possède, où sont les objections

qu'elle peut y trouver? où sont les offenses qu'elle peut en recevoir ?

Gardez, madame, gardez le souvenir d'un cœur que vous avez conquis, mais qui vous a trop respecté pour s'offrir à vous.

A peine eus-je prononcé ces mots, que j'osai prendre sa main dans la mienne, et combien ne me trouvais-je pas heureux en sentant qu'elle ne la retirait point.

Le jour était tombé, la voiture attendait, et nous retournâmes à Nantes.

Le reste de la soirée n'eut de rapport qu'aux dispositions à faire pour le départ du lendemain. Midi était l'heure indiquée où une fine goelette devait partir du quai pour nous conduire au bâtiment, et il fallait qu'avant dix heures tous nos effets fussent à bord.

Je pris congé de ces dames, et n'oubliai pas de dire quelques mots sur les agréments de la journée.

La nuit n'amène pas toujours le repos de l'esprit. Dans un cœur de vingt ans, une tendre émotion de-

vient un brasier dont rien ne peut calmer l'ardeur... Que de réflexions venaient m'agiter! que de souvenirs venaient fondre sur mes pensées!

Le jour avait lui, le moment fatal ne pouvait se fuir, tout était préparé d'avance pour que je ne me fisse pas attendre. Je gardai mon domestique jusqu'à mon embarquement, et je partis en habit de voyage.

Mon premier soin, à mon arrivée chez M. L***, fut de reconnaître les divers envois que j'y avais faits. Je reçus ensuite de lui la lettre de crédit que mon père lui avait demandée, et je montai au salon.

J'y étais comme d'habitude arrivé le premier, et m'emparant d'un livre, je n'en avais encore retourné que peu de feuillets, quand la porte s'ouvrit; c'était Julie. Je me lève; et comme elle semblait vouloir se retirer, « Ah! madame, lui-dis-je, l'air avec lequel vous vous présentez devrait-il me faire craindre que vous eussiez quelques regrets du bonheur dont vous m'avez fait jouir dans la soirée d'hier? »

Elle ne me fit pas de réponse, laissa tomber sur moi un regard qui n'annonçait pas le courroux, me

tendit sa main, que je portai sur mon cœur, et sur-le-champ elle disparut.

On se réunit au déjeûner, où la gaîté ne devait pas trouver sa place, et l'on vint nous prévenir peu de temps après que les effets étaient embarqués, qu'on n'attendait que nous.

Toute la société part à la fois pour se rendre au quai, et je n'avais plus que quelques pas à faire pour jouir du bonheur de pouvoir unir mon bras à celui de ma jeune amie.

Arrivé au bord de la rivière, je fis mes remercîments à M. L***. Je jetai un dernier regard sur une femme qui n'avait pas repoussé l'aveu de ma tendresse, et croyant m'apercevoir qu'une douce larme venait mouiller ses yeux, je ne pus cacher mon émotion qu'en m'embarquant au plus vîte. Ces dames me suivirent; nous tendîmes encore une fois nos bras vers la terre, et bientôt nous fûmes loin du port.

Que ne devait-il pas se passer en moi après le délicieux séjour que je venais de faire à Nantes? Les dons

les plus précieux en amour avaient été mon partage, et cette jouissance me suffisait.

Nous ne nous serions, Julie et moi, préparés que des jours malheureux, si nous avions songé à sortir de ce centre de pureté où nous étions retenus; je jouissais seul de ma liberté, quand les liens qui l'engageaient réunissaient tout ce qui devait en assurer la force; et qui ne sait point, d'ailleurs, qu'un cœur n'est pas toujours perdu pour avoir été un instant ébranlé.

En amour comme en amitié, il existe des vertus qui se rattachent au sentiment et à l'éducation. Les hommes ne fournissent pas tous sur ce point les preuves que donnent les femmes; et si l'on écarte des liaisons qu'ils forment journellement dans le monde, l'amour-propre et la vanité, le partage du cœur sera bien faible ensuite.

Quant aux femmes, les chaînes qu'elles s'imposent sont presque généralement formées par un sentiment de tendresse, et je crois pouvoir dire qu'à quelques exceptions près, elles doivent se glorifier bien peu de la conquête qu'elles font de nos personnes.

CHAPITRE III.

Arrivée à bord du bâtiment. — Détails sur la navigation. — Souffrances imposées aux passagers. — Plaisirs dans la traversée. — Poissons des mers d'Amérique. — Pêche. — Rencontre d'un bâtiment. — Visites et échanges de politesses entre les passagers.

*

MADAME de Saint-Ch**** et la chère petite sœur, me voyant triste et pensif, n'en attribuaient la cause qu'aux réflexions qui pouvaient naître de la distance que j'allais établir entre la France et moi. Elles ne

se doutaient pas que je conservasse de tendres souvenirs de la femme que nous venions de quitter.

La journée était admirable ; une brise légère et réglée remplissait nos voiles, la goëlette n'avait aucun de ces mouvements hostiles qui arrivent jusqu'au cœur. Nous longions ces côtes fortunées, dont nous allions nous éloigner à toutes voiles.

Nous avions fait nos adieux au soleil, à cet astre brillant qui ne devait plus nous éclairer que sur les mers et sur un autre sol.

Arrivés au bâtiment, le capitaine nous accueille avec des égards qui nous prouvent bientôt qu'aucune recommandation n'avait été omise de la part de son armateur, afin de nous rendre moins sensibles les incommodités du voyage. Il donne l'ordre de transporter nos effets de bord dans nos chambres, et de les y assujétir de manière à ce qu'ils n'aient rien à craindre des effets du roulis.

Tout était préparé pour lever l'ancre, et je ne fis usage que du temps nécessaire pour aller visiter ma

petite chambre. J'étais bien aise de prendre la navigation à son principe, et d'y suivre les premières manœuvres par lesquelles tout voyage commence.

Le premier ordre que donne le capitaine au moment d'un départ, est celui de virer au cabestan ; afin d'y détacher de terre l'ancre qui retient le navire. La position de cette ancre au fond de l'eau est indiquée par une boie qui flotte perpendiculairement sur elle, et sa distance du navire se calcule par la quantité de cables que l'on a filé avant d'avoir pu lui faire prendre fond. Ces cables se rétablissent successivement à bord par suite des efforts employés au cabestan.

Cette manœuvre se fait avec beaucoup de gaîté : les matelots s'y relèvent mutuellement entre eux; ils entonnent le chant du départ, et font retentir l'air d'une foule de chansons gaillardes qui blessent quelquefois plus d'une oreille chaste. C'est ainsi que l'on arrive à mettre le bâtiment presque à pic de l'ancre, et à la détacher facilement ensuite pour la rétablir à bord.

Alors les matelots voltigent sur les vergues, les voiles se déploient, et le bâtiment prend sa marche.

Nous avions mis dehors avec un vent propice. Un assez bon nombre de passagers paraissaient se trouver à bord, mais la chûte du jour empêchait que l'on pût se distinguer. Plus nous avancions, plus la mer gagnait de profondeur, plus les lames embrassaient de volume, et plus le bâtiment se trouvait agité. Les cœurs commencent à s'émouvoir, et le pont est abandonné.

Notre sortie était des plus belles : nous filions nos huit nœuds, c'est-à-dire que nous faisions près de trois lieues à l'heure.

Le bâtiment paraissait bien marcher et bien porter la voile ; il était commandé par un jeune homme dont je n'ai pas oublié le nom, attendu que c'est sous lui que j'ai fait mes premières études à la mer : il s'appelait *Tartois*.

Nous franchissions sans peine les premiers dangers qui signalent les côtes de la Bretagne, et nous mettions en plein golfe. Mon cœur n'avait pas encore été ébranlé, et celui de mes bonnes amies soutenait assez

bien le début du voyage. Je veillais attentivement sur elles, ayant eu soin de faire établir dans leur chambre une petite lampe enfermée dans une lanterne, dont je m'étais pourvu à Nantes.

La nuit n'était pas avancée quand les vents qui nous avaient si bien servis varièrent de plusieurs points. Nous ne portions que difficilement en route. La mer était houleuse et nos manœuvres fatigantes.

C'est alors que commença sérieusement l'attaque que nous avions tous à soutenir. Je n'avais pas encore quitté le pont, y restant aussi long-temps qu'il m'était possible; mais je sentis bientôt, à un malaise général et à des maux d'estomac affreux, que mon heure de tribut était arrivée : j'en subis les effets, et c'est en me traînant que je pus gagner ma cabane.

Le bâtiment retentissait des efforts que faisait chacun des passagers, et ces dames paraissaient étonnamment souffrir. Il y a bien peu d'assistance à attendre dans une semblable maladie : cependant le capitaine faisait faire force distributions de thé. Nous serrions le vent

au plus près, afin de conserver notre route, et toutes nos craintes étaient qu'il ne devînt absolument contraire.

Le jour commençait à poindre, mais sans pouvoir pénétrer dans l'intérieur du bâtiment, attendu que les fenêtres de la grande chambre avaient toutes été condamnées, et que l'on ne recevait de lumière que des feux d'une énorme lanterne destinée aux besoins du service.

Quoique je continuasse à éprouver de fort grandes souffrances, je descends de ma cabane, et avec le peu de forces qui me restaient encore, j'arrive à la chambre de mes deux bonnes amies. Leur teint était blême et leurs yeux abattus : elles n'avaient pas joui d'un seul instant de sommeil. Je les assurai que j'allais me donner le plus d'exercice possible, afin de me trouver bientôt acclimaté à la mer, et par conséquent plutôt prêt à leur offrir mes services.

Je monte sur le pont, où j'aperçois le capitaine qui n'en était pas sorti depuis la veille. Il me dit

qu'il s'était précautionné durant la nuit de manière à pouvoir offrir de bons bouillons à tous les passagers, et qu'il y joindrait de son meilleur vin.

La journée s'écoulait sans que la maladie eût rien perdu de son intensité ; mais à mesure que le jour tombait, le ciel se chargeait, et le capitaine me prévient que nous étions menacés d'une nuit épouvantable.

Il s'était préparé aux dangers qu'il prévoyait : toutes les voiles majeures avaient été amenées, et il avait diminué la dimension des petites en y faisant prendre des ris.

Sur les dix heures du soir le tonnerre gronde, et il fait appeler sur le pont les hommes qui, n'étant pas de quart, prenaient quelque repos. Son équipage se trouvant réuni, il ordonne de serrer tout ce qui nous restait de voiles, à l'exception du petit hunier. La mer était affreuse, et la nuée venant à crever, un déluge d'eau inondait le pont.

Je n'avais eu que le temps de disparaître et d'aller chercher mon lit.

A peine y étais-je arrivé, que des charpentiers descendent à la grande chambre, font la visite de tous les sabords, et apportent pour chaque cabane une planche de sûreté. Les passagers qui m'entouraient se croyaient perdus : il y avait dans la chambre un concert de plaintes et de cris. Les vagues se précipitaient avec une telle force sur les côtés du bâtiment, que l'on pensait en être défoncé. On entendait également celles qui, ne rencontrant pas d'obstacles, coulaient à grands flots sur le pont ; et si l'on ajoute à cet état de choses les divers commandements qui se multipliaient, les coups de sifflet du maître et contre-maître auxquels les matelots répondaient, on aura une idée précise de notre position.

Je pensais à ces dames, à la frayeur qu'elles devaient avoir, aux incommodités qu'elles pouvaient éprouver ; mais il n'y avait pour moi aucun moyen de venir à leur secours. J'étais retenu prisonnier entre le côté du bâtiment et la planche que l'on avait élevée

pour que, dans le fort d'un roulis, je ne fusse pas jeté hors de ma cabane.

Il m'arriva, je dois le dire, de penser qu'il peut y avoir quelque irréflexion à échanger un état de bonheur certain contre des entreprises aventureuses. Je tenais alors à la vie; j'en avais goûté bien des charmes, et je devais croire que d'autres m'étaient encore réservés.

Je n'avais pas fait connaissance avec la philosophie. Ce n'était pas une imagination de vingt ans qui fût digne de la posséder. Trop jeune, on se méprend sur son essence réelle : on regarde comme émané d'un sentiment qui lui appartient ce qui n'est que légèreté, imprudence et folie. La bonne philosophie est un bien suprême, et nous la tenons autant des hautes inspirations que nous recevons, que des lumières de notre esprit.

Cette espèce de tourmente, qui nous avait causé tant de malaises et de souffrances, dura environ quatre heures. A deux heures du matin, le vent s'était calmé, l'orage dissipé, et l'aurore s'apprêtait à

sortir du sein de son berceau. Le silence régnait dans la grande chambre, ce qui était la preuve que l'on y jouissait de quelques instants de sommeil. Je cédai moi-même à ce besoin impérieux, et sentis à mon réveil que j'étais soulagé.

Je dis au premier mousse qui parut dans la chambre qu'il vînt me débarricader. Je sortis de ma petite cabane, et regagnai le pont.

J'appris que le capitaine, qui, depuis notre départ, était resté fixement à son poste, l'avait quitté pour se défaire de ses vêtements humides, et reposer quelques instants. Je contemplai le ciel, après avoir déjà adoré l'Éternel; car, bien que dans ma famille on fut gens du monde, on était bons chrétiens. J'en admirai la pureté; le soleil avait paru, et ses rayons nous rendaient à la vie. Leur chaleur venait sécher la plus grande partie de la garde-robe de nos marins; on la voyait en détail étendue sur tous les cordages.

J'allai jeter un coup-d'œil sur la boussole; je connaissais, par la première instruction que j'avais

reçue du capitaine, le point sur lequel nous devions gouverner : je savais où il fallait que s'arrêtât l'aiguille pour que nous fussions en bonne route, et mes observations n'avaient rien de satisfaisant. Nous portions le cap à une distance immense du lieu où nous devions l'avoir. Cependant on m'informa que lorsque la mer se serait adoucie, et qu'elle aurait cessé de nous présenter des vagues colossales, notre navigation serait moins fatigante.

Le retour à la santé me causait une grande joie; dans quelque sens que le bâtiment s'agitât, mes yeux n'étaient couverts d'aucun nuage, et mon cœur restait calme. Je descends bien vîte pour donner cette nouvelle à mes chères compagnes; elles partageaient mon contentement, et se trouvaient un peu mieux; mais leur tête n'était pas dégagée, elles se sentaient toujours des étourdissements. Je leur annonçai que j'entrais de ce moment à leur service, et que je comptais y faire preuve du plus grand zèle.

J'aurais bien désiré qu'elles voulussent venir avec moi respirer le bon air; je leur faisais sentir combien

ce besoin était urgent pour elles; mais je ne pus rien en obtenir.

Nous étions parvenus à prendre le vent en travers, ce qui ne complétait pas nos vœux; mais enfin nous portions à un quart près de notre route. Les vagues avaient perdu de leur volume, la mer était bien tombée, et les flots commençaient à se niveler à la surface des eaux. On avait fait décondamner les croisées de la grande chambre, on les avait ouvertes, et les passagers jouissaient dans leur cabane d'un renouvellement d'air dont ils avaient besoin.

On sert le déjeûner sur le pont; un jambon glacé est le premier mets qui excite ma tentation, et des confits et volailles froides se présentent ensuite à mes yeux. Une table de roulis avait été dressée, en sorte que chaque plat, chaque caraffe, chaque bouteille, chaque verre et chaque assiette, avait son compartiment. Mais il fallait se tenir debout, car aucune précaution de même nature ne pouvait être prise pour les siéges, et l'on eut été assuré de culbuter avec son tabouret ou sa chaise. Nous faisons un repas excellent,

et je commence à croire que l'on peut fort bien s'aventurer sur mer sans la crainte de mourir de faim.

Des matelots de service étaient dans la grande chambre ; on grattait et lavait partout. Cette opération se faisait également dans la mienne ; mais ce n'était qu'à notre arrivée dans les vents alisés que je devais jouir de l'agrément de ma petite fenêtre.

Je me rendis auprès de ces dames, et leur dis que, se trouvant beaucoup mieux, il serait bon de laisser aux matelots la facilité de continuer dans leur chambre les mêmes travaux que dans les autres ; elles y consentent : nous convenons du temps dont elles pensent avoir besoin pour s'y préparer, et je retourne auprès du capitaine, où nos accords sont bientôt faits, lui pour se charger de madame de Saint-Ch****, et moi de la chère petite sœur. Nous arrivons ainsi sur le pont.

Il n'y avait pas un de nos passagers dont nous eussions encore aperçu la figure, et nous apprîmes du capitaine qu'une jeune personne, fille d'un habi-

tant des montagnes de la Charbonnière, retournait près de sa mère, sous la protection d'un habitant du même quartier, ce qui fit grand plaisir à ces dames.

Je désirais qu'elles restâssent avec nous le plus long-temps possible, mais je ne pus gagner mon procès. La plus grande faute que commettent les personnes qui n'ont pas l'habitude de la mer, est de ne pas se faire violence à elles-mêmes, de se laisser aller à un abandon qui semble leur offrir quelque soulagement, et devient pour leur guérison une grande cause de retard.

J'observai, avant l'heure de midi, que le capitaine et le second avaient pris chacun un instrument qui était nouveau pour moi : c'était un octan. Je le regardais de tous mes yeux; j'y voyais des verres de couleur, une partie de l'instrument qui se déplaçait à volonté, et des chiffres en fort grand nombre. C'est avec lui que le capitaine et le second observaient le soleil, et le but de cette observation était de déterminer le degré de latitude par lequel le bâtiment se trouvait.

Sans entrer dans des explications sur la latitude et la longitude, je dirai seulement que la latitude que l'on observe en mer est pour faire connaître la distance exacte où l'on est de l'équateur ; et la longitude, celle où l'on s'estime, soit de la terre que l'on quitte, soit de celle que l'on va chercher.

Je m'occupe à suivre leurs mouvements ; ils s'entendaient parfaitement ensemble, et paraissaient s'accorder sur les résultats de leurs observations : enfin arrive le moment où l'un et l'autre s'écrient *tope*, ce qui annonce qu'il était midi.

Ils prennent note de cette observation, et s'occupent ensuite à déterminer la distance parcourue en longitude pendant les vingt-quatre heures écoulées de midi à midi, afin d'en tracer le point sur la carte.

Je ne concevais pas comment on pouvait parvenir à préciser ce chemin que le bâtiment parcourait en vingt-quatre heures, lorsque je savais qu'il était tantôt en bonne route, et tantôt en mauvaise. J'en fis l'observation au capitaine, et il me répondit qu'il y avait

à cet égard un livre de calcul mis à la disposition de tous les marins, et par lequel on était instruit de la manière de ramener à un seul point les diverses routes que l'on avait suivies, mais que les calculs indiqués dans ce livre ne pouvaient se faire qu'à la suite d'un travail exact dont il allait me donner connaissance.

Il crie à haute voix *au lock*.

Ce commandement de sa part avait amené sur le pont deux personnes. L'une portait ce qu'on appelle le lock, et l'autre une sablière.

Ce lock est un petit morceau de bois coupé triangulairement, et fixé à une corde d'une petite dimension, laquelle est roulée en assez gros volume autour d'une espèce d'axe, tournant au premier mouvement qui lui est imprimé.

Ce volume de cordes est divisé par nœuds qui se trouvent tous à la même distance l'un de l'autre, et chacune de ces distances indique un tiers de lieue.

Le résultat à obtenir est de savoir ce que, n'importe le temps qu'il fasse, le bâtiment parcourt de

chemin en une heure, en bonne comme en mauvaise route : ce qui fait que dans un vent régulier le lock ne se jette que d'heure en heure, au lieu que dans les temps d'orage ou vents forcés, on est obligé de le jeter à mesure que le vent ou faiblit ou augmente.

Cette évaluation concernant le chemin parcouru se fait ainsi :

On avait, comme je l'ai dit, apporté une sablière. Il y en a de deux sortes, comme il y a également deux espèces de locks. La différence dans le choix que l'on en fait provient de la nature du temps, et par conséquent de la plus ou moins grande vîtesse avec laquelle le bâtiment fait voile.

Dans les temps modérés on fait usage du plus grand lock, ainsi que de la plus grande sablière, et l'on réserve les autres pour les temps forcés.

Un instant après que le capitaine, ou, en son absence, un des officiers a jeté le lock à la mer, il crie à celui qui tient la sablière : *Tourne*. Alors il

imprime au cylindre un mouvement de rotation qui ne faiblit pas un instant, et la corde continue de filer à la mer, jusqu'à ce que le sable renfermé dans la sablière étant tout-à-fait écoulé, celui qui la tient s'écrie : *Top*.

A ce mot, le capitaine ou l'officier qui a jeté le lock arrête à l'instant la corde ; il la retire de la mer, et reconnaît par la première petite corde qu'il rencontre attachée à la grande, et qui renferme le nombre de nœuds qui sont déjà passés, la quantité de lieues que le bâtiment parcourt dans une heure, c'est-à-dire que si cette petite corde indiquait six nœuds, le bâtiment ferait six fois un tiers de lieue, et par conséquent deux lieues à l'heure ; auxquelles s'ajouterait, par estime, la distance parcourue depuis l'endroit où la corde a été arrêtée, jusqu'à celui où l'on a pu connaître le nombre des nœuds passés.

Dans le mauvais temps, dans les vents irréguliers, où l'on se sert du petit lock et de la petite sablière, attendu la vîtesse avec laquelle le bâtiment court, l'opération se fait de la même manière, et c'est pour

avoir moins de cordes à filer que l'on prend la petite sablière, laquelle renferme moitié moins de sable que la grande, et donne également l'évaluation du chemin parcouru en une heure, en doublant le nombre de nœuds que le capitaine ou l'officier a trouvé.

Il est facile de croire que ce moyen, employé pour déterminer la longitude, doit faire voir à la fin d'un voyage de grandes inexactitudes dans la distance à laquelle on pense se trouver d'une terre : c'est-à-dire que les bâtiments sont exposés aux attérages à être fort en avant comme en arrière du point d'estime ; ce qui, dans le premier cas, peut occasionner de grands malheurs si le capitaine ne se mettait pas sur ses gardes, et dans le second retarder beaucoup le voyage par suite des précautions que l'on se serait vu forcé de prendre.

Or, c'est pour obvier à des maux aussi graves, que l'étude et la science des hommes sont venues à notre secours.

Les observations faites à un temps propice avec l'apparition ensemble de la lune et du soleil, ont produit

des résultats de calcul tellement exacts, que dans plusieurs de mes voyages, j'ai entendu des capitaines me dire, à l'approche des côtes, et lorsqu'il y avait plusieurs mois que nous avions quitté la terre, l'heure à laquelle se présenterait à notre vue celle où nous désirions arriver, et ne se tromper que de peu de minutes.

Combien ces connaissances, qui tiennent du prodige, ne donnent-elles pas d'avantages à l'homme instruit pour bien conduire son navire! combien ne donnent-elles pas de sécurité aux passagers!

Je me suis laissé entraîner à cette petite digression, en ce que les détails que j'ai relatés ne m'ont pas paru inutiles, et je reprends le cours de ma traversée.

Nous observions à la chûte du jour que le vent nous était moins favorable; nous approchions du cap Finistère, que l'on passe rarement sans éprouver de tourmentes: il fallait éviter les dangers qui se présentent dans le golfe sous le nom de Vigies! il fallait éviter celui de ces dangers qui a précipité tant d'existences au fond des mers, *les sept grosses Têtes*.

La nuit arrive, et nous n'apercevions pas ce beau ciel azuré et parsemé d'étoiles ; des nuages s'y accumulaient en gros volume. La saison de l'année dans laquelle nous naviguions était assez favorable en ce que les nuits étaient courtes, et que dans les mauvais temps rien n'ajoute à la crainte comme l'obscurité.

Les fenêtres de la grande chambre sont condamnées de nouveau ; le capitaine s'occupe de faire mettre sous la main les divers objets dont le besoin pourrait se faire sentir ; il diminue de voiles et fait prendre des ris : tristes apprêts qui portent dans l'ame un sentiment d'effroi.

J'écris en ce moment comme je sentais alors ; tout en nous marche avec le temps : le nombre de mes voyages et celui des événements qui s'y sont rencontrés, m'ont fait trouver par la suite une sécurité parfaite où je croyais, dans mes débuts, n'avoir plus que mon ame à remettre à Dieu et mon cœur à mes amis.

L'orage s'apprêtait, les éclairs l'annonçaient. Le silence régnait sur le pont ; je ne l'avais pas encore

quitté ; tous les hommes étaient placés de manière à obéir aux premiers ordres qu'ils auraient reçus. Le vent augmente, les nuages s'étendent, les éclairs deviennent plus fréquents, le tonnerre gronde, et la nuée est prête à s'ouvrir.

Alors le commandement se fait entendre; les coups de sifflet partent, le bruit des poulies assourdit les oreilles, les voiles tombent, et l'équipage se distribue sur les diverses mâtures ; le capitaine s'approche de moi, et me conseille de descendre.

Je regagne ma cabane, et ma planche de sûreté vient encore m'y consigner.

Rien de plus particulier que ce que j'ai annoncé précédemment à notre dernier orage n'avait signalé celui-ci.

Les mêmes faits s'y produisaient : le ciel était en feu, le tonnerre menaçait de ses foudres, la mer lançait contre le vaisseau ses vagues écumantes, le vent se mêlait à une pluie qui tombait en torrents, le navire était à sec ; une seule voile le soutenait :

le plus parfait silence se faisait observer; mais ce silence ne tardait point à se rompre, et on entendait les coups de sifflet du maître et contre-maître, le commandement qui les suivait, et les matelots qui y répondaient.

C'est ainsi que s'écoulèrent plusieurs heures, après lesquelles l'orage se dissipa.

C'était le dernier que nous devions avoir en longeant les côtes d'Espagne et de Portugal, mais pendant six jours encore les mauvais temps continuèrent; nous changions constamment de bordées. Le ciel ne nous faisait voir que des nuages qui se déplaçaient entre eux : pas une lueur de soleil ne venait nous éclairer; tout annonçait dans le navire les fatigues et le malaise.

Enfin, le jour de délivrance arrive; le beau temps reparaît, on ouvre les fenêtres de la grande chambre, et les santés semblent renaître. Les estomacs étaient bien faibles, mais tous les cœurs étaient exempts de ces provocations déchirantes qui avaient si long-temps duré.

C'était un spectacle singulier de voir toutes ces têtes qui se montraient hors des cabanes, ces figures pâles et desséchées, ces barbes longues et ce linge qui n'avait pas été changé depuis le commencement du voyage.

Je quittais peu mes bonnes amies, et j'affrontais sur le pont les roulis et les tangages qui s'y faisaient sentir.

Les passagers avaient été prévenus que par extraordinaire on déjeûnerait une heure plus tard, afin de donner à chacun le temps de mettre ordre à sa toilette.

Comme je n'en avais pas à faire, et qu'ayant aussi bonnes jambes que bonne volonté, je pouvais rendre des services, je les offris à tous mes camarades de la grande chambre.

Il fallait voir ce premier moment de désordre et de confusion : les uns vêtus à moitié, et les autres plus légèrement encore, faisaient la recherche des effets qu'ils voulaient mettre, pour les poser ensuite sur la table de la grande chambre. Tout allait bien

ainsi ; mais voilà qu'il passe par la tête de ces messieurs d'aller détacher un certain nombre de ployants que l'on réservait pour les mers des vents alisés.

On s'y trouvait fort commodément assis, lorsqu'un traite roulis, apporté par une de ces lames sourdes auxquelles personne ne s'attendait, mit toute la chambre en déroute. D'une seule bordée, hommes et ployants, tout roule à la fois ; et les objets déposés sur la table sont jetés pêle mêle au milieu de ce désordre. Ce mouvement subit avait été si violent, que l'on voyait en l'air pieds, mains, etc. ; et le capitaine ainsi que les officiers étaient descendus à ce bruit, se doutant bien de l'aventure. Elle n'avait pas égayé tout le monde, mais ces messieurs excusèrent néanmoins la liberté que nous prîmes d'en rire ; enfin tout se répare, et l'on ne tarde pas à se présenter pour le déjeûner.

Le rendez-vous sur le pont avait été général ; les couverts étaient complets ; mes deux protégées s'y trouvaient, et l'on y voyait de plus cette jeune personne qui sortait pour la première fois de sa captivité.

Sa physionomie retenait encore un reste de souffrances ; elle s'était approchée de ces dames, et leur satisfaction semblait être réciproque. Il ne sortait pas un cavalier de la chambre qui ne saluât à son entrée sur le pont, et nous comptions en tout une douzaine de passagers.

Quoique le capitaine réservàt tout son luxe pour le dîner, le déjeûner mettait en appétit. La gaîté régnait parmi les convives, chacun essayait de son savoir, et la société était fort bien composée.

Les physionomies s'épanouirent encore davantage quand le café au lait parut; car, excepté mes bonnes amies, personne ne s'y attendait. Du café au lait en pleine mer; qui aurait pu le croire!...

Au nombre des passagers, se trouvaient deux hommes de couleur. Le plus jeune, d'une figure agréable, se faisait remarquer par la vivacité de son esprit; son nom était *Hamot*. Le second, créole du même quartier, s'appelait *Lapointe;* il devait jouer du temps des Anglais un grand rôle dans la colonie :

ses yeux étaient étonnamment noirs, ses sourcils énormes, et l'ensemble de sa physionomie annonçait plus que la dureté; avec cela ses manières étaient douces, et son instruction n'était pas ordinaire.

On n'eut pas plutôt déjeuné, que le capitaine vint dire à madame de Saint-Ch****, qu'il connaissait le préjugé qui existait à Saint-Domingue contre les hommes de couleur, et que son intention était, à moins qu'elle n'en ordonnât autrement, de les faire servir à une table particulière.

« Vous auriez tort, capitaine, lui répondit madame de Saint-Ch****, et vous feriez en cela une chose aussi désobligeante pour moi qu'elle le serait sans doute pour tous les autres passagers. Je ne puis pas ignorer le préjugé qui existe à Saint-Domingue: mais devons-nous anticiper à bord de votre bâtiment sur les effets de ce même préjugé. D'ailleurs, ajouta-t-elle, il serait fort à désirer que tous les blancs de la colonie fussent aussi bien élevés que ces jeunes gens paraissent l'être. »

Le couvert est levé; on s'aborde, on jase, on se

promène, et les dames commencent à se réunir une petite cour; il n'y avait entre nous aucun âge avancé, et si l'on exceptait le protecteur de la jeune personne, qui sur ce point pouvait marcher de pair avec madame de Saint-Ch****, le reste n'atteignait pas la trentaine. Il se trouvait de plus, en passager, un jeune coiffeur venant de Paris; il prenait ses repas à une table particulière, et couchait dans l'entrepont.

Chacun use de sa liberté; on va établir l'ordre dans ses malles, on reparaît ensuite, enfin on tue le temps avec le moins d'ennui possible.

Il y avait onze jours que nous étions à la mer, et c'était le seul où le capitaine avait eu des frais à faire pour nous; aussi n'y eut-il rien à dire à l'ouverture de son premier dîner.

On y vit paraître tout ce que les attentions et les soins peuvent procurer à bord d'un bâtiment.

Nos cages à volaille avaient éprouvé de fort légères pertes, et des retranchements particuliers nous tenaient en réserve quantité d'animaux différents.

Les fruits, confitures et sucreries étaient en abondance.

Nous avions bu à la santé du capitaine et à la continuation du beau temps.

Aucun accident de mer n'était venu nous troubler durant ce repas; nous nous félicitions de notre position, les vents s'étaient arrondis, la grande voile faisait tout son effet, nous portions grand largue, et toutes les basses voiles donnaient : c'était là le bouquet que le dispensateur de toutes grâces avait offert au repas.

On se lève, on se complimente sans se connaître, on déraisonne à loisir, et tout le monde est enchanté.

Heureux moment, qui sut si bien récompenser des souffrances qu'on avait ressenties.

Quoique nous fussions tous alors bien portants, chaque jour de bonheur nous était encore compté. Nous n'étions pas rendus à ces parages où des vents privilégiés dégagent l'esprit de toute inquiétude.

Nous franchissions à toutes voiles les côtes d'Espagne, de Portugal, et le détroit de Gibraltar qui donne entrée dans la Méditerranée. Nous nous étendions de plus en plus dans l'Océan, et laissions à d'immenses distances ces terres de Barbarie, d'Afrique et de Guinée ; ces dernières renommées par les achats de chair humaine. Nous cherchions à prendre connaissance de l'île de Madère, afin de pouvoir rectifier notre longitude, et partir d'un point assuré.

C'est une île que l'on aimerait à habiter que celle de Madère. La température y est douce ; le climat attrayant, les diverses saisons n'y exercent pas leurs rigueurs, et tous les produits de la terre s'y font particulièrement remarquer.

Nous parvînmes à doubler ensuite les îles de Ténériffe et celle des Canaries.

Ces îles offrent, en se rapprochant d'elles, un tableau riant et fertile : on y voit ce fameux pic, dont le sommet va se perdre dans un triple rang de nuages, et que dans les jours sereins on aperçoit en mer de plus de quarante lieues.

C'est ainsi que nous arrivâmes à ces parages, où des brises favorables et réglées tiennent fidèle compagnie aux voyageurs.

Tout change alors de face, et l'on pourrait se croire, sous le rapport de l'existence intérieure, transporté à une maison de campagne où l'on aurait quelque temps à passer ensemble.

Les uns distribuent à leur gré les occupations qu'ils se donnent, d'autres préfèrent rester oisifs, et les plaisirs à prendre ensemble sont toujours pour l'après-dîner. Il en existe aussi que les circonstances font naître, et qu'on s'empresse de partager à toute heure. On a souvent l'occasion d'admirer, par exemple, un beau souffleur, espèce de baleine qui compte quelquefois plus de trente pieds de long. Il fait entendre son approche par le bruit qu'il fait sur la mer et l'eau qu'il lance par sa trompe. Il est arrivé dans ce voyage qu'un de ces monstres marins, dont l'étonnante agilité peut difficilement se suivre à l'œil, en nageant entre deux eaux, rencontra la quille de notre

bâtiment, et nous ébranla de telle force, que nous pensions avoir touché.

On voit aussi des marsouins; ils arrivent par centaines, et se partagent en escadrons; le coup-d'œil en est ravissant; ils s'élancent uniformément sur l'eau, se font voir presque en entier, et leurs mouvements ont un degré d'accord qui ne peut se comprendre. En arrière et en avant du bâtiment, ils tournent en bon ordre, et se dessinent toujours dans la même perfection; on n'aime pourtant pas à les voir, attendu qu'ils sont regardés comme une annonce de mauvais temps.

Les requins excitent aussi une très-grande attention; ils ne portent pas avec eux de mauvais pronostics: ils approchent du bâtiment, et naturellement très-voraces, ils procurent le plaisir de les harponner et de les hisser à bord. Leur coup de queue est terrible et casserait un membre à celui qui s'en laisserait approcher. Leur chair est huileuse et infecte; il faudrait une grande détresse pour qu'on se décidât à en manger.

La daurade est un excellent poisson, et il est des jours où l'on en prend en abondance. La manière la plus usitée est de jeter à la traîne plusieurs cordes, au bout de chacune desquelles est attaché un hameçon recouvert par un morceau de viande salée.

Les poissons volants sont aussi un sujet de récréation ; il n'y a pour se les procurer aucun effort à faire, aucune adresse à exercer ; le hasard seul fait les frais de la pêche.

La daurade, très-friande de cette sorte de poisson, et qui en fait une chasse constante, tombe souvent dans des bancs qui en réunissent un grand nombre. Ce poisson, poursuivi par son ennemi le plus redoutable, s'élance de la mer, et comme il a de fort belles nageoires qui lui servent d'ailes, il fuit à la volée. Mais il arrive fréquemment que, ne pouvant se diriger dans sa course aérienne, il va se perdre dans les voiles des bâtiments qui se rencontrent sur sa route, et c'est ainsi qu'on les voit tomber en pluie sur le pont.

Le poisson volant est extrêmement délicat ; il a la forme de l'éperlan.

La mer offre encore diverses curiosités. On y voit flotter, dans les parages des vents alisés, une quantité de petits objets qui réjouissent la vue par la variété de leurs couleurs ; on les prétend créés de l'écume des eaux, et le nom qu'on leur donne est celui de goëlettes, en ce qu'elles en ont et la forme et la légèreté.

La mer est dans ces parages constamment couverte d'une herbe en forme de grappes de raisin, et qui porte le nom de raisin du tropique ; leur origine exacte n'est pas encore connue.

Ce sont là les divers passe-temps que Dieu a donné au pauvre navigateur.

Il y avait peu de jours que nous jouissions de la faveur des vents alisés, lorsque nous aperçumes à bord différents préparatifs dont nous ne connaissions pas les causes, et que les matelots semblaient prendre grand soin à nous cacher.

Les personnes qui avaient déjà passé le tropique avaient seules le secret, et l'on n'en comptait pas parmi nous. Il se trouvait plusieurs créoles de Saint-Domingue, mais ils avaient gouverné dans le Nord en quittant l'île ; et n'étaient pas revenus dans la colonie.

Le capitaine et les officiers, se prêtant à la consécration d'un usage qui était fort ancien, cherchaient sur divers prétextes les moyens de réunir le plus de passagers possible (les dames exceptées) sous les hunes du mât de misaine. J'étais de ce nombre, et au moment où nous nous y attendions le moins, des nuées d'eau, qui partaient de ces hunes, vinrent nous inonder.

Ce déluge fut bientôt suivi de chants et de tapages qui brisaient les oreilles. C'était l'annonce du *bon-homme Tropique*, qui, descendant gravement du haut du navire, venait faire le baptême de ses nouveaux élus.

Son escorte était nombreuse ; le barbouillage des

figures et la bizarrerie d'un mélange de haillons dont ces hommes s'étaient affublés, les rendaient tous méconnaissables.

La marche était ouverte par le maître des cérémonies, qui portait un plat où chaque passager avait à déposer son offrande.

Une large baille moitié remplie d'eau est ensuite apportée sur le pont. Tous ceux qui n'avaient pas eu part à la dernière inondation étaient forcés de s'y asseoir, et le baptême se faisait par une quantité de seaux d'eau que le bonhomme Tropique versait sur chaque tête.

Quand tout fut fini pour les habitants de la grande chambre, arriva le tour des novices mousses et pilotins qui n'avaient pas passé le tropique, et l'on peut croire qu'ils ne furent pas ménagés dans la distribution des faveurs du baptême.

J'ai vu cette cérémonie se répéter à bord des vaisseaux et des frégates, et c'est là qu'il faut en juger.

Il est d'usage qu'en raison de la solennité de la fête, l'équipage reçoive ce jour-là double ration de vin, et quand il arrive qu'on a tué, soit un mouton, soit un cochon, ils en ont une bonne part.

Voilà ce que j'ai retenu du passage du tropique.

Comme nous n'en étions plus à des temps de souffrance, chacun s'occupait des moyens de délassement et de plaisir qu'il eut pu se procurer. Notre réunion n'était pas de nature à s'étendre beaucoup sur ce point, mais j'ai vu des traversées dont le souvenir ne s'est jamais perdu dans mon esprit.

J'ai vu des inclinations se former, des liaisons de cœur ne pas s'abandonner, j'ai assisté à de grands mariages où les premiers feux de l'amour étaient nés au sein des eaux.

Le caractère des hommes avec lesquels on est destiné à vivre entre aussi beaucoup dans les résultats plus ou moins satisfaisants que peut offrir un voyage.

Le séjour que l'on fait dans un navire laisse bientôt

voir l'homme tel qu'il est. Toutes les retenues n'y sont que passagères ; la nature ne peut pas se contenir long-temps. L'humeur, la bouderie, la susceptibilité, la jalousie, ne se font que trop souvent apercevoir ; et l'on se connaît mieux au bout d'un mois de séjour sur un bâtiment, qu'on eût pu le faire dans le monde après plusieurs années.

C'est aussi dans des occasions de détresse et de malheur que de grands cœurs paraissent à découvert ; et que n'ai-je pas eu dans maintes circonstances à observer sur ce point ?

Un marin se montre rarement inaccessible à des sentiments généreux. Le partage qui se fait à bord d'un bâtiment des chances rigoureuses que la mer nous inflige, ouvre les cœurs à la pitié.

La petite cour de ces dames se composait généralement du capitaine, de M. de Marbois, frère de l'intendant de Saint-Domingue (ce dernier existant encore), de moi, et des deux hommes de couleur qui y figuraient à merveille.

La conversation m'ayant fait connaître qu'ils s'étaient fortement appliqués à Nantes à l'exercice des armes, et qu'ils avaient apporté avec eux fleurets, masques, gants, et jusqu'à des sandales, pour s'amuser à bord, cette information me fut fort agréable.

Le goût des armes était le mien. J'avais reçu des leçons des meilleurs maîtres de la capitale, et je pouvais citer parmi eux le fameux Ménessier, qui partageait avec Donnadieu la célébrité que ce talent avait droit de faire acquérir.

Je me gardai bien de parler de mon savoir, les plus savants se trouvant exposés à se tromper fortement sur leur habileté sur ce point : mais je me joignis à ces dames pour engager ces messieurs à nous procurer l'agrément de les voir se mesurer ensemble. Ils voulurent d'abord faire hommage de leurs fleurets à M. de Marbois et à moi ; mais nous nous excusâmes en leur disant que nous tirerions après eux.

Comme ils étaient fort bien faits l'un et l'autre, et d'une taille avantageuse, ils se présentaient à merveille

sous les armes. Ils prennent poste, font le salut d'usage, et commencent à tirer au mur, afin d'avoir occasion de se bien dessiner et d'exercer la souplesse de leurs membres.

Ceci n'était que l'*a, b, c,* dans le savoir qu'il fallait faire connaître. Nous demandons l'assaut, et ils se prêtent à nos désirs.

Leur force était absolument la même ; ils se rendaient autant de bottes qu'ils en avaient reçues.

J'observai en eux plusieurs imperfections ; ils ne conservaient pas un assez grand sang-froid ; ils s'abandonnaient trop, et ne se montraient pas assez maîtres d'eux-mêmes.

Cet assaut avait été assez long pour que nous dussions nous empresser de leur faire nos compliments.

Ils saluèrent de nouveau ces dames, et prièrent M. de Marbois et moi de les remplacer dans l'arène. Nous acceptons, et fleurets, masques et gants nous sont à l'instant livrés.

Après avoir débuté de la manière dont ils l'avaient fait, je demandai à M. de Marbois s'il était disposé à faire assaut. Mon intention était beaucoup moins de tirer sur lui, que de juger par ses attaques du jeu auquel j'avais affaire.

Je vis un homme tout-à-fait résolu à arriver jusqu'à mon corps ; mais il n'était pas heureux dans ses portées, et une fois que je l'avais paré, il se trouvait à découvert.

Je laissai passer son premier feu, et ne faisais que lui marquer des bottes sans jamais les pousser à fond. C'est ainsi qu'il perdit ses forces.

Ayant observé qu'il avait le plus grand défaut qui puisse se montrer dans l'art de l'escrime, celui de s'occuper de ses attaques beaucoup plus que de sa défense, je lui dis que les bons maîtres enseignaient davantage à ne pas craindre un ennemi qu'à chercher à le vaincre, et que l'on se sentait bien fort quand on croyait pouvoir mettre sa vie en sûreté.

Je ne savais pas en lui parlant ainsi que je pro-

nonçais son arrêt, car ce malheureux jeune homme n'était que depuis peu dans la colonie quand il eut une affaire, et reçut un coup d'épée qui le perça de part en part.

Nous avions de fort bonne heure l'habitude, avant que les dames songeâssent à se lever, de prendre alternativement un bain de mer, c'est-à-dire que, moyennant quelques pièces de monnaie que nous donnions à un matelot lorsqu'on lavait le pont, il jetait une douzaine de seaux d'eau dans une baille, l'entourait d'une voile, plaçait une chaise dans l'enceinte, et c'était là notre cabinet de bain.

Il me prit un jour une fantaisie qui pensa me coûter bien cher. Nous trouvant dans un calme plat, et le navire aussi tranquille que nous l'eussions été à l'ancre, je me déshabille de fort bonne heure, et, sans consulter personne, je me jette à la mer : je savais nager.

Il n'y avait que peu d'instants que j'étais dans l'eau, lorsque le capitaine, d'un air fort effrayé, me crie à

toute voix : à bord, à bord, à bord. Le ton et l'empressement avec lequel il prononça ces paroles me firent craindre d'être poursuivi par un requin, et les forces m'auraient manqué, si une corde qui me fut lancée à tour de bras, et dont je pus m'emparer, ne m'eût rendu bientôt au bâtiment.

Le capitaine n'avait pas aperçu de requin; mais il savait que dans une mer calme, il était rare que le bâtiment n'en fût pas entouré, et sa frayeur, en me voyant dans l'eau, avait été extrême. Il m'assura que j'avais échappé à un danger imminent, et, peu de minutes après, il m'appela pour me faire compter le nombre de requins qui s'étaient rassemblés le long du bord.

Je dois comprendre au nombre des jouissances que l'on peut avoir en mer, celle d'apercevoir un bâtiment sous voile, et de se trouver réunis.

Naviguant dans les parages où les bâtiments sortant des îles sous le vent pour se rendre en Europe remontent vers le Nord, nous n'avions pour nous de

chances favorables qu'autant qu'un fin marcheur qui ferait notre même route, et que nous eussions aperçu sur nos derrières, fut parvenu à nous rejoindre: c'est ce qui arriva.

Sur les cinq heures du matin, un bâtiment nous reste en vue; il était tout-à-fait dans nos eaux, et grossissait à vue d'œil, en sorte qu'à midi environ nous nous trouvions par son travers.

Un calme plat venant à succéder à un léger zéphir, les deux capitaines échangent entr'eux l'estime de leur longitude, et se font diverses questions.

Ce bâtiment était parti du grand port; il sortait de Bordeaux, et se rendait au Port-au-Prince. Nous remarquions sa grande dimension, et le mouvement qui avait lieu à son bord nous laissait apercevoir bon nombre de passagers, parmi lesquels étaient trois dames.

Comme il arrive assez généralement dans ces sortes de rencontre, et lorsque le temps est propice, qu'on

aime à communiquer, nous vîmes un canot qui venait d'être mis à la mer, ayant trois pasagers à bord.

Notre capitaine, empressé de rendre politesse pour politesse, demande si quelques-uns d'entre nous avaient le même désir et la même curiosité. Je me présente, ainsi que M. de Marbois, et un coup de sifflet a bientôt fait hisser le canot à la mer.

Madame de Saint-Ch**** avait une telle quantité d'excellentes petites provisions, que, dans l'idée que les trois passagères étaient ses compatriotes, elle me charge de leur porter, de sa part, une boîte renfermant des confitures et friandises de toute espèce.

Nous voilà partis, et quelques élans d'avirons suffisent pour nous mettre à bord.

Je m'acquitte de ma commission, cause quelques instants avec ces dames, et me rends, ainsi que M. de Marbois, à l'invitation du capitaine d'aller visiter le bâtiment.

La grande chambre était fort belle ; des rideaux et

draperies garnissaient les croisées; les cabanes du tour étaient également drapées, et deux glaces en face l'une de l'autre, tout en répétant l'intérieur de la chambre, répétaient aussi une fort belle vue de mer quand les croisées étaient ouvertes.

La liqueur est proposée; quelques passagers se joignent à nous, et les verres se vident en exprimant ses vœux pour la continuation d'un bon voyage.

Revenu sur le pont, je reçois les remercîments de ces dames, et, désirant de leur côté faire avec madame de Saint-Ch**** échange de gracieux souvenirs, elles me prient de lui faire accepter six belles oranges, ainsi que deux bouteilles des liqueurs les plus fines.

Je les remercie beaucoup, leur demande le nom que j'aurais à porter, de leur part, à madame de Saint-Ch****: elles me le font connaître, et nous nous quittons ainsi.

Je trouvais cette petite rencontre charmante; j'avais vu un fort beau bâtiment, de très-jolies créoles, et me croyais déjà créolisé.

Notre chère brise, en nous abandonnant, nous avait bien laissé quelques sujets de distraction; mais nous désirions arriver, et la rappelions à grands cris. Elle se fait connaître, d'abord, par un léger souffle; puis, venant à augmenter, chacun des bâtiments commence à se charger de voiles. Notre camarade de voyage avait de meilleures jambes que les nôtres, en sorte qu'il ne tarda pas à nous dépasser; et l'on vit alors sur chacun des navires la totalité des passagers se mettre en ligne le long du bord, les mouchoirs des dames voltiger, et les bras s'étendre l'un vers l'autre.

Nous étions enchantés de continuer notre route, et cependant nous regrettions la séparation qui venait d'avoir lieu. Quelques jours de plus en calme, et d'un bord à l'autre, nous aurions eu une navigation suivie: nos communications eussent été constantes, des invitations se seraient répétées, un petit bal se serait donné, et nous eussions joui en mer de tous les charmes de la terre.

Avançant dans notre traversée, le capitaine nous annonça, fort peu de jours après, que nous gouver-

nions sur Porto-Rico, qui n'était qu'à trente lieues de l'île de Saint-Domingue ; que les terres en étaient très-élevées, et que, suivant son point d'estime, nous devions l'apercevoir avant le coucher du soleil. Il se trompait beaucoup, car nous ne le vîmes que le lendemain assez tard dans la soirée.

Cette île espagnole, devant laquelle je ne passai jamais sans éprouver le plus grand regret qu'elle n'appartînt pas à la France, offre un séjour délicieux; et il faut la paresse et l'apathie de ses habitants pour en tirer un aussi faible parti.

Nous l'avions approchée de fort près. Je la regardai de tous mes yeux ; ses montagnes me paraissaient majestueuses, et je jugeai que leur fertilité était plus admirable encore.

Le lendemain, avant la chûte du jour, parut le cap Cabron, et à quelque distance de là le fameux cap Samana.

Nous n'avions plus alors de fautes à appréhender, d'erreurs à commettre ; nous naviguions la carte à la

main, et suivions des yeux ces immenses terrains qui appartiennent à l'Espagne, ce sol fructueux dont les habitants n'ont jamais connu tout le prix. La misère y ronge les hommes, à côté des richesses que produit la nature; enfin nos yeux se reposent sur la partie française de Saint-Domingue.

J'interromps ici ma narration, et j'anticipe sur quelques belles années d'existence qui s'ouvraient alors devant moi, pour faire connaître à mes lecteurs ce qu'était ce paradis du monde, cette terre promise que j'allais fouler sous mes pas avant que le fer et la flamme ne vinssent y exercer leurs ravages, y creuser des milliers de tombeaux, et n'y faire voir que des ruines!!

CHAPITRE IV.

Position topographique de l'île de Saint-Domingue. — Classes diverses par lesquelles cette île est habitée. — Nature de ses plantations. — Grande aisance des anciens habitants. — Leurs procédés généreux envers les étrangers. — Distinctions parmi les Français qui y débarquaient. — De quelle manière ces derniers arrivaient à la fortune.

*

LES détails que j'aurai occasion de donner sur Saint-Domingue pendant la durée des six premieres années de résidence que je fis dans cette colonie, devant ne

qui pût tout sauver, et peu de temps a suffi pour en donner la preuve.

Un préjugé terrible pesait sur les hommes de couleur : le mépris s'y trouvait, l'offense s'y joignait ; on y voyait de ces contrastes qu'aucun Européen ne pouvait concevoir : des jeunes gens de couleur, élevés en France dans nos meilleures écoles, et que la fortune sans doute avait conduit à la faveur, arrivaient dans la colonie. Plusieurs d'entre eux jouissaient d'un grade dans l'armée. Leur extérieur suffisait pour commander la considération ; et cependant dès l'instant où leurs pieds avaient touché le sol de Saint-Domingue, ils demeuraient exposés au mépris public et à toutes les insultes qu'il eût plu à la première figure blanche de leur faire éprouver.

Je ne puis donner de plus grande preuve de la force de ce préjugé que par l'exemple suivant :

M. le comte de la Ba***, nouvellement arrivé de France, y avait épousé la fille d'un homme de couleur fort riche. Les hommes, de même que les

femmes de couleur dont la teinte n'était pas trop foncée, passaient en France et surtout à Paris pour des créoles : aucun préjugé ne pesait sur ces personnes, et avec de la fortune elles jouissaient de tous les avantages dont nous jouissions nous-mêmes.

J'avais dîné chez le comte de la Luzerne, gouverneur de la colonie, avec ce comte de la Ba***, et il y avait été reçu avec beaucoup de distinction.

On eut bientôt connaissance dans le pays de sa mésalliance avec un sang mêlé, et cette nouvelle une fois répendue, toutes les portes lui avaient été fermées : il fut contraint de repasser en France.

On distinguait parmi les diverses nuances de couleur, le griffe, le mulâtre, le carteron, le mistif, et toutes ces désignations se comprenaient ensuite sous le nom de gens de couleur.

J'ai vu des mistives que j'eusse pris pour de nos blanches les plus belles, et qui réunissaient autant de perfections qu'elles avaient de traits : cependant ces

femmes ne trouvaient à Saint-Domingue d'égalité que dans leur classe.

Des hommes de couleur m'ont appris que n'importe quelle que soit la lignée qui aurait été parcourue, ils se reconnaîtront toujours entre eux; ils trouvent sur ce point une indication précise dans les yeux, et plus particulièrement dans les ongles.

Les femmes de couleur donnent lieu à bien des observations, et le plus grand nombre est tout à fait en leur faveur; elles sont les amies des blancs, et ils en recevaient à cette époque des marques d'attachement que j'aurai peine à exprimer.

Combien d'Européens n'ont-elles pas sauvé, par les soins attentifs qu'elles prenaient d'eux, quand ils étaient atteints de cette maladie, qui bientôt ne laissait plus subsister qu'un souffle entre l'existence et la mort, cette maladie épouvantable qui semblait faire connaître aux Européens que ce sol n'était pas le leur, et que Dieu se plaisait à les punir de l'offense qu'ils lui avaient faite en y introduisant la tyrannie!

Les trois quarts des Français qui arrivaient à Saint-Domingue n'étaient pas gens du monde : ils sortaient des comptoirs des négociants, ou des ateliers où ils avaient appris l'état qu'ils professaient. Les hommes de loi, les médecins et chirurgiens, étaient tous bien reçus.

Ceux-ci trouvaient dans les femmes de couleur la jeunesse et souvent la beauté ; ils trouvaient en elles des soins attentifs, et un ordre parfait pour gouverner leur maison.

Il en existait peu qui n'eussent une industrie particulière, et dans le choix qu'elles faisaient d'un blanc, elles ne consultaient pas toujours leurs intérêts. Elles prenaient un jeune homme à son arrivée dans le pays : elles le mettaient au courant de quelques affaires de commerce, pourvoyaient à tous ses besoins : et c'est ainsi que le temps arrivait où ce jeune homme se trouvait en état de supporter sa charge du ménage.

Je n'ai pas besoin d'entrer dans de grands détails sur les différentes sortes de culture qui se faisaient voir à Saint-Domingue.

Les forêts fournissaient plusieurs qualités de bois qui se vendaient fort bien en France, en même temps qu'ils servaient de lest aux bâtiments.

Les plaines produisaient le sucre, le coton, l'indigo; et les richesses des montagnes étaient assez connues par l'étonnante quantité de café qui se récoltait alors. Il y avait aussi des quartiers d'où l'on tirait le cacao.

Voilà quelles sont les productions qui s'exportaient de cette colonie.

C'était, je l'ai déjà dit, un spectacle admirable que celui du mouvement qu'occasionnait sur nos ports cette immense quantité de denrées qui y affluait de toutes parts, celui que présentait sur nos rades cette foule d'embarcations qui se croisaient entre elles, les unes à leur départ des bâtiments, et d'autres à leur retour.

La grande aisance dont jouissaient les habitants propriétaires n'est ignorée de personne.

On y voyait des fortunes colossales : les plus belles

sucreries du Cul-de-sac dans l'ouest, et du Cap dans le nord, donnaient des revenus énormes. Les propriétaires de ces biens avaient fort rarement paru dans ce pays; ils étalaient dans la capitale un faste que les souvenirs de ces temps ont encore conservé.

Lorsque les habitants qui étaient passés en France se voyaient arriérés dans leurs affaires, ils revenaient à Saint-Domingue, et il n'était pas rare que quelques-uns y oubliàssent les créanciers qu'ils avaient laissé derrière eux. Il arrivait aussi qu'au grand étonnement des gens qui les avaient connus, ils n'étaient plus ce qu'ils étaient réellement: des titres les avaient décorés; mais ce petit ridicule à part, que de biens n'aurais-je pas à en dire!

Ils attachaient un bonheur particulier à jouir sur leurs habitations de ce faste extérieur qui proclame l'opulence. Leur table était splendide, le nombre de leurs domestiques était considérable, leurs voitures étaient élégantes, et plusieurs attelages de rechange pouvaient s'offrir aux étrangers.

De grands talents s'y faisaient voir: presque tous

les créoles étaient bons musiciens, et les demoiselles n'avaient pas sur ce point perdu leur temps en France.

Les femmes blanches étaient bonnes : elles étaient toute ame et tout cœur ; or, avec de semblables dispositions on fait peu de malheureux.

L'habitant avait de la fierté ; mais cette fierté était grande, elle était généreuse.

Combien n'ai-je pas connu de Français qui avaient seulement apporté dans cette colonie quelques talents, une bonne éducation ? et peu de temps avait suffi pour que leur position changeât entièrement. Leur commerce agréable leur avait fait des amis. Une petite portion de terre avoisinant une famille dont ils s'étaient fait chérir, leur avait été vendue ou affermée à bas prix ; des bras leur étaient procurés pour défricher cette terre, pour la mettre en culture, et la première récolte arrivée commençait leur fortune.

De grandes ressources pouvaient s'obtenir encore de toute autre manière. Les terres de Saint-Domin-

gue n'étaient pas concédées : il existait à de grandes distances des parties de montagne qui étaient encore vierges, et ces terrains incultes renfermaient des trésors. Beaucoup d'Européens ont eu le courage d'y porter leurs pas, d'y verser toutes les sueurs de leur corps ; et à l'aide de quelques noirs dont les achats se faisaient à longs termes, ils établissaient leur habitation et commençaient par s'y faire un abri. Des arbres qui touchaient au firmament tombaient sous les coups redoublés des efforts de leurs bras, les feux les consumaient ensuite, et des milliers de pieds de café s'élevaient à leur place. Ils avaient facilement trouvé un bienfaiteur à la ville la plus prochaine, et les premiers besoins de la vie ne leur étaient pas refusés.

Voilà le tableau de Saint-Domingue ; mais ce n'est pas tout encore.

J'ai vu un homme qui avait commencé par traîner, au Port-au-Prince, sa petite charrette; il avait ensuite loué deux noirs pour exploiter les petits bourgs et les campagnes environnantes ; il entreprenait quelquefois

des voyages dans le nord et le sud de la colonie, et il avait fini par prendre un magasin au Port-au-Prince, renouvelant ses marchandises par les envois de denrées qu'il faisait en France, et les retours qu'il en recevait.

J'ai retrouvé quatre ans après ce même homme à Paris, et je ne pouvais pas en croire mes yeux quand je le vis dans un brillant équipage.

Il n'y avait pas d'état, à cette époque, qui ne fît profiter de ses fruits celui qui l'exerçait. La bonne conduite faisait tout. Les seuls hommes qui se perdissent étaient ceux qui dissipaient les produits de leurs travaux dans la débauche et dans l'ivrognerie.

L'homme sobre, l'homme rangé qui avait le désir d'acquérir un bien-être, soit pour repasser en France, soit pour faire un achat de terre et pourvoir graduellement aux frais d'établissement d'une habitation, était sûr de réussir. Et combien de maisons opulentes se sont fait voir en France, dont les chefs de famille avaient commencé ainsi !

Fallait-il donc qu'un tel pays fût un jour livré aux massacres et aux flammes !... fallait-il que ses habitants ne trouvassent leur salut que dans la fuite !...

Oui.... et il est bien pénible de le dire, c'est par l'abus d'une noble pensée philantropique, que le plus beau sol du monde a été couvert de cendres et abreuvé de sang.......

CHAPITRE V.

Arrivée en rade de Saint-Marc. — Débarquement et séjour dans cette ville. — Plaisirs et observations. — Départ pour le Port-au-Prince. — Réception paternelle de la part du gouverneur. — Grand dîner au Gouvernement. — Grand bal chez le colonel du régiment du Port-au-Prince. — Naissance d'une passion dont la pureté était originale.

❋

NOUS étions entrés dans la baie de Saint-Marc. On apercevait la ville, et je commençais à pouvoir distinguer ces belles sucreries qui longeaient les bords de la mer.

Une petite embarcation que six noirs enlevaient sur la lame fut bientôt près de nous. Elle était montée par le capitaine du port, et les six noirs étaient ses matelots.

Je regardais beaucoup ces hommes dont le jargon était inintelligible pour moi. Ils entendaient pourtant le français, et le capitaine, qui était européen, s'exprimait avec facilité. Pouvant croire que nous n'étions pas du pays, il nous avait apporté des corbeilles remplies d'oranges, d'ananas, de sapotilles et de figues bananes.

On orienta les voiles de manière à faire arriver le navire à la place que nous devions occuper sur la rade, et au signal du capitaine l'ancre tomba à l'instant.

Je pus alors contempler tout à mon aise cette ville charmante que l'on désignait sous le nom du jardin de la colonie. Les maisons s'y perdaient au milieu de la verdure, et la mer la baignait dans toute son étendue.

Madame de Saint-Ch**** annonça au capitaine

que nous allions descendre chez le procureur du roi, et il se chargea d'y faire transporter nos effets le plus promptement possible.

Enfin nous débarquâmes, et je touchai ce sol fortuné dont je m'étais fait une si riante image.

L'impression que sa vue me faisait éprouver ne pourrait jamais se décrire. Mes yeux n'étaient pas accoutumés à un pareil tableau. J'y voyais des sites magnifiques, des constructions comme je n'en avais pas encore observé; la nature n'était plus ce que je l'avais connue : tout me semblait étrange; nous suivions le bord de la mer, environnés d'un assortiment de figures de toutes les couleurs.

Près d'arriver chez le procureur du roi, des blancs, que la curiosité amenait sur nos pas, apercevant les deux hommes de couleur qui semblaient être de notre société, leur signifièrent impérativement qu'ils eussent à s'éloigner de nous.

Je regardai mon pauvre Hamót; je lui serrai la main, et sans me faire aucune réponse, il nous quitta à l'instant même.

Cette scène inattendue m'affligeait beaucoup. Je pensais que Saint-Domingue pourrait avoir de grands charmes pour moi, mais que je ne me séparerais jamais des sentiments que j'y avais apportés, et ne concentrerais aucun de ces préjugés, que je regardais comme barbares, envers des hommes que j'avais vu se montrer dans le monde de la manière la plus honorable.

Madame de Saint-Ch**** ayant écrit de France au procureur du roi, pour lui demander un pied-à-terre à son arrivée, et notre bâtiment ayant été signalé comme venant de Nantes, M. de B**** avait eu le temps de faire tous les préparatifs convenables pour bien recevoir son amie.

Nous le rencontrâmes venant au devant de nous. Il nous conduisit chez lui, et, comme il était marié, les présentations d'usage se firent de part et d'autre.

Je me crus à Paris quand j'entrai dans son salon; ses meubles étaient modernes, et des sofas à la turque remplissaient le tour de la chambre.

Nous allions nous mettre à table, et j'étais curieux de savoir comment on se nourrissait au-delà du tropique. Je ne connaissais pas la dixième partie des mets qu'on nous servait; j'en demandai de toutes les sortes, et je finis bientôt par croire qu'il faudrait être bien difficile pour ne pas s'en accommoder.

Ce qui frappait le plus ma vue à ce souper, était le nombre des domestiques dans les deux sexes. Il y en avait bien plus que de convives. C'était le luxe des premiers habitants; tout en eux me causait une grande surprise. J'admirais leur empressement dans les moindres détails du service, la blancheur de leur linge, et ces beaux mouchoirs à la créole élégamment tournés autour de la tête : mais tous marchaient pieds nus, et c'était à ce signe que s'annonçait la servitude. Enfin, l'on repasse au salon.

Je comptais beaucoup ne pas quitter ma compagnie; cependant il arriva que je me trouvais destiné à aller demeurer chez une dame qui s'était persuadée ne devoir jamais vieillir. Elle s'était accrochée à ses trente

ans, et il n'y avait aucun moyen de pouvoir l'en détacher.

Ce ridicule à part, elle paraissait très-aimable, et je fus lui offrir mes remercîments de sa bonne hospitalité. Elle n'était pas créole ; son frère établi dans le commerce lui avait fait quitter la France, et sa voix extrêmement remarquable avait été droit au cœur d'un jurisconsulte fort habile et fort riche.

Nous partons : sa demeure n'était qu'à deux pas ; elle me présenta à son mari, grand travailleur, et qui abandonnait fort peu son cabinet ; j'en fus accueilli à merveille.

Ils habitaient une maison d'une construction moderne; et deux larges galeries qui planaient sur la mer, l'une au rez-de-chaussée, et l'autre au premier, rendaient cette résidence charmante. La plus belle chambre m'est destinée, et je commence à croire que je n'aurais pas été mieux chez M. le procureur du roi.

J'allais me coucher, lorsque je vis entrer dans ma chambre une jeune et belle mulâtresse portant une

large cuvette et un pot à l'eau en argent. Cette femme s'agenouille devant moi, m'aide tout simplement à me déshabiller, et me lave les pieds avec une attention extrême. Je me laissais faire sans dire mot.

Ce n'est pas encore tout; elle m'introduit dans un cabinet parfumé dont elle tire sur moi la porte.

Je rentre dans ma chambre, où je la trouve s'occupant à border la mousticaire de mon lit, pour éviter qu'aucun maringouin, autrement dit cousin, ne puisse y pénétrer : enfin elle me fait juste la place par laquelle je devais monter, et me voilà couché.

Comme cette mousticaire paraissait toujours être un sujet de grande attention pour elle, je crus pendant un moment qu'elle avait le dessein de se glisser auprès de moi : j'allai même jusqu'à penser qu'elle suivait en ce point l'usage du pays; pourtant elle se décida à me souhaiter le bonsoir.

Il n'était que cinq heures du matin lorsque j'entendis ouvrir mes contrevents, et je me mis à réfléchir.

Ma résidence sur une terre aussi éloignée de la

France me paraissait un songe, et ce que j'avais vu la veille ne me laissait à l'esprit que d'agréables souvenirs. Je me trouvais transporté dans un pays d'abondance; la nature y répandait ses plus grandes libéralités, et je savais que je n'avais qu'à ouvrir les yeux pour que de nouveaux sujets d'étonnement vinssent encore me charmer. Quant à ma position particulière, trop de causes se réunissaient en ma faveur pour que j'en eusse aucun souci.

Je m'habille, et descends pour me promener dans la ville avant le lever du soleil, car la première instruction que l'on donne à un européen est de ne pas s'exposer à la grande chaleur.

Mon hôtesse était déjà levée : c'était une femme d'ordre qui avait pour habitude de ne jamais garder le lit aussitôt que le jour avait paru. Elle s'occupait beaucoup de son marché ; sa table était une des mieux servies de la ville, et son mari adoptait fort ses goûts. Mon logis ne pouvait être mieux choisi, et je m'en réjouissais d'avance.

Elle me donna un domestique pour m'accompagner

dans la ville, et m'annonce que mes bonnes amies, ainsi que Mme. et M. de B****, doivent dîner avec nous.

On voyait à Saint-Marc une fort belle rue. C'était la rue Marchande, et la plupart des maisons avaient deux galeries. Ces maisons, d'une forme élégante, étaient bâties en bois. On n'en comptait que deux qui fussent bâties en pierre. L'une, totalement finie, était celle qu'occupait mon hôtesse ; la seconde appartenait à un riche négociant qui donnait pour lest à ses navires toutes les pierres qu'il faisait venir de France. Cette grande rue était traversée par une assez belle rivière dont les eaux partaient des montagnes pour aller se jeter dans la mer.

La grande place était vaste, carrée ; une allée d'arbres l'entourait, et les plus belles rues venaient y aboutir.

L'église pouvait se faire remarquer, et il y avait également une très-jolie salle de comédie ; mais ce qui donnait à Saint-Marc un charme particulier, étaient les nombreuses habitations qui le bordaient de toutes

parts, entr'autres l'habitation Dussolier : elle avait son entrée par la ville ; une superbe allée, garnie de deux belles rangées d'arbres, conduisait à la grande case, et de chaque côté se faisaient voir des champs de cannes à sucre qui s'élevaient à plus de douze pieds de hauteur.

Cette journée fut charmante. M. et madame de B****, que j'avais fort peu connus la veille, gagnèrent extrêmement dans mon esprit ; et je sus que, n'étant pas à beaucoup près logés comme mes nouveaux hôtes, c'était dans mes intérêts qu'ils s'étaient séparés de moi.

Le sénéchal de la ville, M. Déchapelles, était, avec le propriétaire de cette belle habitation dont je viens de parler, les seuls convives que nous eussions de plus. La bonne chère peut se compter sans doute dans les mérites que l'on accorde à un repas ; mais combien je goûtai davantage les agréments que cette société m'offrait.

Une promenade sur les allées du bord de la mer

fut annoncée pour l'après-dîner : beaucoup de familles étaient dans l'usage de s'y rendre. Nous leur fûmes présentés, et un grand nombre de personnes se retirèrent avec nous.

Rentrés au salon, nous entendîmes de fort belles voix : des parties de jeu se formèrent ensuite. C'était encore comme à Paris.

Chaque jour que j'avais à passer dans cette ville devait m'offrir de nouveaux agréments. Nous dînons le lendemain chez M. Dussolier, et je me félicitais d'avance d'aller observer en détail cette charmante habitation.

Anna, ma jeune mulâtresse, avait fait pour cette journée de grands frais de toilette. Un mouchoir des Indes s'était montré sur sa tête, et son plus beau linge avait paru. Elle me servait avec une extrême attention, et je ne pouvais guère me méprendre sur ses bonnes dispositions pour moi; mais elle ne disait rien à mon cœur, et je n'étais pas d'âge à concevoir de jouissances qu'il n'eût pas partagé.

Ces dames s'étaient réunies à l'heure indiquée pour le départ, et de galerie en galerie nous arrivâmes sur l'habitation.

C'était une position admirable que celle de cette sucrerie. J'ai parcouru les trois départements de Saint-Domingue, et je ne me rappelle pas en avoir observé qui m'ait plu davantage.

La grande case, bâtie sur une élévation, dominait la rade et toute l'étendue de la mer. L'œil se trouvait également conduit à cette vue magnifique par une rue fort large percée en face de la grille principale de l'habitation, et qui offrait de son côté le spectacle mouvant de tout ce qui se passait dans cette partie de la ville.

Cette grande case n'avait d'autre construction que celle de son rez-de-chaussée. Un salon de trente pieds carrés se trouvait au milieu; sur ses côtés étaient une fort belle salle à manger et trois chambres à coucher : une galerie de douze pieds de largeur faisait le tour du bâtiment.

Le repas, aussi délicat que somptueux, était encore embelli par la gaîté la plus franche, et en détournant ses regards on les fixait sur une vue ravissante.

A l'heure où le soleil ayant perdu de ses feux nous permettait d'affronter les faibles rayons dont il couvrait encore la terre, nous songeâmes à la promenade.

Le maître du logis voulut bien préluder à mon instruction, de même qu'à celle de ma chère petite sœur, qui n'était pas plus savante que moi. Il offrit de nous conduire vers les bâtiments de sa sucrerie, et comme on roulait alors sur l'habitation, c'était un instant favorable.

Là, je vis beaucoup de malheureux, aux trois quarts nus, et qui versaient toutes les sueurs de leur corps pour satisfaire à leurs devoirs. J'apercevais parmi ces noirs un chef commandeur, qui, armé d'un grand fouet, imposait par la crainte aux hommes et aux femmes qu'il surveillait d'un œil sévère.

Cette parcelle de l'atelier travaillait à couper les

cannes, et à les placer sur une sorte de charrette appelée *cabrouet*, qui, se trouvant suffisamment chargée, se rendait au moulin destiné à les broyer : le sirop qui en découlait tombait ensuite dans un conduit qui s'étendait jusqu'à la sucrerie, pour se distribuer dans plusieurs chaudières où s'en faisait la cuisson.

Les feux allumés pour opérer cette cuisson étaient d'une ardeur extrême, et les fourneaux étaient chauffés par ces mêmes cannes à sucre, dépouillées de tout leur suc, et séchées au soleil. Ce dernier travail occupait encore un grand nombre de noirs.

Nous passâmes ensuite dans la sucrerie pour examiner les travaux intérieurs.

Trois maîtres sucriers ne quittaient pas les chaudières, et l'on voyait l'eau ruisseler sur tout leur corps. Ils faisaient connaître aux noirs du dehors, qui étaient chargés de chauffer, le plus ou moins d'ardeur qu'ils devaient donner à leur foyer.

Nous nous rendîmes ensuite à de fort beaux bâtiments. Les uns renfermaient une grande quantité de poteries, et d'autres de très-fortes barriques. Ceci avait besoin d'explication, et l'on nous apprit que le sirop de canne étant arrivé à un degré de cuisson convenable pour en opérer le dépôt, ces poteries devaient le renfermer, et que c'était lorsque ce sirop avait pris une très-forte consistance, et se trouvait changé en un sucre égrainé, que l'on remplissait les barriques.

Voilà quelles furent les premières leçons que nous reçûmes concernant la fabrication du sucre.

Notre promenade terminée, on expose au craps quelques portugaises et quadruples, et nous prenons congé de notre hôte.

Nous n'avions plus que le lendemain à passer à Saint-Marc; nous partions le jour suivant, et il avait été arrêté que nous nous rendrions en voiture sur une habitation à mi-côte, qui nous avait paru charmante. Elle appartenait à une amie de ces dames.

Tout me faisait présager que cette partie m'offrirait de nouveaux plaisirs ; nous partions de chez madame de B****, qui nous recevait pour la dernière fois. Ces deux messieurs étaient les cavaliers de mes chères compatriotes, et moi celui des deux dames de la ville.

Observant que deux jeunes servantes nous accompagnaient, revêtues de leurs plus beaux atours, je ne pus m'empêcher de regarder comme un usage assez bizarre, celui de faire suivre derrière une voiture deux femmes dont les jupons voltigeaient dans les airs.

En trois quarts d'heure nous fûmes rendus au haut du petit morne, que nous avions gravi toujours au galop, et les coups de fouet des postillons annoncèrent d'avance que l'on s'empressât d'ouvrir la barrière.

La voiture s'était arrêtée à deux pas de la galerie ; toute la famille était venue nous recevoir, et nous entrâmes au salon.

Les présentations faites, on répondit mutuellement

à quelques compliments d'usage. La conversation s'engagea, et peu d'instants après on sortit pour la promenade.

Je n'avais pas pu résister à la curiosité, et j'étais dans la galerie, d'où je promenais mes regards sur la magnifique vue qui m'environnait. Les principales plantations se trouvaient à la fois réunies sur cette habitation charmante.

Nous débutâmes par monter jusqu'à la crète du petit morne que nous voyions couronné de milliers de pieds de café. Plus nous nous élevions, plus la vue s'étendait, plus notre admiration croissait.

A mi-côte les tiges de café commençaient à céder leur place à de beaux cotonniers; nous marchions sous leur ombrage, et c'est ainsi que nous étions arrivés à la naissance de la plaine où la reine des cultures, la canne à sucre, déployait ses richesses.

Les jardins étaient admirables; plusieurs de nos légumes de France se confondaient avec ceux du pays. On voyait des ruisseaux serpenter de toutes

parts, et alimenter dans leurs cours une quantité de sillons qui traversaient toutes les terres.

Un tableau aussi varié dans les riches productions qu'il offrait à la vue ne devait-il pas me surprendre !

Nous partions le lendemain matin à six heures, et chaque minute qui s'écoulait me rapprochait du moment où j'allais me séparer de deux familles qui m'avaient comblé de bontés et d'égards.

Ce n'est pas toujours le temps qui établit le mérite des liaisons qu'on forme ; étranger dans un pays, il n'avait fallu que quelques jours pour que mon cœur éprouvât un sentiment dont il goûtait le charme. C'était une bien grande erreur, en France, de croire que l'on se séparait de tout bonheur quand on passait les mers.

Le rendez-vous était chez madame de B****; elle nous donnait ses chevaux et sa voiture, et madame D*** fournissait le second attelage, qui devait être de fort bonne heure envoyé sur la route. Nous nous rendions d'abord au quartier du Boucassin, chez

M. Déchapelles, frère du sénéchal, et de là chez madame de Saint-Ar, fort riche habitante des Vases, et amie particulière de madame de Saint-Ch****.

Le lendemain, je me levai de fort bonne heure, mis une pièce d'or dans la main d'Anna, et descendis prendre le café avec mes bons hôtes. Nos espérances étaient de nous revoir un jour, et ces espérances, il ne fallut que peu de temps pour les réaliser.

Je me rendis avec eux chez madame de B****. Mes bonnes amies m'y attendaient, et nous profitâmes du peu d'instants qui nous restaient encore pour nous exprimer en commun et le plaisir de nous être connus, et le regret de nous quitter. Nous nous séparâmes ensuite, et la voiture partit au galop.

Les bords de la mer longeaient toute la route. Ses lames arrivaient en écume jusqu'aux pieds de nos chevaux, et du côté opposé nos regards se fixaient sur des sucreries magnifiques.

Enlevés par une course des plus rapides, nous arrivâmes promptement au relais qui nous attendait.

C'était également trois jeunes chevaux qui devaient nous conduire, et cet air fier avec lequel ils portaient la tête annonçait d'avance les élans auxquels ils étaient disposés. Nous trouvions-nous au travers d'une ravine ou dans de mauvais pas, le postillon avait l'art de les enlever, et la voiture ne touchait plus la terre. Je n'ai jamais rencontré en France de postillons plus hardis, et qui sussent mieux conduire que les noirs en Amérique.

La plus grande marque de considération qu'ils pussent donner aux voyageurs était de les exposer, au départ, à se casser le cou, en courant le risque d'être écrasés eux-mêmes. Ils commençaient, avant de se mettre en selle, à allonger un coup de fouet à leurs chevaux, pour qu'ils partissent ventre à terre, et sans toucher l'étrier ils s'élançaient ensuite à cheval.

Moins de trois heures avaient suffi pour nous faire arriver chez M. Déchapelles.

Il se montra bientôt sur sa galerie, et s'empressa d'aller offrir son bras à ces dames. Il revoyait avec plaisir madame de Saint-Ch****, qu'il connaissait depuis long-temps.

Que de choses n'avaient-ils pas à se dire, combien de nouvelles à échanger entr'eux ? Rien n'est en général plus gai, plus animé, que les conversations où se retracent à la fois, et le plaisir de se revoir, et l'empressement à se communiquer ce que le temps a laissé en arrière.

Madame de Saint-Ch**** étant passée en France pour l'éducation de ses enfants, y avait fait un assez long séjour. Ses propriétés dans les montagnes étaient fort peu distantes de l'habitation de M. Déchapelles, et il ne s'était pas refusé à lui rendre tous les services dont elle l'avait prié, relativement aux divers accroissements à donner à la culture, et à la surveillance à exercer sur l'administration du fondé de pouvoirs qu'elle avait laissé sur les lieux.

Tous ces détails avaient rempli une partie de leur conversation, et M. Déchapelles avait été le premier à l'interrompre pour la reporter sur les grâces qui se déployaient avec tant de profusions dans la personne de mademoiselle de Saint-Ch****.

Le soleil était trop menaçant pour que l'on dût songer à la promenade avant l'heure du dîner ; mais un superbe coup-d'œil avait frappé mon attention. La mer était en face d'un des côtés de la galerie ; elle baignait les bords de cette habitation, et pas un bâtiment ne pouvait se rendre au Port-au-Prince, et en sortir ensuite, sans passer devant elle. On pouvait, à l'aide d'une longue vue qui ne sortait pas des mains, compter souvent le nombre de passagers qui se trouvaient sur le pont.

De nombreuses invitations s'étaient faites dans le voisinage aussitôt notre arrivée, et la réunion était charmante.

Je distinguai facilement une jeune dame dont j'admirais tous les avantages. Sa physionomie annonçait la douceur, et tous ses traits réunissaient une grande perfection. Bien qu'elle n'eût jamais vu la France, elle avait pris dans le pays de ces manières et de ces usages que l'on croit toujours importés de la capitale.

Son frère arrivait de France, où il passait pour avoir reçu une excellente éducation. Je veux croire

qu'il possédât de fort grands talents; mais ce qui était d'une haute valeur, et qu'il n'avait pas pu acquérir, était une voix remarquable.

Le jeune Bataille était dans l'habitude de se faire beaucoup prier, et ce ne fut qu'après bien des instances qu'il se crut forcé de se rendre.

Je me rappelais avoir entendu à un concert où mon père m'avait conduit, chez l'ambassadeur d'Espagne, le célèbre Garat, chanteur de la reine, que s'arrachaient les premiers salons de la capitale : on pensait qu'après lui tout le monde devait se taire; et cependant je puis affirmer que sa voix n'avait pas produit sur moi la même impression que celle que je venais d'entendre.

Madame Conte (c'était le nom de la jeune dame) insistait pour nous faire rester un jour de plus dans le quartier, et nous offrait à dîner, le lendemain, sur son habitation; mais madame de Saint-Ch**** s'en était excusée sur le besoin qu'elle avait de se rendre au Port-au-Prince.

Nous montâmes en voiture à huit heures du matin pour continuer notre route, et nous rendre chez madame de Saint-Ar, dont l'habitation était fort peu distante.

Cette dame avait commencé à verser des larmes de joie, dès l'instant que de sa galerie elle avait aperçu la voiture qui portait son amie.

C'était une demeure du grand ton : le gouverneur y avait son appartement, et madame de Saint-Ar était fréquemment visitée par les personnes les plus marquantes au Port-au-Prince. Tout avait dans cette maison un air d'opulence, et j'y suis resté huit jours sans avoir pu compter le nombre de noirs qui dépendaient de la grande case.

Une cloche annonça bientôt le déjeûner, et cela seul me fit suffisamment connaître que nous entrions dans le grand monde.

Madame de Saint-Ar était servie en particulier par un beau noir et deux belles mulâtresses : elle me faisait l'effet de ces vieilles et riches comtesses, comme

on en rencontrait quelquefois, et qui établissaient leur importance sur le nombre de leurs valets, le luxe de leur table, et l'air de grandeur qui se faisait voir autour d'elles.

Un de ses fils et un vieux habitant qui passait pour un ancien ami, étaient les seules personnes avec lesquelles nous nous trouvions; mais il n'avait fallu que la nouvelle du retour de madame et mademoiselle de Saint-Ch**** pour appeler tout le quartier.

A peine sortions-nous de table, qu'une foule de voitures arrivèrent à la file; le salon ne tarda pas à se remplir, et les invitations à se donner.

Ce début m'annonçait que j'allais avoir de beaux jours, et je ne me trompais point.

L'habitude du pays n'était pas qu'une famille se retirât séparément; tout le monde se levait et partait à la fois; c'est ce qui arriva.

Ce vieux ami de madame de Saint-Ar, dont j'ai déjà parlé, avait sa propriété absolument à la lisière

de l'habitation : sa grande case s'apercevait, et l'on était dans l'habitude de venir le chercher tous les soirs.

Mais, qui voyons-nous arriver pour remplir cet office ! je ne pouvais pas en croire mes yeux. C'était Hamot, mon compagnon de voyage, que je revoyais encore.

Mon premier mouvement fut d'aller me jeter dans ses bras ; mais son père me retint à l'instant. Peiné de l'humiliation que je venais de lui faire éprouver, je ne savais quelle contenance tenir, et l'on ne put m'empêcher de lui serrer la main.

Je ne voyais pas trop de ressemblance entre Hamot qu'il se faisait appeler, et Mahot qui était le nom de son père. Mais l'un était l'anagramme de l'autre, et l'usage était ainsi.

Je ne donnerai pas le détail de tous les sujets de plaisir que je goûtai dans ces six jours : c'était une suite de dîners somptueux, auxquels un petit bal venait toujours ajouter ses agréments.

La société ne changeait point; les mêmes personnes qui s'étaient réunies la veille se trouvaient le lendemain, et il nous est arrivé d'avoir plus d'une lieue à faire pour nous rendre à notre invitation. Les toilettes des femmes étaient fraîches, les jeunes personnes charmantes, et cette grande aisance que j'admirais ne se faisait voir qu'à Saint-Domingue.

Soirées délicieuses! elles commencèrent dans ce pays ma nouvelle existence, et j'avais toujours présentes à la pensée les paroles de madame de Saint-Ch****, quand, voulant me donner quelques consolations à mon départ de France, elle m'annonça que Saint-Domingue serait pour moi le paradis de la terre.

Il fallut pourtant quitter toutes nos connaissances; huit jours de bonheur s'étaient écoulés comme un songe. La bonne madame de Saint-Ar m'avait pris en amitié : « Mon enfant, me répéta-t-elle plusieurs fois, n'oubliez pas cette habitation; vous y serez toujours bien reçu. »

Elle nous donna sa voiture particulière, ce qui

était une grande faveur, et nous fendîmes l'air pour arriver au Port-au-Prince.

Toujours même continuité de beaux sites. Les habitations qui nous environnaient étaient en pleine roulaison, et les vapeurs qui s'en élevaient dans les airs répandaient sur toute la route le parfum de la canne à sucre. La mer ne sortait pas de devant nos yeux, et c'était un délicieux spectacle que celui des bâtiments en vue qui y voguaient en tous les sens.

Nous arrivâmes au Port-au-Prince, où nous descendîmes chez M. de Ronceroi, sénéchal de la ville; il était de la connaissance particulière de madame de Saint-Ch****, et nous fit le meilleur accueil possible.

Trouvant chez lui nos malles et effets, je ne fus pas long-temps à faire ma toilette, et me fis accompagner d'un noir pour me rendre au Gouvernement. Mon cœur battait en songeant que j'allais revoir l'ami de mon père, et je m'attachais bien plus à cette idée qu'à celle du poste éminent qu'il occupait dans la colonie.

Je traversai une vaste place : une grille en fer la fermait dans toute sa largeur, et la séparait d'une espèce de savanné où j'apercevais deux énormes chameaux qui se promenaient à leur aise. Je passai entre deux corps-de-garde, et j'arrivai ainsi au grand escalier du Gouvernement. Il conduisait à une galerie fort spacieuse, où deux factionnaires étaient placés.

Un officier se présenta, et sur le désir que je lui exprimai de voir le général, il me demanda si j'avais une audience auprès de lui.

— Ce serait fort difficile, lui répondis-je, attendu que j'arrive de France, et ne suis au Port-au-Prince que depuis peu d'instants; mais il ne refusera pas, je pense, de me recevoir, lorsqu'il saura qui je suis.

Je remis mon nom à l'officier, et il revint promptement me dire qu'il avait ordre de me conduire dans le cabinet du général.

M. le comte de la Luzerne pensait que c'était une erreur de nom, ne pouvant pas se persuader que j'arrivasse dans la colonie sans lui avoir été annoncé.

Sa surprise fut grande aussitôt qu'il m'eût aperçu. Il ne pouvait en croire ses yeux.

« Comment, c'est vous, Alfred, s'écria-t-il, en me pressant dans ses bras ; c'est vous qui venez me trouver, mon enfant! »

Sensible à cet accueil paternel, je ne pus retenir quelques larmes dont la source était dans mon cœur, et cette douce émotion sembla redoubler encore les marques de son attachement.

J'étais chargé pour lui d'une quantité de lettres venant de sa famille. Il les ouvrit, et après en avoir parcouru plusieurs, il me tendit la main pour recevoir celle que mon père lui écrivait.

Je l'observais avec attention pendant qu'il en fit la lecture, et je voyais sur sa physionomie les émotions que lui causait cette lettre ; mais je n'en fus pas surpris : mon père me l'avait communiquée.

Toutes les autres partaient de hautes sources; le cachet l'indiquait; il ne les ouvrit pas, et me témoigna beaucoup d'étonnement que mon père eût pu penser

que j'avais besoin de recommandation auprès de lui. C'était, me disait-il, un reproche qu'il se réservait de lui faire.

Nous causâmes quelque temps ensemble, et ses désirs étaient de me retenir : mais je le priai de permettre que je ne me séparasse pas encore des deux bonnes amies auxquelles j'avais été confié, et dont le séjour au Port-au-Prince ne serait pas fort long.

« Je sens, me répondit-il, Alfred, que je ne puis pas me refuser à cette demande; mais songez que vous aurez toujours votre couvert auprès du mien, et que nous commençons aujourd'hui. »

Comme il avait quelques affaires indispensables, il ordonna à un de ses noirs de me faire parcourir les environs du Gouvernement, et de me conduire au jardin.

C'est ici que ma plume va montrer toute son insuffisance pour décrire les sensations que ce beau lieu me fit éprouver.

C'était bien autre chose que ce que j'avais vu jusqu'alors.

La galerie du Gouvernement s'élevait de beaucoup au-dessus du niveau de la ville, et sa dimension pouvait être de cent pieds sur tous les sens : sa façade dominait la rade, où l'on eut compté plus de deux cents navires. Une série de riches sucreries se prolongeaient à l'est jusqu'à la chaîne du mont Rouis, et au sud aussi loin que la vue pouvait porter. Tout ce plat pays était couronné par de hautes montagnes parsemées jusqu'à leur sommet de petites habitations qui donnaient à ce tableau un charme ravissant.

Sur les côtés de la galerie, la ville se prolongeait pour aller se perdre ensuite dans des touffes de bois et de riches verdures.

Enfin, on apercevait à quelques pas de distance le beau jardin du Gouvernement. Il joignait par ces diverses plantations l'agréable à l'utile ; il était d'une vaste étendue, et l'on s'y reposait à l'ombre du bananier, de l'oranger, du cocotier et de l'abricotier. On y voyait aussi de magnifiques palmistes, et l'eau circulait sur tous les points.

Ce n'était pas là le jardin des Tuileries, et pourtant combien il me plaisait!

J'y étais resté fort long-temps, lorsque j'aperçus sous la galerie quelques personnes étrangères : c'était à-peu-près l'heure du dîner, et je me hâtai de quitter le jardin.

Le comte de la Luzerne arriva, et me présenta comme le fils d'un de ses bons amis au vieux comte de Ventimille qui commandait la station, à M. de Hesse et au comte de Dillon, les deux derniers ses aides-de-camp. Tous ces messieurs logeaient au Gouvernement.

On annonça quelques officiers de marine et du régiment du Port-au-Prince, et nous nous mîmes à table.

Le dîner touchait presque à sa fin, lorsque M. de Ventimille me demanda si le bailli de Suffren était encore à Paris.

« Je ne le pense point, lui répondis-je, M. le comte; mais ce que je ne puis pas oublier, c'est la dernière

occasion que j'ai eu de le voir, attendu que cette circonstance est on ne peut plus remarquable.

» J'accompagnais ma famille à l'Opéra, à la première représentation des Danaïdes : nous étions prévenus qu'il devait y assister, et la reine honorait de sa présence cette représentation.

» Au moment où il entra dans sa loge, le spectacle fut interrompu, des fanfares annoncèrent son arrivée, et tout le monde se tint debout. Sa contenance annonçait un extrême embarras ; mais où son trouble devint plus grand encore, ce fut lorsque la reine se leva devant lui.

» Il revenait des mers de l'Inde, il avait illustré notre pavillon, il avait battu les Anglais ; et tous les cœurs s'ouvraient à la reconnaissance. »

Le vieux comte ne put retenir ses larmes à ce récit, et c'était pour tout le monde une scène attendrissante.

Les jeunes gens me firent d'autres questions ; ils désiraient savoir quelles étaient les dernières nouveautés au théâtre, et je leur répondis que le mariage de Figaro

aux Français, ainsi que Richard cœur de lion à l'Opéra-comique, faisaient courir tout Paris.

Nous sortons de table, allons faire un tour au jardin, et rentrons au salon, où le général faisait habituellement son wisk.

La partie finie, il me recommande, avant de me faire reconduire, de venir le lendemain quelque temps avant le dîner, ayant besoin de causer avec moi; il m'annonce aussi que je l'accompagnerai au spectacle.

Je ne me fais pas attendre, et l'objet de notre entretien était pour le fixer déterminément sur les services qu'il pourrait me rendre.

Mon père l'avait informé que j'avais fait mon droit, que j'étais reçu avocat, et que, ne désirant pas prendre l'état militaire, la carrière de la magistrature était la seule qui me restât ouverte.

Je lui confirmai les informations qu'il avait reçues sur ce point, et continuant à causer ensemble, il me donna suffisamment à entendre qu'il ne désespérait

pas de pouvoir me donner de grandes marques d'intérêt dans un établissement avantageux.

La conversation que je venais d'avoir avec le général m'avait donné plus d'un sujet de contentement, et je me sentais on ne peut mieux disposé à l'accompagner au spectacle.

Une chose devait étonnamment me frapper à mon entrée dans la salle. Il y avait quatre rangs de loges : les premières et les secondes étaient pour la société blanche, et les autres pour les personnes du pays, mulâtres ou noirs.

Or, ces couleurs foncées, directement au-dessus de toutes les figures blanches, formaient un contraste auquel mes yeux ne s'accoutumaient pas.

J'éprouvai de plus un sentiment pénible ; je n'étais pas né dans un pays où les figures devaient se distinguer, où l'humiliation et la honte devaient rester empreintes sur le berceau de certains hommes.

Les acteurs me faisaient beaucoup rire. Une maî-

tresse était jaune, un amant était blanc, et quelques noirs jouaient le rôle de courtisans. Il fallait se reporter sur la scène pour ne pas entendre parler de préjugés.

Ce fut surtout à l'apparition des chœurs que j'eus de la peine à me contenir. Je voyais dans l'ensemble des figures un mélange de couleur dont les nuances étaient différentes entr'elles, et les yeux s'y perdaient.

Avec cela j'entendis plusieurs voix qui me surprirent, et je ne trouvai pas que la pièce fût mal représentée.

Je finis par m'amuser beaucoup de ce qui m'avait tant surpris, et ma seule crainte était que dans un accès de gaîté, j'eusse donné moi-même la comédie à tout le monde.

A tous les remercîments que j'avais à faire à mon bon général, combien ne lui en devais-je pas de l'aimable attention qu'il avait eue d'envoyer une invitation à mes deux bonnes amies pour son grand dîner du lendemain ?

Je touchais au jour où une grande passion allait s'allumer dans mon cœur, où une femme comme je ne pensais pas qu'il pût en exister sut faire sympathiser entre nous tous les feux de l'amour et l'ascendant de la vertu.

J'avais été présenté par le général au plus grand nombre des personnes qui dînaient au Gouvernement, et l'on y distinguait l'intendant de la colonie, M. Barbé de Marbois, le comte de Laval, colonel du régiment du Port-au-Prince, et M. de Lopineau, commandant le département.

J'étais émerveillé de cette réunion, surtout parmi les dames. Toutes les modes de Paris y avaient été importées, et les toilettes étaient brillantes. Quel beau couvert! quel luxe dans le service! que d'opulence et de grandeur! J'aurais voulu appeler au milieu de nous le coup-d'œil de certains de nos habitants de la capitale; ils auraient vu si l'on pouvait exister au-delà des mers, si les privations y étaient fort sensibles, et si les femmes s'y faisaient regretter.

A peine convalescent des blessures fort graves que

mon cœur avait reçues, j'étais peu disposé à le livrer sérieusement à de nouvelles attaques. Cependant il arriva que mes yeux ne pouvaient pas se détourner d'une jeune femme qui se trouvait en face de moi. La régularité de ses traits, leur perfection, et les feux que ses yeux lançaieut autour d'elle, eussent suffi pour émouvoir le cœur le plus insensible. Je m'adressai au général pour savoir quelle était cette rare beauté; il me la nomma, et me dit qu'il y avait peu de parterres dont elle ne fût pas la plus belle fleur.

J'eus à répondre à ce dîner à une infinité de questions qui m'étaient faites, et sur la France et sur Paris. Je n'ignorais pas qu'un des plus grands défauts dans la jeunesse était de ne pas assez s'observer dans le monde, et de s'y livrer avec trop d'aisance et de familiarité; ce qui annonçait une présomption de soi-même, que bien des motifs rendaient inexcusable. C'était une des choses que mon bon père m'avait le le plus recommandé, et dont je devais me ressouvenir dans cette circonstance, en me bornant à répondre à toutes les demandes qui m'étaient faites, sans engager jamais la conversation.

Après le dîner, les parties se forment, et les jeunes dames sont toutes d'un même accord pour se rendre au jardin.

Le comte de Dillon et moi les avions accompagnées ; nous nous promenions gaîment, et plusieurs d'entr'elles avaient la bonté de me donner chemin faisant une leçon de botanique sur les plantes que je ne pouvais pas connaître.

Nous allons nous reposer ensuite à un pavillon charmant, dont les feuillages qui le couvraient étaient autant de nouveautés pour moi.

La conversation ne faisait que s'établir entre nous, lorsqu'il vient à la pensée d'une de ces dames de me demander une chanson qui aurait traversé les mers. Je ne pouvais pas montrer de talent sur ce point, mais je me donnai le mérite de ne pas me faire prier. J'avais retenu quelques-unes de ces aimables productions que mon père faisait paraître journellement dans la société, et je choisis dans leur nombre celle qui pouvait s'accorder le mieux avec les dispositions

d'esprit dans lesquelles je me trouvais. Je m'efforçais de rendre toute l'expression du sentiment qui en faisait le plus grand charme ; et il m'arriva plus d'une fois, dans la chaleur que j'y mettais, de chercher les beaux yeux que je désirais rencontrer.

La nuit pouvait seule mettre un terme aux agréments de la soirée, et ce fut tristement que nous rentrâmes au salon. Madame de Saint-Ch**** faisait la partie du général, et quant à la chère petite sœur, nous ne nous étions pas quittés.

Les dispositions de départ commencent à se faire, le salon est bientôt dégarni, et il n'y reste plus que le général, le comte de Ventimille, M. de Hesse et le comte de Dillon.

Je ne m'étais pas retiré, sentant le besoin d'exprimer à mon cher protecteur toute la satisfaction dont j'avais joui dans ce beau jour.

Le comte de Dillon, étant le premier à établir la conversation sur la réunion charmante qui venait de nous faire passer de si délicieux moments, avait

donné la pomme à celle de ces dames en faveur de laquelle tous mes vœux s'étaient prononcés ; mais il la dépeignait comme une vertu inattaquable, et qui avait découragé les plus constantes flammes. Je gardai le silence.

Désirant changer de sujet, je m'informai si je pouvais, sans blesser aucun usage, aller faire ma visite à toutes les familles auxquelles j'avais été présenté.

Le général m'approuva beaucoup sur ce point, et le comte de Dillon voulut bien me donner leur nom et leur adresse.

Ce devoir à remplir me promettait plus d'une sorte de satisfactions, et je m'en occupai dans la matinée suivante. J'aurais pu disposer facilement d'une voiture pour toutes ces visites, mais je préférai me faire accompagner d'un domestique, afin de parcourir la ville que je ne connaissais pas.

Voici en peu de mots quelles furent mes principales observations.

La grande rue du Port-au-Prince pouvait avoir en

longueur environ un quart de lieue : elle aboutissait d'un côté à la route que nous avions parcourue à notre arrivée, et qui nous avait laissé apercevoir de si belles sucreries ; de l'autre, à une seconde route par laquelle on se rendait successivement à toutes les villes qui bordaient la mer dans le sud, et par conséquent aux nombreuses habitations qui s'y trouvaient.

La rue des Capitaines était ensuite la plus remarquable par son commerce et par son étendue, ce qui donnait à toutes les propriétés une grande valeur.

Une place fort vaste portait le nom d'un ancien gouverneur ; elle s'appelait la place Valière. On y observait au milieu une très-belle fontaine. Je l'ai retrouvée à mes derniers voyages, et elle perpétuera dans ce pays le nom de son fondateur, M. Barbé de Marbois.

Ce grand administrateur avait aussi trouvé le moyen d'assainir considérablement la ville, par des ruisseaux qui, des deux côtés des principales rues, roulaient leur eau limpide avec une extrême rapidité.

Plusieurs beaux monuments étaient des constructions de son temps. La plate-forme de l'Intendance avait un bassin magnifique, d'où partait un jet d'eau qui s'élevait à une grande hauteur.

C'était une demeure charmante que celle de l'Intendance. On pouvait y dîner entouré de fort belles pièces d'eau, et différents arbres du pays y répandaient et leur parfum et leur ombrage. Mon imagination se sent encore frappée d'un aussi doux souvenir.

Le plus grand nombre des maisons de la ville avaient deux galeries, et ces maisons faisaient voir au dehors une grande propreté : des réverbères s'allumaient à la nuit.

Toutes mes visites avaient été terminées, à l'exception d'une seule que je réservais pour le soir, avant de me rendre au Gouvernement. Je comptais rester à dîner ce jour-là avec M. de Roncerai et mes deux bonnes amies.

M. de Roncerai était, comme je l'ai dit, sénéchal de la ville, et jouissait d'une considération que bien

des titres lui avaient méritée ; il demeurait avec un de ses cousins du même nom que lui. Ce jeune homme remplissait avec grande distinction la place de substitut du procureur-général, et comme il était fort bien de sa personne, d'autres succès l'attendaient dans le cercle des dames.

J'étais fort inquiet de cette dernière visite qui me restait à faire : une idée vague me préoccupait. Ce n'était pourtant pas un titre de bien haute confiance, que celui de devoir peut-être au hasard quelques regards que j'avais rencontrés. Il y a bien loin des yeux au cœur, et la communication qui s'établit entr'eux n'est pas toujours l'œuvre de peu d'instants.

Je partis avec moins d'espérance que je n'avais de crainte ; mais je fus momentanément tiré de toutes mes inquiétudes, en apprenant que cette dame n'était pas chez elle.

Je volai au Gouvernement, où je n'avais pas encore paru de la journée. J'étais toujours content lorsque je m'approchais de mon bon général. Il me semblait

que la France n'était pas si éloignée de moi, et que je respirais près de lui un air de famille : il était de l'âge de mon père, il avait le même goût pour la littérature ; les mêmes sociétés les réunissaient à Paris.

Quelques instants après mon arrivée, il me dit : « Alfred, je vous donne une huitaine de jours pour voir la ville et vous faire des connaissances ; mais passé ce temps, il faudra songer à vous instruire. Vous tenez de trop bonne source, pour vous contenter de ne rien savoir.

» L'état auquel vous vous destinez offre un champ fort vaste à toutes les connaissances. Ce ne sont pas de ces sortes d'études qui préparent un fond d'agrément pour la société ; mais ce sont des sujets plus sérieux, et qui n'excluent pourtant pas ce que l'on peut avoir d'aimable à produire ensuite dans le monde. Quand les huit jours seront passés, nous causerons ensemble. »

Il était de fort bonne heure dans la matinée suivante, lorsque je vis arriver chez M. de Roncerai une jeune négresse qui me demanda par mon nom.

Elle commença par m'annoncer le regret qu'avait eu sa maîtresse de ne pas s'être trouvée chez elle dans la soirée de la veille, et me dit ensuite qu'elle était chargée de me demander la demeure du coiffeur nouvellement arrivé de France par notre bâtiment.

Je lui répondis que j'allais m'occuper de l'information que sa maîtresse désirait obtenir, et que je m'empresserais de lui en porter moi-même la réponse. Cette démarche pouvait ne rien signifier, et cependant je me plaisais à y trouver quelque encouragement.

Je connus bientôt par madame de Saint-Ch**** la demeure de ce coiffeur, et je partis pour le Gouvernement dans l'intention d'aller m'acquitter après le dîner de la commission que j'avais reçue.

J'arrivai chez madame de M***, et fus promptement introduit dans un petit salon en forme de boudoir et très-élégamment meublé. Elle avait pour toute compagnie une jeune personne de ses parentes, et elles s'occupaient ensemble de ces sortes de petits ouvrages qui sont pour les dames de fort jolis passe-temps.

Je m'empressai de lui donner l'adresse qu'elle désirait connaître, et ne pus me défendre de l'émotion que sa présence me causait. Cette grande toilette, que j'avais remarquée au Gouvernement, ne réunissait pas pour moi la moitié des charmes que me présentait un négligé simple et d'une fraîcheur admirable.

Les femmes ne se trompent pas sur ce qui se passe en nous. Tout trahit notre cœur, et nous sommes promptement jugés dans leur pensée. Nos regards, notre embarras, notre contenance, leur font connaître ce que nous aurions à leur dire, et souvent nous ne pouvons mieux leur exprimer nos sentiments que par le silence que nous gardons près d'elles.

J'essayai de converser sur de simples frivolités : je savais que l'on pouvait leur donner un certain agrément, mais je manquais de cette assurance qui laisse une si grande étendue à notre imagination, et tant d'essor à notre esprit. Toutes mes facultés m'avaient abandonné. J'étais triste, pensif, et ce qui me tour-

mentait le plus était la crainte de faire concevoir de moi une opinion fâcheuse.

Cette pensée m'accablait, lorsque je crus lire dans les beaux yeux que je ne cessais de consulter, qu'ils venaient à mon secours et m'invitaient à la confiance. Cet heureux changement eut l'effet subit de me rendre à moi-même et à la conversation.

Nous parlons du bal qu'allait donner le comte de Laval, et pour lequel toutes les invitations étaient déjà données; nous parlons du luxe qui s'y étalerait, des toilettes qui s'y feraient remarquer.

Je cherchais par diverses causes à prolonger ma visite, étant bien aise de présenter mes hommages au maître de la maison.

Il arrive, et l'accueil qu'il me fait est plein de bienveillance. M. de M*** était d'un certain âge; il eût été mon père. Il avait paru s'occuper beaucoup de moi durant le dîner où nous nous étions rencontrés au Gouvernement, et je ne sais comment il se fait que je lui avais convenu.

Les témoignages flatteurs que je recevais de lui faisaient sur moi une fort grande impression : ils me mettaient tout-à-fait hors de moi-même ; je n'avais pas un cœur d'airain, et ne pouvais me dissimuler que je nourrissais contre lui un fond de perfidie. Comment eus-je pu mettre d'accord en moi deux sentiments qui devaient se combattre ? Mais ce qui compléta mon embarras et mon trouble furent les dernières paroles qu'il m'adressa lorsque j'allais me retirer.

« Mon enfant, me dit-il, venez souvent nous voir ; mettez-nous au nombre des familles auxquelles vous vous attacherez davantage, et vous ne trouverez dans aucune des marques d'affection plus sincères. »

Accablé par ce que je venais d'entendre, je me retire quelques instants après, osant à peine lever les yeux.

J'avais reçu de M. et de madame de M*** une invitation à un thé qu'ils donnaient le surlendemain, et je m'y rendis pour répondre à un procédé que je devais reconnaître ; mais partout où le cœur parle la raison

se tait, et c'est vainement que je m'efforçais de me soustraire à un sentiment que l'honneur me défendait d'écouter. Chacun des regards d'Amélie (c'était son nom) me jetait dans un nouvel égarement, et je croyais remarquer qu'elle m'engageait à la constance.

Enfin arrive le jour du bal donné par le comte de Laval; et comment entreprendre d'en faire la description ?

On entrait dans des appartements meublés avec le meilleur goût. Quatre pièces de plein-pied étaient destinées à la danse; suivaient ensuite une pièce pour le jeu et divers boudoirs.

Dans une cour immense, on voyait une tente que tout l'art avait décorée. Cette tente était planchéïée. Un couvert magnifique y frappait les regards, et plus de cent personnes devaient y trouver place. Une espèce de grotte avait été ménagée, et cet espace était destiné à recevoir pendant le repas un excellent orchestre composé de la musique du régiment. On remarquait aussi vingt-quatre grenadiers reposant sous les armes.

Dans l'intérieur des appartements se faisait apercevoir une galerie de dames dont la parure était éclatante. L'élégance et le luxe y rivalisaient à la fois. On pouvait y distinguer facilement cinquante jeunes personnes nouvellement entrées dans leur printemps, et dont les physionomies semblaient se confondre à merveille avec l'élégance et la fraîcheur de leur mise. Les plaines environnantes avaient, de quinze lieues à la ronde, envoyé ce qu'elles avaient de mieux, et leur choix était pris dans la blancheur du lis et la tendre couleur de la rose.

Je reviens à une femme dont le cœur était d'intelligence avec le mien. Je l'avais bien compris, et il ne nous manquait plus que l'occasion de nous en faire l'aveu. Mais n'anticipons pas sur tous les charmes que cet entretien devra avoir.

J'attendais qu'elle arrivât : sa main m'était promise; je devais être son premier cavalier. Je la vois paraître, et sur-le-champ nous nous plaçons.

Ma réputation en fait de danse m'avait précédé, et

j'étais de fort mauvaise humeur de me voir observé par une quantité de personnes que la curiosité attirait autour de moi.

Il se trouvait dans la réunion des curieux de fort jolis danseurs ; Amélie les connaissait, et elle me les fit observer. Ces jeunes gens ne me quittaient pas des yeux, et m'apercevant également qu'Amélie prenait intérêt à ma danse, je redoublai d'attention. J'avais un pas très-fort auquel Vestris avait donné son nom ; je ne l'exécutais que lorsque je me sentais parfaitement disposé. Je me décide à l'entreprendre.

Il consistait à franchir d'un seul saut la distance pour arriver à son vis-à-vis, et la mesure se remplissait par des battements en l'air. Le retour à sa place était plus difficile en ce qu'il fallait s'élancer en arrière, le corps demi-courbé, et tomber en mesure. Je ne l'avais pas manqué, et ces messieurs vinrent me faire leur compliment ; il était convenu qu'avant la fin de bal je me joindrais à eux pour former un quadrille entre nous.

J'avais reconduit Amélie, et je devais obtenir une seconde fois sa main.

Je n'entrerai pas dans les détails de cette charmante soirée, et vais parler du moment où des fanfares annoncèrent que le souper était servi.

Le mouvement devint à l'instant général, et l'on voyait chaque cavalier s'empresser d'aller offrir sa main à la personne à laquelle il la destinait. Je fus présenter la mienne à ma chère et toujours bien bonne mère, madame de Saint-Ch****.

Il ne pouvait exister de confusion à ce repas : tous les noms des dames se suivaient par ordre alphabétique. Quelques places avaient seulement été réservées aux personnes les plus notables.

Quel coup-d'œil brillant! Un orchestre enchanteur se faisait entendre, ses sons arrivaient jusqu'au cœur, et l'on observait certains yeux qui cherchaient ceux avec lesquels de si doux accords devaient se répéter.

Une quantité de tables avaient été dressées dans les

salons, et les places en appartenaient aux jeunes cavaliers dont le cœur et les jambes étincelaient de feux. Ils devaient se trouver prêts avant la fin du souper, lequel serait livré ensuite à tous les sentiments paisibles.

J'avais mon engagement avec Amélie ; mes trois danseurs avaient aussi le leur, et nous étions parfaitement d'accord.

On se lève de table : la pièce que nous avions choisie était la plus grande ; elle fut bientôt remplie de spectateurs, et j'observai avec plaisir dans leur nombre mon bon général et le comte de Dillon.

Chaque couple aurait à peine complété quarante ans, et peut-être les mêmes sentiments nous animaient-ils en commun.

Ces messieurs dansaient à merveille : ce n'était pas un assaut, mais simplement une répétition que nous faisions ensemble de tout notre savoir ; il n'y avait entre nous aucune jalousie ; nous nous félicitions mutuellement par un regard ou par un signe.

J'admirais Amélie : ses charmes m'enivraient; nos cœurs étaient à la tendresse, nos pensées aux plaisirs, et la raison était bannie. Chaque fois que je prenais sa main, elle la laissait reposer dans la mienne; ce n'était qu'un instant, mais un instant d'ivresse.

Je la reconduis à sa place : j'avais l'esprit en feu! et pourtant je ne pouvais pas m'arracher à un sentiment de malaise et de peines.

J'avais durant le bal beaucoup causé avec M. de M***, et il ne me semblait pas que ma conduite lui occasionnât la moindre inquiétude. L'intérêt qu'il me témoignait continuait à ne faire voir de sa part qu'un sentiment de vérité.

J'étais confus, anéanti; mon cœur était prêt à s'ouvrir, et je ne savais plus de quel côté le diriger.

Cependant un grand sujet de soulagement était venu à mon secours. Amélie avait consenti à m'accorder un entretien dont elle sentait comme moi le besoin.

La fin du bal approchait, le jour avait paru, et le départ fut général.

Mes bonnes amies avaient eu leur voiture ; j'avais reconduit Amélie à la sienne, et je sortis un des derniers.

CHAPITRE VI.

Entretien avec Amélie. — Triomphe de la vertu. — Bontés nouvelles du comte de la Luzerne. — Études chez un homme de loi. — Carnaval en plaine. — Fêtes charmantes. — Maladie. — Convalescence sur les montagnes d'Amélie. — Position bien critique. — Combats et victoires.

❋

J'AVAIS un jour à moi avant mon rendez-vous, et j'étais loin de pouvoir me livrer à tous les charmes que mon imagination eût pu me retracer. L'entretien

que je devais avoir ne laissant pas à mon esprit un instant de repos, aucune de mes réflexions ne s'accordait entr'elles : où j'eusse trouvé le bonheur, les chagrins m'attendaient.

Il me parut démontré qu'il fallait ou me résoudre à m'éloigner d'Amélie, ou remplir les devoirs que me prescrivaient ma conscience et l'honneur. Aucune explication entre elle et moi n'avait eu lieu, et dans quel état ne l'avais-je pas laissée ! Ce dernier bal nous avait égarés l'un et l'autre.

D'une autre part, je trouvais une grande satisfaction à me montrer franchement à un homme qui établissait en moi une si grande confiance, et que je n'eusse pas dépossédé du seul bien que pouvait lui conserver Amélie.

Je dis du seul bien, en ce que je distinguerai toujours deux sortes de fidélités.

L'une qui tient à l'ame, qui tient au sentiment; et cette sorte de fidélité, indépendante de nous-même,

à quel engagement pouvons-nous la soumettre, si le cœur n'y trouve aucune disposition?

La seconde naît d'un devoir; elle est inhérente à l'honneur, et elle comprend sur ce point ce que les femmes ont de plus précieux à garder : elle est la seule sauve-garde à laquelle elles puissent se rattacher pour jouir dans leur ménage des douceurs de la paix, et de ce tendre abandon que donnera toujours à un époux la vraie sécurité.

Malgré l'amour que j'avais conçu pour Amélie, je ne concentrais pas en moi-même de ces sortes d'entraînements qui ne connaissent aucun frein. Elle seule devait être mon guide; et ce fut dans ces dispositions que je me rendis chez elle le lendemain, à l'heure indiquée.

— Alfred, me dit-elle, aussitôt qu'elle m'eût aperçu, avez-vous réfléchi autant que moi, depuis que nous nous sommes séparés; avez-vous bien songé à notre position, et à ce que nous allions devenir?

Il était difficile, lui répondis-je, que je n'en fisse

pas l'objet de toutes mes réflexions ; mais je me suis promis de n'avoir d'autres volontés que les vôtres, et votre détermination aura seule le mérite de fixer irrévocablement la mienne.

« Que vous me rendez heureuse, mon ami, me dit-elle ! et que j'avais besoin de vous voir ! C'est aujourd'hui, c'est dans cette occasion, que je m'aperçois combien nos sentiments étaient dignes de se confondre.

» Quel bonheur de n'avoir pas à nous contraindre, car nous n'aurons jamais plus rien qui doive se cacher. Nos entretiens seront doux : nous étudierons ensemble quels sont les nouveaux charmes que l'on peut donner à l'amitié ; nous nous prêterons des forces mutuelles dans les moments où la nature, plus puissante que nous, nous ferait connaître les dangers que nous aurions à fuir.

» Ce n'est pas tout encore ; nos sentiments pourront se montrer au grand jour, et d'un seul regard nous confondrons le mensonge et la médisance.

» Ma famille sera la vôtre, Alfred, car il n'y a pas d'asile que l'amitié ne soit faite pour honorer. Mon

mari verra triompher l'opinion qu'il a conçue à votre égard ; il aura un ami de plus, et sa présence au milieu de nous ne sera jamais une gêne. »

Cet entretien m'avait tout-à-fait soulagé : je prends la main d'Amélie, je la porte sur mon cœur, et lui dis que ce seul signe remplaçait tous les serments que je pourrais lui faire.

Je n'avais pas dîné au Gouvernement, afin de me trouver plutôt libre, et j'eusse regardé comme une faute bien grave, de passer un jour sans aller présenter mes respects à mon bon général ; je m'y disposais, lorsque Amélie me pria de ne pas manquer de venir le lendemain à une petite soirée qu'elle donnait à plusieurs de ses jeunes amies.

Combien une bonne action rend heureux ! J'étais sorti de cet état de souffrances qui résultera toujours du combat que se livreraient entre eux l'entraînement des sens et le sentiment du devoir.

J'avais trouvé en moi des forces suffisantes pour me résigner au plus généreux sacrifice. J'avais aidé

à faire briller l'ascendant de la vertu sur les égarements de l'esprit, sur ces sortes d'enchantements départis au bel âge.

Ces pensées me conduisirent jusqu'au Gouvernement, et, si je l'eusse osé, avec quelle satisfaction n'aurais-je pas ouvert mon cœur à l'ami de mon père! mais je fus retenu par un sentiment de respect qui ne me laissait pas le droit de pouvoir m'en écarter.

Eh bien, Alfred, me dit le général, êtes-vous délassé de toutes vos pirouettes, et de ces sauts en l'air, dans lesquels vous nous faites voir tant de légèreté. Il faut, mon enfant, laisser reposer tous ces beaux talents, et chercher par le travail à les remplacer avec fruit.

Je vous remettrai demain une lettre dans laquelle je n'annoncerai point en vous des talents que vous ne possédez pas, mais je crois fermement que vous pourriez les acquérir.

Le lendemain, cette lettre m'avait été remise, et les plus hautes marques de bienveillance m'avaient été

données par la personne que le général chargeait de mon instruction.

J'étais satisfait de l'avenir que j'avais devant moi; aucun souci ne venait troubler le calme dont je jouissais, et le cœur d'une femme charmante était devenu mon partage.

J'arrive à la soirée d'Amélie, porté sur les ailes du plaisir, et m'empresse d'aller présenter mes hommages au maître de la maison.

Quelle délicieuse réunion! quelle soirée charmante! que d'abandon dans les sentiments qui pouvaient s'exprimer! Il est auprès des femmes une sorte de galanterie qui faisait mon bonheur; mais Amélie aurait pu s'y méprendre, et un seul de ses regards m'eût imposé silence.

Cette fidélité du cœur que nous nous étions jurée avait de grands charmes pour moi. Il faut aimer pour être heureux.

L'heure de se séparer était venue; les regrets

l'accompagnaient, et je me réveillai le lendemain avec un sentiment qui était nouveau pour moi.

Il fallait mettre des occupations sérieuses à la place de cette abondance de plaisirs qui avaient rempli tous mes moments, mais je sentais que je me résignerais sans contrainte à ma nouvelle position.

Je me rendis donc chez mon instituteur, où je m'établis devant mes livres. Il m'annonça le choix que je devais en faire, et me communiqua un petit plan d'instruction qu'il avait dressé.

Cet ordre de choses me convenait beaucoup. Je trouvais à merveille de partir d'un point fixe, et de connaître la route que j'avais à parcourir; d'avoir constamment sous les yeux ce foyer de lumière, œuvres vivantes des grands génies qui les avaient produites, et qui nous servaient de boussole dans toutes les directions que nous eussions désiré prendre.

Sans être jurisconsulte, il est en nous une saine raison qui est le premier juge que nous devrions écouter, et pourtant il existe des hommes qui passeraient leur vie entière à tourner autour de la vérité.

Les mathématiques, que j'avais apprises avec un goût extrême, semblaient disposer mon esprit à concevoir avec justesse, et j'en établissais une sorte de comparaison avec la nature de mes études.

En mathématiques, me disais-je, rien ne peut se résumer que par des preuves certaines ; en sorte qu'il faut que l'imagination soit constamment tendue sur ce point de justesse qui doit se rencontrer.

Or, en matière de jurisprudence, je voyais aussi que les difficultés ne peuvent obtenir de solution exacte qu'autant que les opinions que nous avons conçues reçoivent toutes leurs forces du texte précis des lois que l'on aurait justement invoquées, et qui sont destinées à servir de contrôle à toutes nos erreurs.

J'étais on ne peut plus satisfait de mon instituteur. Ses manières et sa gaîté sympathisaient avec mon caractère : il avait dans la plaine une belle sucrerie, en ville une bonne voiture à son service ; et comme sa clientelle était fort étendue, il entretenait une table splendide.

Le comte de la Luzerne savait que toutes mes soirées ne pouvaient pas se retrancher de mes occupations ; en sorte qu'il était convenu que nous ne dînerions ensemble que deux jours de la semaine. Amélie ne trouvait pas son compte à tous ses arrangements, et elle m'encourageait beaucoup à acquérir de la science, afin que de son côté elle pût y gagner quelque chose.

Le temps s'écoulait ainsi lorsque je cherchai à faire connaissance avec un jeune créole qui travaillait avec moi dans le même cabinet. Les parents de ce jeune homme possédaient dans la partie du Sud deux belles sucreries ; il s'appelait *Béraud*, et nous fûmes bientôt liés ensemble.

Habitant une maison entière dont la moitié n'était pas occupée, il me proposa de m'y donner un logement, et cette offre me convint.

Comme il était fort peu répandu dans le monde, et qu'il avait toutes les qualités qui l'y rendaient admissible, je le faisais jouir de l'agrément d'une partie

des invitations que je recevais ; ce qui m'était d'autant plus facile, que l'on pensait assez généralement être agréable au comte de la Luzerne dans les honnêtetés qu'on me faisait.

Je travaillais avec beaucoup de zèle, et cet ami m'était d'une grande assistance, joignant aux connaissances qu'il avait déjà acquises autant de jugement que d'esprit.

La réunion de tous ces avantages m'aida bientôt à sortir de mon ignorance, et à me préparer à ce qu'on eût voulu faire de moi.

Cependant au milieu de mes occupations ma vie était toujours fort douce, et de nouveaux plaisirs m'attendaient.

Nous entrions dans le carnaval, et les habitants de l'Archaie et des Vases, notamment madame de Saint-Ar, étaient dans l'habitude de donner à cette époque des fêtes charmantes, auxquelles se rendaient un grand nombre de familles du Port-au-Prince.

J'avais reçu à ce sujet une lettre de madame de

Saint-Ch****, au nom de madame de Saint-Ar, et malgré tous mes désirs de déférer à cette invitation, je ne m'y serais pas rendu, si Amélie ne m'avait pas annoncé que ces fêtes étaient véritablement remarquables ; que je ne devais pas négliger de faire connaissance avec elles ; et que, pour m'y engager davantage, elle ne m'eût promis d'y aller avec son mari.

Cette dernière assurance devient pour moi un ordre de départ, et je décide mon jeune ami à être du voyage. Nous pouvions dans la circonstance éprouver quelque embarras à nous procurer une voiture, mais mon bon instituteur nous donna la sienne et un attelage de rechange.

Nous partons deux jours après, et l'on dansait à la grande case, ou, pour mieux dire, au château, lorsque nous arrivâmes.

Je vais me jeter dans les bras de mes chères amies, et la bonne madame de Saint-Ar me tend aussi les siens. Je présente mon jeune camarade, et il s'annonçait assez bien de sa personne pour que le meilleur accueil lui fût fait.

Il n'y avait plus à songer à tous ces grands législateurs, devant les lumières desquels nous nous prosternions chaque jour. Nous allions nous étendre sur des sujets bien moins abstraits; faire un cours d'études sur le pouvoir que deux beaux yeux posséderont toujours de dilater leurs charmes dans notre imagination, de parler à notre cœur, et d'y exercer leur empire. Nous allions rassembler toutes les ressources de notre esprit, pour en faire le plus doux usage, et mettre les folies et la gaîté à la place des réflexions les plus sérieuses.

Cependant, je n'avais pas de succès à rechercher, de nouveau bonheur à attendre : Amélie était là; elle était la reine du bal.

Je dis à mon ami qu'il fallait nous séparer; que je le laissais au milieu des richesses; qu'il cherchât à faire sa fortune, et que la mienne était faite. Un grand nombre des meilleures familles de la ville s'étaient jointes aux premiers habitants de ces quartiers, et les plaisirs que nous prenions chez madame

de Saint-Ar devaient se renouveler chez plusieurs d'entr'eux.

Des musiciens du Port-au-Prince avaient été engagés pour tout le temps des fêtes, et les costumiers de la ville s'étaient occupés depuis plus d'un mois des commandes qu'ils avaient reçues.

Il y avait pour celle où nous nous trouvions deux sortes de bals, l'un paré et l'autre masqué : le premier se prolongeait jusqu'au souper, et le second prenait ensuite.

Il ne s'était passé que peu de temps depuis ma séparation d'avec ma chère petite sœur, et que de progrès ne se faisaient pas voir en elle ! Ses yeux commençaient à laisser échapper le voile qui couvrait leur innocence ; elle aurait déjà pu faire l'essai de leur pouvoir, et l'on voyait la nature s'y déployer dans tous ses charmes.

J'avais aussi dansé deux contredanses avec Amélie ; mais ce n'était pas un triomphe facile que celui de faire taire ses sentiments devant ces mouvements

si doux auxquels la danse entraîne ; de se montrer insensible au toucher d'une main chérie dont l'impression se communique à l'ame, et à ses regards qui font battre le cœur : aussi Amélie avait-elle plus d'une fois senti le besoin de me dire : *Soyez sage, mon ami.*

J'observais mon jeune savant : il s'en donnait à faire plaisir. Son teint était enluminé, ses yeux étaient brillants, ses regards avaient une grande expression, et je ne savais pas quelle route il tenait.

Le souper ne pouvait pas être très-éloigné. Les mouvements que je remarquais m'en faisaient voir l'approche. On l'annonce à la fin d'une contredanse, et tous les cavaliers s'empressent auprès des dames. Chaque famille avait apporté ses costumes, et aucun secret ne devait se dévoiler. Peu d'hommes étaient masqués.

Je soupais dans un des salons attenant à celui des dames, et je ne pensais pas qu'il me fût réservé de rôle dans la scène qui se préparait.

J'étais dans cette conviction lorsqu'une jeune né-

gresse vint me dire fort bas à l'oreille que je voulusse bien la suivre. Je me laisse conduire, et vois madame de Saint-Ar et mes deux bonnes amies qui s'étaient imaginées de me déguiser en bergère. Je me montre docile à leurs volontés, me mets entre leurs mains pour tous les petits services qu'elles avaient à me rendre; et rien ne manquant à mon ajustement, elles me donnent la liberté.

Je regardais mon rôle comme assez triste; car, ne connaissant que fort peu de dames à visage découvert, j'en devais connaître bien moins lorsqu'elles seraient masquées.

Enfin, me voilà parti, et je commence par prendre et le ton et les manières du personnage que j'avais à remplir.

Amélie avait disparu de la table avec quelques amies, et c'était elle surtout qu'il m'importait de reconnaître. Elle ne se doutait pas que l'on m'eût déguisé.

J'aperçus mon jeune savant, et ces dames m'avaient

si bien rapproché de leur sexe, par toutes les peines qu'elles s'étaient données sur ce point, que je me crus en état de tenter avec lui une affaire de cœur.

Je me supposais remplir le rôle d'une des danseuses dont il avait choix, et je me mis à lui parler d'un sentiment qu'il m'avait inspiré, et qu'il aurait pu lire dans mes yeux.

Je ne m'imaginais assurément pas qu'une folie de cette nature dût avoir aucune suite ; et pourtant il arriva que je me trouvai fort bien servi par une circonstance toute particulière, car mon jeune savant avait mis de côté sa science et sa philosophie pour s'abandonner à un sentiment de tendresse.

Mes yeux ne sortaient pas de dessus les siens, et je voyais que ma déclaration ne l'avait pas convaincu. Je me disposai alors à m'éloigner, lui annonçant que son silence ne me permettait pas de rester plus longtemps.

Ces dernières paroles avaient produit un effet admirable ; il s'aveugla sur des apparences que je n'aurais

pas cru capables de le tromper, et je reçus de lui l'aveu le plus sentimental.

. . . .

C'était un succès auquel je ne m'attendais guère; il surpassait toutes mes attentes, et je le quittai en lui disant que je le reverrais avant la fin du bal.

. . . . . .

Me trouvant constamment harcelé par des dominos qui semblaient me connaître, et me laissaient fort embarrassé de pouvoir leur répondre, je m'étais assis tristement dans un coin, lorsque l'un d'eux vint me dire doucement à l'oreille : *Alfred ne veut donc pas reconnaître son amie*. Ces mots me firent tressaillir de joie, car je ne pouvais pas me tromper à la voix d'Amélie.

Nous causâmes quelque temps ensemble; je désirais connaître d'elle le déguisement de mes deux bonnes amies; mais je ne pus réussir, et nous nous séparâmes sans qu'elle eut voulu trahir aucun de ses secrets.

Mon masque me fatiguant beaucoup, je remonte pour me soulager dans la chambre où j'avais été

conduit, et voilà qu'il me passe par la tête de me bien coiffer, me charger de guirlandes et de fleurs, de me barbouiller la figure et de blanc et de rouge, et de me couvrir de mouches. Une négresse intelligente présidait à ma toilette, fournissant à tous mes besoins. Je me regardais dans le miroir, persuadé que j'allais produire un effet surprenant.

J'entre dans les salons; j'étonne tous les yeux, et masqué ou non masqué, tout le monde se prend à rire.

Je ne conservais pas un instant de repos; j'agaçais tous les cavaliers, et l'on m'eût pris pour une jeune insensée qui s'était échappée de sa niche.

Il n'y avait qu'une voix pour s'écrier que je m'amusais de tout cœur, et je pouvais croire, en vérité, qu'en fait de déraison et de folie personne ne m'avait surpassé.

Cependant le jour avait paru, et il ne restait plus de chaleur qu'à une table de craps où l'on jouait l'or à poignée.

Tout commence, tout finit, et souvent le repos du plaisir est un plaisir nouveau. On se sépare, on se regrette, et d'avance on jouit de l'espoir de se revoir encore.

Huit familles du Port-au-Prince avaient pris résidence chez madame de Saint-Ar, et Amélie et son mari étaient de ce nombre. Chaque lendemain de fête devait servir de délassement aux fatigues de la veille, et cependant ce lendemain se passait encore à se visiter et à jouir du bonheur de se retrouver ensemble.

Mon jeune ami partageait toutes les jouissances avec moi : nous ne nous quittions pas. On nous avait réservé une chambre à deux lits, et les plus grandes attentions se faisaient voir sur tous les points. Nous trouvions chaque matin un bain aromatisé avec des feuilles odoriférantes, des citrons, des oranges et quelques bouteilles de tafia.

Ce serait vouloir retomber dans des répétitions sans nombre, de continuer à donner des détails sur tous les plaisirs qui nous furent offerts.

Je n'avais accepté d'invitation que pour les trois premières fêtes : le comte de la Luzerne avait borné mon absence à huit jours, et ses volontés étaient pour moi des ordres.

Enfin, l'heure de notre séparation arrive : j'embrasse mes deux bonnes amies, me confonds en remercîments avec madame de Saint-Ar, et je monte en voiture avec mon compagnon de voyage. Amélie ne devait me rejoindre que quelques jours après.

Quel heureux temps je venais de passer ! J'avais assisté à bien des bals en France, et rien pouvait-il se comparer à des jouissances qui pendant plusieurs jours se renouvelaient à chaque instant, les unes sous le rapport des impressions que peuvent recevoir les yeux et l'imagination ; les autres en attaquant directement le cœur, et y portant tous les désirs que des feux brûlants y font naître ?

Ah ! Saint-Domingue ! Saint-Domingue ! vous étiez à la fois le paradis de la terre et la perte des ames !

Je n'avais pris aussitôt mon arrivée au Port-au-Prince, que le temps nécessaire pour faire ma toilette et me rendre au Gouvernement.

« Eh bien, me dit le général, j'ai de vos nouvelles, Alfred ; je sais que vous avez bien fait l'écolier, et que vous vous êtes dépouillé facilement du sérieux de votre nouvelle profession. Le comte de Dillon m'a rendu compte de la manière dont votre temps s'était passé.

» Je n'apprends pas avec peine que vous vous montriez ardent au milieu des plaisirs ; mais le reproche que j'aurais à vous faire, serait dans le cas où vous leur laisseriez acquérir trop d'empire sur votre esprit.

» Il y a long-temps que nous ne nous sommes vus; nous dînerons ensemble, et que le réveil de demain n'ouvre vos pensées qu'à des sujets d'instruction. »

Je passai une soirée charmante : j'aimais tant mon général, et je puis dire aussi le comte de Dillon.

J'ignorais que je me préparais dans cette dernière

liaison des chagrins bien sensibles : car ce malheureux jeune homme, après avoir fait dans la colonie un fort grand mariage, avoir épousé mademoiselle de Maisonceil, et s'être embarqué avec sa femme et sa nouvelle famille, n'avait jamais revu la France ; les flots les avaient engloutis.

Il est à remarquer que les deux jeunes gens dont j'avais fait mes meilleurs amis devaient avoir bientôt la mer pour tombeau ; car Béraud périt plus tard en passant du Port-au-Prince à la Jamaïque : sa goelette avait sombré.

Les dernières observations du comte de la Luzerne n'avaient fait que me consolider davantage dans la détermination que j'avais prise de donner la plus grande assiduité à mes occupations. Les connaissances auxquelles je m'étais adonné ne me laissaient aucune nature de découragement ; j'exerçais mon esprit bien plus que ma mémoire dans la lecture que je faisais de ces excellents ouvrages que j'avais sous les yeux. J'y voyais l'application des idées les plus justes, des sentiments les plus parfaits. Mon instituteur, ainsi

que mon ami, rivalisaient ensemble dans les preuves d'attention et de zèle qu'ils voulaient bien me donner.

Amélie était revenue ; elle continuait à posséder de moi cette douce effusion de tendresse qui se rattache au bonheur d'aimer. Cependant je sentais que l'amitié balançait dans mon cœur une partie des charmes que je goûtais près d'elle. Les bontés que son mari me témoignait ne s'affaiblissaient sur aucun point, et s'il m'eût fallu faire un choix entre l'amour et l'amitié, la conservation d'un seul de ces sentiments ne m'eût pas dédommagé de la perte de l'autre.

Le temps marchait ainsi, lorsque ma santé, affaiblie par la constance de mes travaux, annonça un dérangement dont le début causa quelques inquiétudes. Mais les soins que je reçus furent si prompts, que quatre ou cinq saignées me tirèrent d'affaire ; et j'étais déjà convalescent, lorsque le médecin pensa que quelques jours de montagne me rétabliraient tout-à-fait.

Amélie et son mari ne m'avaient pas abandonné ;

ils venaient tous les soirs me chercher en voiture, et nous allions nous promener dans les dehors de la ville.

Ils ne furent pas plutôt instruits du conseil que j'avais reçu d'aller passer quelques jours à la montagne, qu'ils s'empressèrent de donner des ordres pour que des chevaux vinssent nous attendre à jour fixe au bas de la côte.

Cette ordonnance du médecin était pour moi l'annonce de nouveaux plaisirs.

Je n'avais pas encore paru sur ces habitations des montagnes, où je devais voir la nature se déployer sous tant de formes; je n'avais pas paru dans ces régions où des nuages épais devaient nous entourer, où la terre disparaîtrait de mes regards, où j'aurais pu me croire sur la route des cieux.

Notre départ était fixé pour le lendemain, et le jour se montrait à peine, quand j'aperçus à ma porte la voiture d'Amélie.

Une embarcation du Sud, arrivée dans la nuit, avait apporté à M. de M*** une lettre du gérant

d'une habitation qu'il possédait dans cette partie, et diverses demandes d'objets lui avaient été faites. Il n'avait pas voulu retarder notre départ, comptant pouvoir se procurer promptement les articles qui lui étaient nécessaires, et venir nous rejoindre avant l'heure du dîner.

Je témoignai tous mes regrets d'un pareil contre-temps ; j'insistai pour que nous l'attendissions. Mais sur l'observation qu'il nous fit que nous demeurerions exposés à l'ardeur du soleil pendant tout le chemin que nous aurions à parcourir, depuis le bas de la côte jusqu'à la naissance des hautes montagnes, nous nous décidâmes à partir.

Arrivés au lieu où nos chevaux nous attendaient, nous renvoyâmes la voiture à M. de M***, et laissant à la garde d'un de nos noirs le cheval qui devait lui être conservé, nous poursuivîmes notre route.

La rosée du matin, et cet air pur que nous respirions, semblait donner plus d'éclat encore à tous les charmes d'Amélie.

En montant tranquillement les diverses petites côtes que nous rencontrions, elle me faisait remarquer ces beaux sites que nous avions observés de la ville, et qui, vus de fort près, présentaient un coup-d'œil admirable. Ce concours d'objets enchanteurs, cette position délicieuse où le hasard m'avait placé auprès de mon amie, semblaient m'avoir enveloppé dans un nuage où je respirais un air de volupté. Je n'osais regarder Amélie, car je m'étais aperçu que son cœur prenait part au combat que le mien éprouvait.

Ce n'était pas la première fois qu'elle avait eu à m'arracher à mes tendres rêveries pour ramener le calme au fond de mon cœur. Elle s'empressa de me donner des explications sur tout ce qui frappait mes regards, et appela sur ses leçons mon attention entière.

Nous commencions à nous élever; nous approchions des hautes montagnes; nous gagnions ces chemins tortueux où l'on ne pouvait se suivre qu'un à un. Amélie passa devant moi, et nous ne devions plus

nous voir qu'à ces détours assez fréquents où elle arrivait la première.

Plus nous pénétrions dans les gorges des montagnes, plus le brouillard s'épaississait. Nous marchions pied à pied ; nos chevaux étaient sûrs, et notre guide était pratique.

Tous les bas-fonds passés, nous nous élevions de nouveau, et quittions les ténèbres pour jouir de tout l'éclat du jour. Le soleil était à son réveil; nous l'apercevions qui sortait de son lit. Je voyais de chaque côté de la route, à quelques pas de nous, des précipices affreux, et pourtant lorsque, cessant de monter, nous arrivions à un terrain plat, les chevaux se mettaient au galop.

C'est ainsi que nous arrivâmes à l'habitation après deux heures de marche.

L'emplacement de la grande case était des mieux choisis : une vue ravissante l'entourait. L'eau serpentait dans les bas-fonds; on y voyait une foule de plantations que la nature, bien plus que l'art, y faisait croî-

tre à volonté. Des milliers d'arbres à café arrivaient jusqu'à la cime des montagnes, où des bois majestueux devaient être successivement abattus pour faire place à de nouvelles tiges.

Amélie ne me cachait pas combien elle se trouvait heureuse : nous avions fait un déjeûner charmant, après lequel nous songeâmes à la promenade.

Je lui donnai mon bras : nos pieds ne touchaient pas la terre ; nous prenions nos élans en commun, et sautions ensemble et fossés et ruisseaux. Nos cœurs battaient de joie, mais nous pouvions difficilement retenir les soupirs qui s'en échappaient.

Cette promenade, que nous prolongeâmes longtemps, avait servi à essayer nos forces, et nous étions contents de nous.

Revenus à la grande case, nous nous disposâmes à aller au-devant de son mari.

Au bout d'une demi-heure de route, nous étions à une espèce de plate-forme, d'où la vue s'étendait fort loin. Nous descendîmes de cheval, pour nous ap-

procher d'un beau lit de gazon qui nous invitait au repos. Je trouvais cette situation charmante, et il m'arrivait souvent de perdre de vue tous les contours de chemin que nous avions à observer.

Le temps marchait ; les heures passaient ; le soleil avait fait ses adieux à la terre, et nous ne voyions rien venir encore.

Le guide ne tarda pas à nous faire connaître qu'il était temps de songer à notre départ si nous voulions retourner de jour à l'habitation.

Je regardai Amélie : la pâleur couvrait sa figure ; elle était inconnaissable, et je ne conservais plus moi-même ni force ni gaîté. Nous montâmes à cheval, et je marchais tristement à sa suite.

Nous étions prévenus qu'il ne nous restait plus qu'un quart-d'heure d'espérance pour voir arriver monsieur. Ce quart-d'heure s'écoula, la nuit survint, et à chaque pas que je faisais, je sentais, de plus en plus, le poids qui commençait à peser sur mon cœur.

Faisant un dernier effort sur moi-même, je dis enfin

à Amélie que j'étais décidé à retourner à la ville, que je lui demandais pour grâce de me faire seller un cheval, et que le guide me conduirait.

Vous n'avez donc pas, Alfred, me répondit-elle, réfléchi aux dangers que présenterait pour vous cette résolution ? aux conséquences que l'on tirerait de votre retour au milieu de la nuit, et à tous les maux qui retomberaient sur moi ? J'entrevois toutes vos craintes : mais pensiez-vous être digne de posséder mon cœur si vous deviez ne laisser subsister dans le vôtre que des faiblesses que vous ne puissiez pas vaincre ? »

A quelle épreuve, Amélie, lui répondis-je, comptez-vous donc me mettre ? Vous voulez m'établir sur un brasier ardent ; vous voulez que, dans le silence de la nuit, je repose près de vous, que je respire le même air que vous respirerez, et que je garde ma raison ! Ah ! chargez-moi de fers, et ôtez-moi la force de les rompre ! Là sera votre sécurité.

Elle s'était éloignée après ces mots, ne m'avait

pas fait de réponse, et je la vis reparaître les yeux gonflés de larmes.

Inconsolable de l'avoir affligée, je lui demandai mon pardon.

Elle me regarde, me tend la main, et me dit qu'elle était rassurée.

La soirée s'avançait : nos dispositions n'étaient point aux plaisirs, et j'étais forcé de trouver que le temps était lent dans sa marche. Je propose de lui faire une lecture : elle y consent, et m'apporte l'Emile de Rousseau. J'avais lu et relu cet ouvrage, et lui demandai, sans nulle réflexion, pourquoi elle me m'avait pas remis de préférence la *Nouvelle Héloïse*.

« Cette observation, me dit-elle, n'est pas généreuse, Alfred, et vous eussiez pu vous l'éviter. »

Je baissai les yeux : je reconnus mon tort, et je commençai ma lecture.

La pendule avait sonné minuit : le chant du coq ne devait pas tarder à se faire entendre, et je songeai

à me retirer. Je lui demande sa main en signe de réconciliation : elle me la donne une seconde fois, et je la quitte pour aller me jeter habillé sur mon lit.

Quelques heures d'une nuit que j'avais tant redoutée s'écoulèrent dans un calme parfait; mais le sommeil n'avait point approché de mes paupières. Je me regardais comme établi à la garde d'Amélie : une simple cloison nous séparait. La porte qui communiquait à sa chambre n'avait qu'une fermeture bien légère; j'entendais tous ses mouvements. Elle ne prenait pas plus de repos que je n'en prenais moi-même.

Ayant aperçu les premières clartés du jour, je n'hésitai pas à sortir de ma chambre. J'entendais dans les bas-fonds des oiseaux qui semblaient se donner les baisers du matin, et je descendis pour les écouter de plus près. Combien leur ramage me plaisait! La nature leur avait laissé en amour liberté tout entière.

Amélie m'avait entendu sortir, et je la vis paraître au haut de la colline. Elle s'efforçait de me découvrir : je me montrai, et bientôt elle fut près de moi.

« Prenez cette main, me dit-elle, Alfred; je vous permets de la couvrir de vos plus tendres caresses. »

Quelle nuit, grand Dieu ! et combien ne nous trouvions-nous pas soulagés l'un et l'autre!

Il était impossible qu'à moins de contrariétés extrêmes ou de malheurs inattendus, son mari ne revînt pas pour le déjeûner. Les chevaux furent commandés de nouveau pour aller à sa rencontre, et nous avions à peine gagné la même place que la veille, que je fus le premier à l'apercevoir.

Je trouvais incomparables les impressions que sa présence me causait, avec celles que j'avais éprouvées en son absence.

Les dernières avaient enveloppé mon imagination d'un réseau de délices dont j'étais parvenu bien difficilement à la dégager : elles avaient embrasé mes pensées, elles y avaient allumé un feu destiné à venir expirer dans mon cœur.

Celles au contraire que je ressentais en ce moment n'étaient point orageuses : elles renfermaient

tous les germes de tranquillité, de douceur et de paix; elles ouvraient mon cœur au sentiment de l'amitié.

M. de M*** arrive près de nous, met pied à terre, m'observe, et d'un seul regard il se sent rassuré. Il est bientôt dans les bras d'Amélie, et je vais moi-même me jeter dans les siens.

Son retard avait été occasionné par des difficultés qu'il ne pouvait pas prévoir, et il ne s'était trouvé libre qu'à une heure fort avancée dans la soirée de la veille.

Nous remontons tous la montagne, et que de réflexions ne me restait-il pas à faire?

J'aurais pu me rendre coupable; le courage d'Amélie n'allait pas plus loin que le mien. Ses sentiments étaient dignes d'admiration; mais nous marchions de pair dans ces impressions ardentes où la raison s'égare; elle se fût perdue dans mes bras: eh! que de maux sans nombre pour quelques instants de bonheur!

Nous passons trois jours sur l'habitation, trois jours pendant lesquels régna la gaîté la plus franche. Je

m'égarais souvent seul dans les vallons : je gravissais les plus hautes montagnes, et je descendais de leur faîte pour venir m'asseoir à l'ombre du bananier : je marchais avec mon Potier, avec cet homme illustre dont les œuvres savantes s'imprégnaient dans ma raison avant que je m'étudiasse à en garder le souvenir.

Mes forces étaient totalement revenues, ma santé parfaite, et nous pensons à quitter ces beaux sites où j'eusse voulu passer ma vie.

CHAPITRE VII.

—

Séjour en plaine chez des amies d'Amélie. — Tour de jeunesse. — Grande faute. — Arrivée de mes lettres de dispense du Roi. — Entretien avec le comte de la Luzerne. — Ma nomination à la place de conseiller à Saint-Marc. — Ma réception en cette qualité au conseil supérieur du Port-au-Prince, présidé par M. Barbé de Marbois. — Adieux à mon bon général. — Adieux à Amélie. — Départ pour Saint-Marc.



LES occupations renferment des sujets d'attache et d'agréments auxquels on se laissera toujours entraîner, quand on possédera les sentiments qui en font connaître le prix.

Il faut se persuader que l'oisiveté conduit à de grands maux, attendu que nous ne pouvons vivre sans qu'une affection quelconque vienne se placer en nous, et que si le goût de l'instruction et de l'étude n'y occupe pas une très-vaste place, nos passions viendront y fonder leur empire.

L'attachement que nous concevons pour les occupations vient aussi de l'élévation de l'ame ; elle vient de la honte que l'on éprouve à traîner dans le monde son ignorance et sa nullité.

Enfin il provient encore le goût pour les occupations, de l'ambition que l'on doit avoir de se créer des ressources qui nous fassent arriver à la plus éminente de toutes los possessions, celle d'une existence indépendante.

J'étais fatigué du seul bonheur d'aimer. La sphère dans laquelle je me trouvais renfermait un vide que ma raison, toute puissante qu'elle fût, ne parvenait pas à remplir.

Dans cette position, mes occupations me procu-

raient des charmes qui ne laissaient exister aucun soupir après eux. L'étude que j'avais embrassée enveloppait mon existence de pensées douces et attrayantes. C'était tous les vices du monde qu'il fallait mettre au grand jour ; c'était là justice dont il fallait assurer le triomphe.

Jé voyais Amélie beaucoup plus rarement ; elle m'en faisait des reproches ; mais je lui annonçais le besoin que j'avais de m'instruire, et cette raison était toujours sans réplique pour elle.

Deux jeunes personnes, habitantes des plaines, l'avaient engagée, avec son mari, à venir passer quelques jours sur leur habitation : une seule était mariée. Mes amis n'auraient pas connu de plaisirs si je ne les avais pas partagés avec eux ; ils voulurent donc absolument que je les accompagnasse. J'acceptai, mais avec la ferme résolution de ne plus m'exposer, au milieu du silence et de la solitude des bois, seul avec Amélie.

Nous partons, et je suis d'autant mieux accueilli par ces dames, que j'avais eu l'occasion de les rencontrer plusieurs fois dans le monde, et principalement chez

le comte de la Luzerne. Elles avaient de l'esprit, étaient bonnes musiciennes, et la gaîté leur plaisait.

Deux familles avoisinant leur habitation étaient de leur société, et nous nous comptions au salon une douzaine de personnes.

On assiste dans la vie à bien des réunions, et combien les sentiments qu'on y rencontre ne font-ils pas voir de différences entre eux ? Chaque âge a ses pensées, chaque âge a ses plaisirs ; nous ne formions entre la jeunesse aucun plan d'amusement, et nos journées étaient pleines de charmes.

Ici va se signaler une faute très-grave, et qui me causa de bien profonds regrets : il faut la mettre à la charge d'une imagination ardente, dont le foyer était sain, n'était pas malfaisant, mais que de sages réflexions ne gouvernaient pas toujours.

La principale pièce de l'appartement occupé par la demoiselle de la maison, donnait sur une des galeries de la grand case, et elle s'y trouvait au retour d'une promenade que je venais de faire. Je

lui demandai, aussitôt que je l'eus aperçue, si elle me permettait d'entrer; elle ne s'y refusa pas, et je fus bientôt auprès d'elle.

Je promenais mes yeux sur l'élégance de cet appartement. Une porte de sa chambre donnait dans un boudoir, et j'y avais assez indifféremment observé une fort petite ouverture pratiquée à plus de douze pieds de hauteur, et qui, destinée à répandre de la fraîcheur dans les appartements, n'avait pas de fermeture.

Nous causions tranquillement ensemble, et je ne sais pas comment je fus conduit à lui dire que si je connaissais une magicienne bien savante, j'irai promptement me jeter à ses pieds, pour que, dans le silence de la nuit, elle protégeât mon arrivée auprès de la reine de ce délicieux asile; mais qu'avant de me livrer à une semblable recherche, je désirais savoir si la seule pensée que j'en aurais conçue ne serait pas une offense à ses yeux.

Elle me répondit que je perdais la raison, qu'elle

ne croyait pas à la magie, et que du reste les précautions de sûreté qu'elle prenait dans son intérieur la garantissaient de toute crainte.

Je ne pouvais assurément pas considérer cette réponse comme un défi qu'elle me donnait ; mais je la regardai comme devant servir d'excuse à l'acte de témérité que je me proposais d'entreprendre. Nous nous quittons, et livré tout entier à l'empire de mon imagination, je vais m'occuper des moyens d'accomplir mes projets.

Je parcours les dehors de la grande case, et j'y erre long-temps avant d'apercevoir cette ouverture que j'avais observée : je la découvre enfin; elle donnait en face d'une porte qui servait d'entrée à un petit corridor. Sa hauteur était celle que je devais trouver, et sa direction s'accordait parfaitement avec tous mes calculs.

Mais ce n'était pas tout : je ne pouvais par m'élancer sur un mur à plus de douze pieds de haut. Il me fallait une échelle : ensuite, je devais calculer si mon corps, tout menu et fluet qu'il était, ne courrait pas le

risque de se trouver pris dans le trou qui formait cette ouverture, en sorte qu'une partie eut seulement pu y passer, quand l'autre serait restée en arrière. Si ce contre-temps fût survenu, il faut convenir que le point du jour eût éclairé une position bien extraordinaire.

Voilà ce qui méritait toutes mes réflexions, et cependant cette crainte ne m'arrêta pas.

Je m'occupe de trouver l'échelle qui m'était nécessaire, je parviens à la découvrir, et je demeure encore fort tranquille sur ce point.

J'avais toute la journée devant moi; et comme il était difficile que ce projet sortît de mes pensées, je craignais qu'Amélie s'aperçut que j'avais quelque préoccupation d'esprit; enfin la soirée se termine, et l'on distribue les bougeoirs.

J'attendais que minuit sonnât, et que le premier sommeil eût répandu dans la grande case un silence profond. Il était encore temps d'abandonner mon projet; mais en y réfléchissant, je me disais que je

n'étais pas parjure de mes engagements envers Amélie ; qu'elle continuait à régner sur mon cœur ; qu'il ne renfermait dans cette circonstance aucune mauvaise intention, et que j'aurais honte de m'interroger à cet égard. Je veux croire que l'exécution de ce projet ait paru impossible ; mais je n'avais négligé aucun bon procédé : j'avais été jusqu'à désirer savoir si la seule pensée que j'en aurais entretenue devenait une offense, et je n'en avais pas été détourné.

Tout se passera, me disais-je encore, dans le plus grand silence, et la nuit couvrira de ses ombres une entreprise qui aura eu pour résultat de me faire triompher de la confiance dangereuse que peut avoir une femme, quand elle n'a observé que fort légèrement la nature des sécurités dont elle s'entourait, et qu'elle n'a pas réfléchi surtout qu'une affaire de cette sorte peut nous prêter assez de courage et de résolution pour nous faire vaincre des difficultés qu'elle croyait insurmontables.

Je pars après ce raisonnement, que dans le dé-

sordre de mes pensées je regardais comme solidement établi.

Je laisse mes souliers, vais droit à mon échelle, et la charge sur mes épaules, marchant avec assez de légèreté pour ne pas craindre d'occasionner aucun réveil.

Arrivé au petit corridor, je la dresse avec grande précaution, afin de la faire arriver au début de l'ouverture, et je commence à passer mes jambes. Je me retourne ensuite avant d'engager mon corps, et j'ai soin de bien tâtonner, pour qu'il ne s'arrête pas en route. La dimension était fort juste, et il fallait y mettre de l'adresse. Je me laisse ensuite glisser le long du mur, et je tombe sans bruit sur un des sofas du boudoir.

Ici mon cœur se met à battre avec une si grande force, que j'aurais donné toute chose pour n'avoir pas quitté ma chambre. Je restai quelques minutes assis sur ce sofa, qu'il fallait pourtant quitter.

Je m'approche doucement du lit d'Hélène (c'était

son nom). Une lampe éclairait la chambre, et je n'osais par respect jeter les yeux sur elle. Que faire? que devenir? Cette entreprise était affreuse de ma part, et j'en aurais versé des larmes. Je ne pouvais point retourner sur mes pas; d'un autre côté, cette maudite échelle me donnait des inquiétudes : je pensais que le hasard pouvait conduire quelqu'un dans ce même corridor, et que n'en devait-il pas résulter?

Enfin, je me décide à faire un mouvement qui devait troubler son sommeil. Je me nomme, et d'un geste je l'engage au silence : elle croyait rêver.

« D'où venez-vous? d'où tombez-vous? qui vous a introduit ici? »

Ma magicienne, lui répondis-je. Vous devez vous rappeler que vous l'avez bravée, et ne m'avez pas même défendu de rechercher les effets de sa puissance : mais rassurez-vous, rasseyez vos sens, belle Hélène. Mon seul but a été de vous donner la preuve qu'on pouvait se tromper dans les sujets de confiance sur lesquels on se reposait, et soyez bien assurée que

je n'aborderai jamais une femme avec des intentions malveillantes. Ce paradis terrestre où tous les sentiments se confondent, ce paradis, source de nos plus doux égarements, est un séjour où je ne pénétrerai que de sa seule volonté.

Renvoyez-moi bien vîte, chassez-moi de votre présence, que je ne respire plus cet air de volupté qui égarerait ma raison.

Ce langage l'avait calmée : ses yeux ne montraient pas de colère. Je lui donnai tous les détails qui pouvaient la rassurer, et elle ne me fit pas de reproches.

Jurons-nous maintenant, lui dis-je, de conserver dans le plus profond secret les deux fautes que nous avons à la fois commises. Ce serment fut prononcé, et je me disposais à partir ; mais j'étais son prisonnier.

Elle le sentit bien, et me dit de passer dans son boudoir.

Ah ! de quel poids, grand Dieu, ne me trouvais-je pas délivré ? Elle s'était revêtue de quelques habillements, et je la vis paraître.

Quel délicieux négligé ! elle était tout en blanc ; on eut pu la prendre pour une de ces déesses qu'on nous peignait comme étant autrefois les arbitres de nos destinées.

Impatient de savoir comment elle devait s'y prendre pour faciliter ma fuite, je m'aperçus bientôt que ce boudoir avait une porte secrète qui donnait dans le corridor.

Je lui fais mes adieux, je me jette à ses pieds, et la supplie d'excuser tous mes torts.

Je cherche bien vîte ma petite échelle; il me tardait qu'elle ne pesât plus sur mes épaules, et je regagne ma chambre.

Mon cœur était oppressé : je ne pouvais pas dégager mon imagination de tous les sujets de reproches que je m'adressais à moi-même. L'épreuve que je venais de faire était la première de cette nature à laquelle je m'exposais ; elle était l'effet d'une de ces inspirations malheureuses dont nous ne sommes pas exempts, et qui ne s'empare de toutes nos facultés que pour nous préparer des regrets.

Ma pauvre Amélie ne pouvait pas être instruite de cette grande étourderie, et c'était ma consolation.

La nuit se passe. Le déjeûner arrive, et je n'avais jamais autant montré d'embarras et de trouble. Je ne savais quelle contenance garder; je n'osais pas lever les yeux sur cette femme charmante que j'avais quittée au milieu de la nuit, et dont le cœur me paraissait bien près de s'épancher dans le mien. Mes souvenirs me paraissaient un songe; elle baissait les yeux et gardait le silence.

On sort de table; je trouve le moyen de me rapprocher d'elle, et lui dis doucement de bien se rassurer. Elle me donne sa main sans pouvoir être aperçue, jette un regard sur moi; eh! quel regard, grand Dieu!

Pauvre Alfred, tu te trouvais en présence de deux femmes qui n'avaient pas de mauvaises volontés pour toi! et pourtant tu existais dans un élément dont les feux ne s'attisaient dans ton cœur que pour s'y consumer! Tu nageais dans une abondance de richesses, et tu périssais de privations et de regrets.

Ce séjour m'eût conduit trop loin ; j'en avais un profond sentiment : je m'arrache à cette idée qui troublait tous mes sens ; je demande à grands cris mes occupations et mes livres, et supplie Amélie de me ramener à la ville. Elle était si confiante, qu'elle ne s'était aperçue de rien.

Nous montons en voiture, et les derniers regards d'Hélène m'annonçaient ce que j'emportais d'elle.

Adieu plaisirs, adieu enchantements du cœur : la toile va tomber, d'autres scènes se succéderont! Mais le vrai charme aura tout-à-fait disparu, je deviendrai homme du monde, et mon ame sommeillera long-temps avant d'être rappelée à la vie.

Le général trouvait que j'avais beaucoup trop prolongé cette dernière absence. Il était bien instruit des résultats de mon travail et des progrès que je faisais ; mais il pensait que d'autres attraits me captivaient également, et que je faisais suivre ma constance à mes occupations, d'infidélités trop fréquentes.

Il venait de recevoir mes lettres de dispense du

Roi ; il me les met sous les yeux, et me dit de venir causer le lendemain avec lui quelques instants avant le dîner.

J'avais une grande impatience de connaître le résultat de notre conversation, pensant qu'il avait pris à mon égard une détermination fixe.

J'arrive au Gouvernement, et suis introduit dans son cabinet.

Alfred, me dit-il, j'ai reçu une lettre de votre père, et le même paquet en renfermait une pour vous. J'ai reçu également de France des lettres qui me sont particulières, et comme il pourrait arriver que mon séjour dans la colonie ne se continuât pas aussi longtemps que je l'espérais, je ne voudrais point m'éloigner sans vous donner, à vous-même, et rapporter à vos chers parents, un commencement de preuves qui témoignerait l'intérêt que je prends sincèrement à vous,

J'ai l'occasion de disposer d'une place qui sera à votre âge un fort joli début ; cette place, que vous occuperez dans le plus beau séjour de la colonie, est

celle de conseiller à Saint-Marc : vous aurez à choisir entr'elle et une d'assesseur au conseil supérieur.

Une fois établi dans une situation aussi satisfaisante, et qui ne pourra que s'améliorer, vous marcherez à grands pas dans l'espérance d'un établissement avantageux.

Je veux vous laisser le temps de réfléchir au choix que vous jugeriez convenable de faire, d'autant que vous pourriez vous laisser guider par certaines considérations sur lesquelles je garde le silence. Je vous donne deux jours, à l'expiration desquels vous m'apporterez votre réponse.

Je m'aperçus que le général lisait fort bien dans mes pensées. Nous dînons ensemble, et je m'empresse de me rendre le soir chez Amélie.

Elle était seule avec son mari, et cette réunion entrait dans les souhaits que j'avais formés.

Je leur annonçai l'arrivée de mes dispenses du Roi, et leur dis que je ne présumais pas, d'après la conversation que je venais d'avoir avec le général, qu'il

me fît attendre long-temps les effets de sa bienveillance.

Je me contentai de cette information, le moment n'étant pas venu où je devais aller plus loin. Ma résolution dans cette affaire était peu douteuse. Je me décidais à m'éloigner, mais je voulais recevoir mon congé de la bouche d'Amélie.

La satisfaction qu'ils me témoignaient l'un et l'autre répondait à l'assurance que j'avais de leur attachement; cependant Amélie ne me laissait pas observer qu'elle fût fort tranquille. Nous continuâmes à converser ensemble une partie de la soirée, et je profitai d'un instant d'absence de son mari pour lui dire qu'une affaire importante m'obligeait d'avoir le lendemain avec elle un entretien particulier. Cette annonce semblait ajouter encore à ses inquiétudes.

Son mari revint. Elle m'avait indiqué l'heure à laquelle elle me recevrait, et je me retirai après quelques instants.

Il y avait de grandes raisons pour que cet entretien dût vivement m'intéresser, car je sentais que je ne

pouvais pas conserver plus long-temps ma situation auprès d'elle. Les dangers naissaient chaque jour sous nos pas : nous ne pouvions les éviter; et pourtant je me serais mille fois retenu au bord du précipice pour ne point manquer à l'amitié, à la confiance et à l'honneur.

Mon but était plutôt de lui faire reconnaître la nécessité de souscrire à mon éloignement, que de la faire consentir à une demande dont les effets eussent été de la dépouiller du plus beau lustre dont elle jouissait, et de la rendre victime des remords qui lui en seraient restés.

J'arrivai à l'heure convenue, et ses premières paroles furent pour m'annoncer les craintes que cet entretien lui inspirait.

Je viens, lui répondis-je, chère Amélie, mettre mon sort entre vos mains. Je viens vous ouvrir mon cœur, ne voulant pas qu'il renferme un sentiment qui vous soit caché.

La nature, en nous faisant connaître le bonheur

d'aimer, en nous faisant jouir d'un bienfait qui passe tous les autres, n'a pas entendu qu'il devînt pour nous un sujet de tourment. Nous avons cédé l'un et l'autre à un sentiment qui lui était étranger, un sentiment qui élève l'ame au-dessus de la puissance que la nature exerce, et qui ne peut continuer à résider en nous qu'en y éternisant des souffrances.

Je vous aime et vous admire trop, Amélie, pour vous demander de me faire sortir de ma position, et de ne plus répandre qu'un baume salutaire sur des plaies qui sont votre ouvrage; je vous demande ma liberté; laissez-moi la porter loin de vous, et regretter mes chaînes. Ce cœur vous restera fidèle; il ne pourrait plus se placer après vous avoir appartenu.

Le comte de la Luzerne, suivant le désir que je lui exprimerai, me donnera un emploi à Saint-Marc, ou me placera près de vous. Prononcez, vos volontés seront suivies.

Amélie me tend les bras, me laisse répandre des larmes sur son sein; elle y confond les siennes, et me fait ses adieux.

Femme admirable ! que de sentiments dignes de tous éloges ! que de sacrifices à la fidélité !

Je me rends chez le général, et lui annonce les regrets que j'éprouve à lui faire connaître que je donne la préférence à la résidence de Saint-Marc, lorsque j'aurais pu jouir quelque temps encore du bonheur de sa présence.

Il me dit que dans mes intérêts ce parti lui paraissait fort sage, et que n'importe le lieu où je me trouverais fixé, n'importe son éloignement de la colonie, il aurait les yeux sur moi. On verra plus tard qu'il sut bien tenir ses promesses.

Je n'avais à m'occuper que de me faire recevoir en la qualité de conseiller à Saint-Marc, et cette réception a lieu au Conseil supérieur de la colonie, présidé par M. Barbé de Marbois.

Il m'est satisfaisant de penser que ce magistrat, ce grand administrateur, existe encore aujourd'hui : et qu'après des épreuves pénibles, il est toujours dans la voie des honneurs, qu'il n'a cessé de mériter.

Le jour de mes adieux arrive, et je ne ne puis me détacher des bras de mon bon général; il m'appelle son enfant, et me donne pour dernier conseil de persévérer dans les bons sentiments qu'il m'a connus.

Ma dernière visite m'occupait beaucoup; je me fais annoncer chez M. et madame de M***, afin d'être certain de les rencontrer l'un et l'autre, et j'y arrive quelques instants après. Cette séparation me paraissait embarrassante : cependant je n'arrête aucun plan, et me résigne à suivre les inspirations que la confiance me donnerait.

J'entre, et les larmes coulèrent de leurs yeux aussitôt qu'ils m'aperçurent.

Mes premières paroles sont pour leur demander où je trouverais jamais, après m'être éloigné d'eux, des amis qui pourraient les remplacer? où je trouverais un attachement aussi pur que le leur, des sentiments aussi sincères? et qu'ai-je donc fait, leur dis-je, pour mériter autant de bienfaits? Je ne pouvais avoir de qualités et de vertus qu'après avoir étudié les vôtres, et m'être efforcé de les imiter.

Deux sortes d'aveux me restent à vous faire avant que nous nous séparions.

C'est auprès de vous que j'ai appris, madame, que le tumulte peut s'élever dans un cœur, et recevoir tous les éléments propres à l'enflammer, lorsqu'il se trouvera en présence de ce que la nature a formé de plus gracieux et de plus beau : mais que le sentiment qu'on en éprouve ne rend pas criminel, et que la vertu, en se parant de tous ses charmes, peut étaler encore de plus beaux attraits à nos yeux.

Quant à vous, monsieur, je ne pourrais vous exprimer suffisamment combien je vous dois de reconnaissance.

Vous m'avez traité comme votre enfant; votre confiance en moi a été sans limites; elle m'a honoré, elle m'a fait connaître qu'il existe à tout âge en nous un sentiment qui doit commander à tous les autres : et ce sentiment est celui de l'honneur; celui qui attache notre cœur à l'amitié, à la reconnaissance, et le délie de ces enveloppes dangereuses que les passions font naître.

Adieu, mes amis : le bonheur va me fuir; le monde va devenir mon partage, et qui sait ce qu'il fera de moi!

Je me jette dans leurs bras, les presse sur mon sein, et je crois m'éloigner une seconde fois de la maison paternelle.

Mes préparatifs de départ étaient terminés. J'avais embrassé mon cher Béraud, mon collaborateur et mon ami, à qui je devais tant : j'avais embrassé mon cher instituteur; il m'avait donné sa voiture, et je me dirigeai vers Saint-Marc.

CHAPITRE VIII.

—

Voyage du Port-au-Prince à Saint-Marc. — Mon installation au tribunal de cette ville. — Visites en plaine. — Tremblement de terre sur une habitation pendant la nuit. — Position remarquable. — Bal de femmes de couleur.

❋

J'AIMAIS le lieu que j'allais habiter : mais qu'allait-il m'offrir, auprès de celui que je quittais ; après la société, dont je jouissais habituellement, de l'ami de mon père, du premier chef de la colonie ; d'un homme

dont l'esprit, le bon goût et l'usage étaient toujours pour moi des sujets d'instruction?

Qu'allait-il m'offrir, ce lieu, pour me dédommager de la perte que je venais de faire? Pouvait-il parvenir à extirper de mon esprit le souvenir des liens chéris où j'avais été retenu? Non, mon cœur devait y sommeiller en silence, et ne pas se sentir troublé par ces sortes d'enchantements qui nous enivrent et périssent en naissant.

En quittant le Port-au-Prince et les plaines qui l'environnaient, je quittais un parterre où chaque printemps faisait éclore de nouvelles et riantes fleurs, où l'on voyait la plus belle nature varier dans ses riches et gracieuses productions.

Mon imagination s'abandonnait aux plus doux souvenirs, lorsque, voyageant avec la rapidité de l'éclair, je vis une barrière s'ouvrir, et me trouvai au Boucassin, sur l'habitation de cette jeune créole dont j'avais fait la connaissance chez M. Déchapelles, à mon passage pour le Port-au-Prince. Je l'avais revue au Gouvernement, chez le comte de Laval; et elle était

de toutes les réunions brillantes chez madame de Saint-Ar. Elle m'avait souvent engagé, ainsi que son mari, à venir passer quelques jours avec eux.

Les connaissances que j'avais acquises de toutes les richesses qui couvrent ce beau sol, ne pouvaient s'accroître ; mais le séjour que l'on fait chez une nouvelle grâce n'est jamais sans attraits. Nous nous promenions ensemble, dans ces beaux sites que l'on trouvait partout, et elle me parlait de mon éloignement comme étant un obstacle, pour moi, à la continuation de bien des plaisirs que nous goûtions ensemble.

Après quelques jours de résidence avec cette famille, où l'hospitalité se faisait connaître dans la recherche des soins les plus minutieux et les attentions les plus délicates, je m'en sépare, et suis conduit chez madame de Saint-Ar.

J'y étais attendu, et ma mère, ainsi que ma chère petite sœur, avaient déserté leurs montagnes pour se trouver à mon passage.

Délicieux séjour, je te revoyais encore, mais pour

te faire mes adieux. Le temps n'était pas éloigné où une commotion terrible se ferait ressentir; où elle viendrait troubler le calme de l'esprit, le repos intérieur, et ne laisserait à l'ame que des tourments affreux.

Je passe quelques jours avec ces bons amis, et continue ma route.

J'arrive chez le baron de Lugé, avec lequel madame de Saint-Ar voulait que je fisse connaissance ; et ce fut une singulière aventure que celle qui m'arriva chez ce baron.

Je me présentais chez lui avec la recommandation d'une femme qu'il élevait bien haut dans son estime : et cependant, sans réflexion quelconque sur ce qui pouvait être un sujet d'ignorance de ma part, cet homme me traite comme un écolier.

Il était à table lorsque j'arrivai; un domestique m'annonce comme venant de chez madame de Saint-Ar, et recommandé par elle : je suis introduit, j'en reçois les honnêtetés d'usage, et il me fait apporter

un couvert. Une femme assise auprès de M. le baron, mais que je n'avais nullement remarquée, avait disparu. Or, il faut savoir que cette femme était une jeune carterone que le vieux baron idolâtrait. Je ne me rends pas compte de sa disparution, et ne voyais pas pour quel motif j'aurais dû m'en occuper. Mais le vieux baron était blessé au vif; il avait perdu sa colombe, et ses quatre-vingts ans lui donnaient l'air d'en avoir cent. Il était triste, rêveur, ne me répondait pas, et je me serais mille fois retourné le cerveau que je n'aurais pas su pourquoi. Enfin on sort de table, il disparaît, et je ne vois plus que le gérant de l'habitation, auquel je m'adresse pour lui dire que je comptais sur la bienveillance de M. le baron, pour me faire conduire à Saint-Marc. Cet homme avait le mot d'ordre, et il me répond que je pouvais y compter.

Me voilà fort tranquille, jusqu'à ce que je vois arriver deux chevaux d'une fort triste apparence, et fort pauvrement équipés, l'un pour mon domestique et l'autre pour moi. Le gérant m'exprime tous les regrets de M. le baron, de ne pouvoir pas me donner

de plus grandes commodités pour me rendre à Saint-Marc.

Je lui réponds que j'aurais très-bien pris sur moi de conserver la voiture et les chevaux de madame de Saint-Ar, si j'avais cru être traité ainsi : que ce qui m'offensait n'était pas du tout de me rendre à Saint-Marc à cheval ; mais de voir que trois voitures reposaient sous la remise, et que je semblais avoir été réservé à une mistification dont je ne connaissais pas la cause.

Je demande à ce monsieur si je pouvais me contenter de faire prendre par mon noir un petit portemanteau, dans la confiance que le reste de mes effets me serait envoyé de fort bonne heure à Saint-Marc dans la matinée suivante : il m'en donne sa parole ; je lui fais connaître mon nom, ainsi que celui des personnes chez lesquelles je devais desendre, et j'enfourche mon cheval.

Après avoir traversé l'habitation au pas, j'arrive au grand chemin, où je désirais mettre le cheval au galop. Mais je m'aperçois bientôt qu'il devait être de

l'âge de son maître; il avait pendant longues années épuisé ses forces au brancard, il était à la retraite ; et lorsqu'il voulait conserver l'apparence d'un reste d'existence, il se démontait tout le corps. Je ne voulus pas contribuer à hâter la mort de ce pauvre animal, et me contentai de la marche qui lui était la plus commode.

Je me rendis ainsi chez M. D***, jurisconsulte fort habile, et chez lequel j'étais descendu à mon débarquement. J'avais eu l'attention de lui écrire pour qu'il fût instruit de mon arrivée.

Ces amis m'avaient reçu avec toutes les marques possibles de satisfaction; nous étions de chaque côté heureux de nous revoir, et l'on m'installa dans mon premier logement, auquel une fort belle pièce avait été ajoutée.

Comme ils désiraient connaître les circonstances qui avaient pu me forcer à faire une si pauvre entrée dans la ville, je leur racontai mon aventure, et n'avais pas été bien loin, lorsqu'ils se mirent l'un et l'autre à éclater de rire. Je pensais que cette gaîté me condui-

rait à une explication de leur part ; je la leur demandai, et voici de quelle manière madame D*** s'exprima :

« Ce baron de Lugé a conservé à un très-grand âge une imagination toute particulière, en ce qu'il prétend rajeunir chaque jour ; il s'est donné une jeune ménagère ; il fait toute la journée le tourtereau près d'elle, ne la quitte pas des yeux, et toutes les personnes du voisinage ont pour Annette des attentions extrêmes. Elle s'est levée à votre arrivée, elle a quitté sa place, en ce que c'est un usage dont elle ne se serait pas dispensée à votre égard ; mais la fatalité a voulu que vous ne la rappelassiez pas pour vous confondre en politesse auprès d'elle. Alors vous eussiez vu le baron se dérider, et vous faire boire de ses meilleurs vins ; alors le meilleur attelage et la plus belle voiture vous eussent été destinés. »

Il existait encore sur le compte de ce même baron une autre anecdote dont tout le monde s'amusait ; mais elle ne me semblait pas disposée à m'en faire la confidence, et ne céda sur ce point qu'à la sollicitation de son mari.

J'appris que ce baron rêvait toujours auprès d'Annette qu'il était encore à son printemps. Il sommeillait tendrement auprès d'elle, et se trouvait même avoir repris dans sa vieillesse les habitudes de son enfance, en sorte que toutes les fois qu'il lui arrivait de faire ce que font au lit les enfants de l'âge le plus tendre, son imagination ne lui laissait pas concevoir de jouissances plus parfaites, et il redoublait de tendres soins pour son Annette. Pouvait-on être plus heureux?

Voilà le portrait que me fit madame D*** du baron auquel j'ai eu affaire.

Ces bons amis voulurent que je leur fisse le récit de la manière dont j'avais passé ma vie depuis notre séparation; il fallut les contenter, et ils eurent bientôt conclu que Saint-Marc et tous ses plaisirs me laisseraient dans un deuil continuel de mes beaux jours derniers.

Le gérant de l'habitation du baron ne m'avait pas manqué de parole; j'avais reçu le lendemain mes effets de fort bonne heure, et ma première sortie fut pour aller faire ma visite à M. et madame de B****.

Je revoyais ces personnes avec le souvenir des marques de bonté que j'en avais reçues ; et combien ne me témoignèrent-elles pas de satisfaction de me savoir fixé près d'elles ?

M. de B*** me fit bientôt des questions relatives à la place que j'allais occuper, et il les faisait suivre de toutes ses offres de service.

Je devais, me disait-il, mettre le plus grand empressement à me faire recevoir au tribunal, et sur ce point il se chargeait de me faciliter toutes les démarches indispensables.

C'était une chose assez extraordinaire de voir un conseiller qui n'avait pas vingt-un ans ; mais d'un côté ma jeunesse n'effrayait personne, et de l'autre on savait fort bien que mes lettres de dispense avaient prévenu les fautes qui auraient pu résulter de mon inexpérience.

Les jours d'audience étaient des jours de toilette : je siégeais en habit noir habillé, le chapeau sur la tête, et l'épée au côté. J'avais aussi, pour les grandes

occasions, un habit de tricot de soie garni en paillettes, et quand il m'arrivait de le mettre, les petits noirs couraient tous après moi.

Je me trouvais fort bien; mon appartement me plaisait, et ma galerie surtout était pour moi un sujet de bonheur; elle avait vingt pieds de longueur et dix pieds de largeur; elle donnait sur la rade. Nous étions fort près du bord de mer, et pour peu que les vagues fussent agitées, on les voyait arriver en mourant sur la plage.

J'aimais beaucoup l'exercice du cheval; j'en jouissais à discrétion, quand j'étais dans ma famille, et ne pouvais plus me procurer ce plaisir qu'en me servant des chevaux qui m'étaient offerts. Je voulus me dégager de cette obligation, fis venir des fonds de chez mon correspondant au Port-au-Prince, et j'en achetai deux, l'un pour moi et l'autre pour mon domestique.

Ce n'était point dans de simples vues d'amusement que je faisais cette acquisition, car je ne pouvais pas

me passer de chevaux, pour aller remplir dans les plaines les différentes fonctions attachées à ma place.

Une autre dépense assez considérable me devint également nécessaire. Il me fallait un second domestique, et je fis sur ce point la plus heureuse rencontre, dans un serviteur fidèle dont j'aurai longtemps occasion de parler. Il m'accompagna dans plusieurs de mes voyages, et je lui fis voir la France.

Le coup de canon de la rade annonçait l'aube du jour, et il ne tirait jamais sans que, réveillé par sa détonation, je sortisse promptement de mon lit. Je montais à cheval, et j'allais respirer l'air du bord de la mer, à une promenade charmante dans les dehors de la ville. Des arbrisseaux chargés d'une quantité de fleurs y répandaient leur odeur suave, et les branches des arbres s'y croisaient sur ma tête.

Le dimanche était le plus beau jour de la semaine. Les habitants du dehors conduisaient leur famille à Saint-Marc, et les magasins s'en remplissaient. Les jeunes gens de la ville y passaient en revue les beautés de la plaine.

C'était pour M. D***, ainsi que pour le procureur du roi, un jour où nombreuse compagnie abondait chez eux, et je ne tardai pas à me faire de très-belles connaissances.

Je n'avais pas encore vu cette fameuse plaine de l'Artibonite dont l'étendue était si vaste, et me rappelais seulement de la description qui m'en avait été faite au Port-au-Prince : j'avais reçu plusieurs invitations des principaux habitants, et je choisis pour ce voyage un jour où mes occupations pressaient le moins.

Je pars avec mon domestique avant le lever du soleil : la distance était grande, mais je n'étais pas embarrassé, avec mon jeune coursier, de franchir l'espace de six lieues. Je me rendais dans une famille à laquelle j'avais promis ma première visite ; j'arrive avant le déjeûner, et suis accueilli à merveille.

Il ne m'avait pas fallu long-temps pour observer que cette plaine était en effet fort belle, et pourtant qu'elle ne pouvait pás se comparer pour la richesse à toutes celles qui avoisinaient le Port-au-Prince ; à

celle des Vases, de l'Archaie, de la Croix des Bouquets, et même de Léogane.

Le fond de la culture était en coton ; quelques sucteries s'y trouvaient parsemées, mais les cannes annonçaient une pauvre existence. Elles étaient d'une fort petite espèce, et n'avaient pas cette vive couleur qui proclame la force et la santé de cette plante. J'étais sur une de ces sucreries.

Nous nous étions bien promenés ; j'avais été conduit à tous les sites qui passaient pour les plus remarquables, et dont je n'avais pas été émerveillé, attendu que sur un terrain qui peut se niveler sur tous les sens, la nature a de la peine à se montrer dans son beau jour.

Ma journée s'était passée fort agréablement ; je devais déjeûner le lendemain avec les maîtres de la maison, et partir ensuite.

Il n'y avait que fort peu de temps que nous étions couchés, quand un bruit sourd comme je n'en avais jamais entendu vint frapper mes oreilles, et me causer

une sorte d'effroi. C'était le gouffre, et le tremblement de terre le suivait de si près, qu'il n'y avait pas un instant à perdre pour se mettre en sûreté.

Je faisais des sauts dans mon lit ; toutes les poutres s'ébranlaient à la fois. La grande case étant construite en bois, les planches se disjoignaient, et le craquement était général. J'entends un bruit affreux et des cris alarmants ; toutes les portes s'ouvrent, et l'on ne songe qu'à se sauver.

Je m'élance de mon lit, me jette sur ma porte, et cours dans le jardin en face de la case. La terre vacillait sous mes pieds, et je pouvais à peine me tenir sur mes jambes. On m'avait appelé bien des fois sans que j'eusse entendu.

Cependant la nature se rasseoit, la terre reprend son équilibre ; tout le monde se trouvait dehors, et la nuit n'était pas obscure. On jette malgré soi un coup-d'œil l'un sur l'autre, et quel singulier spectacle !

On n'avait pas eu le temps de songer à sa toilette ; les dangers que l'on voulait éviter rendaient impossi-

bles les précautions que l'on eût désiré prendre ; et vieilles et jeunes femmes n'avaient que leur chemise, qu'elles arrangeaient avec le plus grand soin : mais il s'en trouvait dans le nombre dont les trésors étaient si grands, qu'elles en étaient embarrassées.

Enfin, on se décide à regagner son lit. Les dames ne s'y établissaient qu'avec peu de confiance ; le choc qui s'était fait ressentir dans toutes les parties de la grande case ne laissait pas croire qu'elle pût sans de grands dangers en recevoir un nouveau.

Le reste de la nuit s'était fort bien passé, et le déjeûner nous réunit le lendemain. Nous parlons de cet événement, et je regrettais de n'avoir pas formé d'assez grandes liaisons avec cette famille pour me livrer à certaines gaîtés auxquelles le sujet prêtait fort.

On se lève de table ; il fallait nous quitter. J'offre de grands remercîments à mes bons hôtes, et pars pour me rendre sur une nouvelle habitation dont je ne connaissais pas la culture ; c'était une cotonnerie considérable.

L'accueil que je reçois est aussi obligeant que celui qui m'avait été fait sur l'habitation que je venais de quitter ; mêmes égards et mêmes politesses de la part des maîtres de la maison.

Désirant acquérir quelques connaissances relatives à cette sorte de culture, on me fait voir dans les plus grands détails les divers moulins qui servaient à détacher les graines des gousses de coton qui les renfermaient ; de quelle manière on en faisait des balles, et comment le coton s'y pressait. J'apprends aussi que cette culture nécessitait beaucoup moins de bras que celle de la canne à sucre, que les revenus en étaient quelquefois considérables, mais qu'ils présentaient de grandes chances de destruction lorsqu'il survenait de ces nuées de chenilles qui dévoraient la récolte, sans laisser aucun moyen de pouvoir s'en préserver.

La journée s'écoule au milieu de tous les sujets de distraction qu'on cherchait à me procurer, et je songe à partir le lendemain avant le lever du soleil.

L'habitation que je quittais touchait à la rivière de

l'Artibonite, cette rivière si célèbre dans la colonie, et qui établissait la division entre différents beaux quartiers. Je la passe dans un bac destiné au service public, et une heure me suffit pour être de retour à Saint-Marc.

Ce petit voyage m'avait servi à acquérir de nouvelles instructions, et je ne le regardais pas comme perdu pour moi.

Je me détournais fort peu de mes occupations, et les conseils de mes deux guides me rendaient de grands services. Je m'attachais à me rendre compte de chacune des affaires qui me passaient sous les yeux : j'observais le point de la difficulté ; je pesais avec réflexion les divers bons droits que chaque opposant faisait valoir, et je travaillais à mettre d'accord les lumières de mon esprit avec l'opinion de tous ces grands maîtres dont les ouvrages ne sortaient pas de mes mains.

A l'exception des capitales qui renfermaient une grande population, les autres petites villes de la colonie présentaient fort peu de plaisirs. Les femmes

blanches y étaient en petit nombre, et c'était seulement dans les plaines qu'on entendait parler de réunions et de bals. Ces petites villes étaient peuplées de commerçants : ces messieurs s'occupaient de leurs affaires, et les trois-quarts d'entr'eux ne quittaient point leur ménagère.

Ce sont probablement là les considérations qui avaient donné lieu à la formation d'un bal à Saint-Marc, lequel ne se composait que de blancs et de femmes de couleur. Ce bal était de souscription ; tous les habitants de la ville avaient donné leur signature, et je ne refusai pas la mienne.

Voici la description du premier que je vis, et tous les autres devaient lui ressembler.

Le local était vaste : les femmes y arrivaient, les unes seules, les autres accompagnées de la personne avec laquelle elles s'étaient mises en ménage.

En peu de temps la réunion fut nombreuse, et quatre quadrilles s'établirent. Je n'étais pas fort pressé de danser ; je préférais porter mon attention à ob-

server ce bal. Je voyais des toilettes toutes particulières ; le goût en était gracieux, et les étoffes du premier choix. Il n'y aurait pas eu moyen de parler de coiffure ; la couleur des teints ne s'y serait pas prêtée, mais de beaux madras ornaient toutes les têtes.

Les cavaliers annonçaient auprès des dames une grande galanterie. Les intrigues amoureuses allaient fort bien leur train, et j'observais certains maris qui ne perdaient pas leur propriété de vue.

En parcourant le bal, je m'étais arrêté à une femme qui devint sur-le-champ pour moi un sujet de grand étonnement. C'était une mulâtresse ; mais il me semblait impossible qu'une physionomie pût se composer de traits plus délicats et plus fins qu'étaient les siens ; et cette figure charmante avait pour accompagnement une taille accomplie.

Je lui demandai sa main ; mais il fallut me mettre en file après une douzaine d'engagements. Je choisis diverses partenerres pour me faire prendre en patience

le temps que j'avais à passer, et vois enfin arriver le quadrille après laquelle je soupirais.

Elle avait mis de côté le langage créole, sur lequel je n'étais pas fort, et me parlait très-bon français. Je lui faisais une foule de compliments qu'elle méritait, et profitai ainsi du peu de temps que j'avais à passer avec elle. Un jeune homme, fort bien de sa personne, ne la quittait pas des yeux : je jugeai que c'était son amant, et ne me trompais point.

Il était dans ma destinée de rompre bientôt des lances pour cette belle, et d'en faire la connaissance d'une manière bien singulière.

CHAPITRE IX.

Aventure où de beaux sentiments furent mis à l'épreuve. — Révolution en France. — Effets qu'elle produit dans la colonie. — Réflexions à ce sujet. — Départ de M. Barbé de Marbois pour France. — Séances de l'assemblée coloniale à Saint-Marc. — Définition sur les causes de la perte de Saint-Domingue. — Exemple particulier des ressources qu'offrait cette colonie.

*

Il est des instants dans la vie où nous avons besoin de recueillir toutes nos forces pour éviter de succomber à de grandes fautes; mais nous serons toujours à l'abri de tous dangers, quand nous nous rappellerons nos devoirs.

Quelle singulière aventure m'arriva avec une femme que j'aimais comme ma mère, et à laquelle je prodiguais d'autant plus d'attentions que je m'y sentais naturellement entraîné !

Cette femme était ma nouvelle hôtesse ; son âge était celui où les passions conservent encore un assez grand empire; elle n'avait pas quarante ans. Ses bontés pour moi redoublaient chaque jour ; mais je ne les attribuais qu'à ma conduite à son égard.

Elle me parla d'un petit voyage à son habitation à la montagne, et m'offrit de me donner place dans la voiture jusqu'aux pieds du Morne ; son frère, me disait-elle, s'y rendrait de son côté.

Cette partie me plaisait, et je m'empressai de l'accepter.

Nous nous étions rendus au lieu où nos chevaux nous attendaient. Un guide ouvrait la marche ; madame D*** le suivait : j'arrivais derrière elle, et mon noir venait après. C'était comme avec Amélie.

Nous fûmes bientôt sur son habitation, et je saisis

un instant favorable pour aller chercher la solitude dans ces bas-fonds où la nature était si belle. J'y demeurai quelques instants, et me décidai à gravir une colline du haut de laquelle j'eusse pu apercevoir son frère : mais c'est en vain que mes yeux s'y perdaient.

Je regagnai la grande case. Nous déjeûnâmes, et je ne fus pas long-temps sans remarquer que cette dame paraissait triste et rêveuse. M'imaginant qu'elle pouvait avoir quelques causes de chagrin, je m'empresse de lui faire mes plus grandes offres de service. Elle lève les yeux sur moi, me regarde fixement, et me tend ensuite la main.

Mes idées se confondaient; je ne savais à laquelle m'arrêter, et finis par lui dire que, quelle que pût être la nature de la communication qu'elle voudrait bien me faire, j'étais digne de toute sa confiance.

Nous sortîmes de table, et je m'aperçus que ce peu de mots, auxquels je n'avais pas attaché la plus légère intention, avaient eu le mérite de dissiper les nuages qui semblaient peser sur son esprit.

« Oui, mon cher Alfred, me dit-elle, il faut que nous devenions encore meilleurs amis que nous ne l'avons été. »

La vérité m'apparut alors dans tout son jour, et je ne savais comment cacher mon trouble. Son frère ne paraissait pas, et je le regardais comme devant être mon ancre de salut. Toutes les fois que je lui en parlais, elle me répondait qu'il arriverait au moment où nous nous y attendrions le moins.

Ne sachant que faire, je la priai de vouloir bien me permettre de monter un instant à cheval, pour aller explorer une partie de ces belles montagnes que nous avions sous les yeux.

Cette demande paraissait lui donner des inquiétudes; j'en devinai la cause, et me contentai de lui dire que j'avais été élevé à une assez bonne école pour connaître toutes les convenanees que l'on devait observer à l'égard d'une femme, et que ce ne serait point avec elle que je m'en écarterais.

Cette affaire ne me sortait pas de la tête, et j'espé-

rais que mon rapprochement des astres me fournirait quelques heureuses inspirations.

Que vais-je devenir, me disais-je ?

Madame D**** n'était point une femme qui fût à dédaigner ; son physique était bien, ses manières agréables, et elle ne manquait pas d'esprit et de talents.

Je savais qu'elle avait eu plus d'une affaire galante, et que son mari s'en rompait peu la tête ; mais il ne me restait pas moins démontré que je devais à cet homme des procédés qui eussent répondu à toutes ses marques de bienveillance à mon égard. J'étais résolu de ne pas y manquer.

Il me vint une pensée à laquelle j'attachais quelque confiance : je voulus faire naître en elle un sentiment qui parlât assez haut pour combattre celui qu'elle ne m'avait pas laissé ignorer, et je jugeai ne pouvoir l'obtenir que de la conviction et de la crainte.

De la *conviction*, par l'effet des lumières que je m'efforcerais de porter dans son esprit. De la *crainte*, par la nature de la résolution que je lui annoncerais être forcé de prendre.

Mon petit plan bien formé, je me crus déjà sûr de mon triomphe, et je me hâtai de retourner à la grande case.

Madame D**** était assise dans son salon, fort pensive, fort triste, et elle ne m'eut pas plutôt aperçu, qu'elle me reprocha l'abandon où je la laissais.

J'étais honteux de m'être attiré ce reproche, car j'aimais cette femme de bien bonne amitié. Je m'excusai le moins mal qu'il me fut possible, en lui offrant mon bras pour promener avec elle; elle l'accepta, et nous descendîmes tous les deux la colline.

Quel étrange contraste entre cette position et celle où je m'étais trouvé sur les montagnes d'Amélie! L'accord de deux cœurs qui s'étaient donnés l'un à l'autre, et que la vertu seule retenait dans les fers, était bien un autre spectacle que celui que nous présentions.

Le moment arriva où je ne pensai pas devoir garder plus long-temps le silence.

Je lui dis qu'il arrivait dans la vie que le sentiment le plus ardent qui existât entre deux cœurs devait

se trouver condamné à se taire, quand il conduisait à manquer à l'honneur, à des devoirs sacrés, et qu'il plaçait notre conscience en présence des procédés les plus honteux.

Je ne lui cachai pas que cette position était la mienne, que je ne croyais point m'être trompé à la nature de ses sentiments pour moi, que les miens y répondaient : mais que l'on ne me verrait jamais opposer l'ingratitude et la perfidie aux témoignages du plus vif intérêt, à l'attachement le plus sincère; que toutes mes forces s'y refuseraient.

Je lui déclarai enfin que si j'osais mépriser les droits les plus sacrés, il ne me resterait bientôt plus d'autre parti à prendre que d'abandonner un asile où tout me ferait un reproche de ma conduite, où le souvenir d'une trahison serait toujours présent à mes pensées.

Que cet aveu, ajoutais-je, madame, ne vous offense point! il est l'expression d'un sentiment que vous êtes digne d'apprécier.

Venez, venez sceller, dans le sein de l'amitié, des

nœuds que le temps n'effacera jamais. Là sera la paix du cœur, là sera le bonheur, là sera la récompense mutuelle de la pureté des liaisons que nous aurons formées.

Elle baissa les yeux, et ne me dit que ces mots : « Non, Alfred, nous ne nous séparerons pas. »

La journée étant fort avancée, nous retournâmes à la grande case. Je m'applaudissais du succès de mon explication, et le sourire avait reparu sur les lèvres de madame D****. Que d'aimables attentions n'avait-elle pas mis dans la recherche des mets qu'elle me faisait servir ! Ce repas avait été ordonné pour un jour de fête, et l'amour est généralement mieux traité que l'amitié.

Nous restâmes le lendemain sur l'habitation, où je travaillai à donner plus de consistance encore à l'œuvre glorieuse dont je m'étais occupé la veille, et nous repartîmes pour la ville.

Ici vont succéder à des sujets bien légers des faits d'une haute importance.

Les premiers bâtiments de commerce qui arrivèrent à Saint-Domingue, en 1789, firent connaître la révolution qui s'était opérée en France : et ce que je puis en dire, c'est qu'elle eût pu être admirable dans les intérêts de l'humanité ; qu'elle avait pour objet de mettre fin à d'énormes abus ; de rétablir les droits de la justice sur les empiètements du pouvoir, et de soulager la classe populaire de toutes les natures d'oppression qui pesaient alors sur elle.

Voilà pourquoi cette révolution eut lieu ; et que n'a-t-on pas fait pour nous priver de tous ses fruits! pour s'écarter de toutes les voies que des hommes sages avaient tracées! Plus de quarante ans se sont écoulés depuis cette époque, et les fondations de ce grand édifice ne font encore que se faire voir. Mais ce n'est pas ici le moment de m'étendre sur un pareil point, et je me borne à parler des diverses causes qui ont contribué à faire du plus beau pays du monde un champ de carnage et de désolation ; à ouvrir toutes les veines de cette terre promise, pour les encombrer de victimes, et à nous montrer un peuple de furieux

dans des hommes qu'il a fallu faire sortir d'eux-mêmes pour les porter aux plus affreux attentats.

Pauvre Saint-Domingue, je désirais ton bonheur, je prenais la plus belle part à toutes les causes de prospérité dont tu aurais pu jouir ; j'avais reconnu les maux sous lesquels gémissaient un bien grand nombre d'hommes : et il ne fallait que la raison et la justice pour qu'ils en fussent soulagés ! il ne fallait que cette même raison et cette même justice pour sauver tous les intérêts.

Une haute considération devait se faire sentir : elle était le seul guide à suivre dans les changements qui devaient s'opérer. La France servait de mère à la colonie de Saint-Domingue ; elle défrayait la plus grande partie de ses dépenses ; elle pourvoyait à ses besoins, mais elle se trouvait ensuite largement indemnisée par ces riches produits qui venaient alimenter chez nous ces deux branches si importantes à la prospérité des états, l'industrie et le commerce.

Telle était l'heureuse harmonie qu'un aveuglement déplorable est venu détruire.

L'Assemblée nationale s'était arrêtée au parti le plus sage qu'elle eût pu prendre : elle avait abandonné à une assemblée coloniale, qu'elle ordonnait de créer à Saint-Domingue, le droit d'établir son régime intérieur, et de soumettre ses travaux à l'Assemblée nationale et à la sanction du Roi.

Or, ce fut cette assemblée coloniale qui perdit tout, en ne faisant usage de ce beau privilége qu'elle avait reçu que pour faire prévaloir les préjugés les plus déplorables sur les intérêts d'une colonie qu'elle pouvait sauver.

C'est à cela, à cela seul que tient le principe de la perte de Saint-Domingue : je vais le prouver.

C'était pour toutes les imaginations un sujet de grand enchantement, de songer à ce qui venait de se passer en France ; de songer à la direction différente qu'allaient recevoir tous ces riches conduits, d'où sortaient à profusion les priviléges et les faveurs : et de savoir que tous les ordres de la société s'étaient rapprochés entre eux, pour en établir de nouvelles distributions, et soulager les malheurs publics.

Ces sentiments étaient partagés par tous les gens de bien, mais lorsque l'on voit l'imagination ne s'arrêter à la possession de si éminents bienfaits que pour s'abandonner aux plus affreux égarements, alors de grands désastres s'en suivent, et c'est ce qui a eu lieu à Saint-Domingue, comme en France.

On vit les têtes se monter, les imaginations s'exalter, les intérêts particuliers prendre la place des intérêts généraux. Tout ce que l'on apercevait plus haut que soi devait être abaissé ; et ce qui était au même niveau, cesser de nous égaler. On rêvait le bonheur, on se plaisait dans son délire, et le réveil n'enfantait que des projets auxquels le jugement et la raison n'avaient pas participé.

Un grand nombre d'habitants voulaient humilier le pouvoir, les petits blancs devenir des personnages importants, et conserver sur la classe des hommes de couleur ce droit de préjugé qui flattait leur orgueil et les faisait jouir d'une certaine domination.

Des hommes d'une classe plus élevée, dont le devoir était de s'observer en face d'une population qui

n'aurait eu qu'à lever les yeux sur eux pour les faire trembler, et qui leur restaient soumis comme par enchantement, étaient les premiers à donner l'exemple de la licence et à se livrer au désordre. A Saint-Marc, les prisons avaient été défoncées, et les prisonniers couraient la ville! Au Port-au-Prince, on avait vu s'organiser un club, des motions incendiaires y être journellement portées, et l'autorité ne plus se montrer qu'avec crainte.

C'est ainsi que commença à se creuser un abîme que la terre ne put pas parvenir à fermer.

Le comte de la Luzerne, mon cher protecteur, avait depuis long-temps quitté la colonie : il était déplacé, pour aller occuper en France une des plus hautes dignités de l'état : il avait été appelé au ministère de la marine.

M. Barbé de Marbois ne tarda pas lui-même à s'éloigner de Saint-Domingue.

Il se trouvait signalé à la fureur des partis par deux motifs qui lui faisaient également honneur.

Le premier, est la sévérité qu'il exerçait contre les comptables, dont plusieurs avaient été forcés de rapporter dans les caisses du gouvernement des sommes considérables.

Le second, le faisait admirer par le sentiment de justice et d'humanité qu'il exprimait en faveur de la cause des hommes de couleur, dont il sentait d'ailleurs que l'assistance deviendrait d'un côté un appui contre les entreprises des désorganisateurs ; et de l'autre, un motif de sécurité pour la conservation des intérêts publics.

Son départ fut un grand sujet de regrets pour les personnes qui rendaient justice à ses mérites et à ses qualités particulières. Les hommes de couleur surtout se montraient inconsolables, et je ne puis pas donner de plus grandes preuves de leur attachement à ce grand administrateur, que dans le fait que je vais rapporter, et qui eut lieu plus de vingt-cinq ans après l'époque à laquelle M. Barbé de Marbois avait quitté la colonie.

Je déjeûnais au Port-au-Prince, en 1818, chez

un homme de couleur, qui était à la fois sénateur et un des premiers chefs militaires du pays; il s'appelait *Canot*. Il me dit, à la sortie de table, qu'il avait quelque chose de fort précieux à me montrer.

Je le suis, et nous arrivons à une de ses remises, où j'aperçois une voiture couverte avec le plus grand soin.

Il ordonne de la découvrir, fait ôter une quantité de petits emballages, me fait voir un carosse surmonté d'un siége, et me demande si je le reconnaissais.

Je lui dis que ce genre de voiture était dans ma jeunesse fort peu connu à Saint-Domingue, parce qu'on se servait de trois chevaux conduits par un postillon, et que le siége devenait inutile; mais que je croyais cependant en avoir vu une tout-à-fait semblable à M. de Marbois.

Précisément, me répond-il, cette voiture lui appartenait; je me la suis procurée, et mes enfants en prendront autant de soin que j'en ai pris moi-même.

Voilà ce dont j'ai été témoin, et je ne pense pas qu'un mot de plus puisse s'ajouter à ce récit, pour donner la preuve du souvenir que les hommes de couleur conservaient alors de M. de Marbois.

J'ai annoncé que la conduite que tinrent les membres de l'assemblée de Saint-Marc devint la cause de la perte de Saint-Domingue, et les motifs qui viennent à l'appui de cette assertion ne me manquent pas pour en établir la preuve.

Deux questions se présentent.

La première, de savoir à quelle fin cette assemblée avait été créée.

La seconde, en quoi consistait le pouvoir de chacun de ses mandataires.

Dans l'état de régénération où se trouvait la France, il était juste que les Français qui habitaient les contrées lointaines dussent profiter de ses bienfaits, et ce fut la cause qui détermina l'Assemblée nationale à autoriser à Saint-Domingue la création d'une assemblée coloniale.

Cette assemblée était, comme je l'ai dit, revêtue du droit de présenter à l'Assemblée nationale et à la sanction du Roi un mode d'administration qui pût s'adapter à la colonie, et y assurer à la fois le maintien du bon ordre et la conservation de tous les intérêts.

Voilà en quoi consistait l'étendue du mandat qu'avaient reçu les membres de cette assemblée.

Or, l'état présent de la France, et l'influence que devaient avoir les événements qui s'y étaient passés sur l'esprit des diverses classes d'hommes qui peuplaient Saint-Domingue, donnaient lieu de leur part à des réflexions bien sérieuses.

Il fallait peser toutes les considérations auxquelles se rattachait le nouvel ordre de choses, et songer qu'il n'y avait pas à reculer devant les premiers pas qu'avait fait la révolution française, attendu que l'on y serait toujours rappelé.

Le seul parti qu'ils eussent à prendre était de venir d'eux-mêmes au devant des dangers qui les mena-

çaient, et de faire céder un point d'orgueil bien insignifiant à la conservation des intérêts publics et des leurs en particulier ; c'est ce qu'ils n'ont pas fait.

On les vit commencer par s'établir en état de révolte contre l'autorité de la France, en transgressant leurs pouvoirs, et déclarant que, bien que la colonie fît partie des domaines de la métropole, ils se reconnaissaient seuls le droit de se donner des lois, ce qui écartait les pouvoirs que l'Assemblée nationale et le Roi s'étaient conservés.

On les vit se gonfler d'orgueil, en osant rendre justiciables de leur autorité les premiers chefs de Saint-Domingue qui tenaient leur nomination du Roi, et se donner la jouissance de les appeler à la barre de leur assemblée.

On les vit s'attribuer des priviléges qu'ils n'avaient point, en créant des comités pour les affaires relatives à la marine et à la guerre ; détacher de leurs devoirs les soldats du régiment du Port-au-Prince en garnison à Saint-Marc, et leur donner des chefs.

On les vit enfin ne pas frémir de cette fameuse déclaration qui porta l'effroi dans les cœurs, la désolation dans les esprits, et mit les armes à la main à une classe d'hommes qui pouvait tout sauver. Elle annonçait qu'ils sauraient mourir plutôt que de partager les droits politiques avec *une race bâtarde et dégénérée*.

Je vais principalement traiter ce dernier point, attendu que c'est de lui que sont sorties toutes les flammes qui ont embrasé Saint-Domingue.

Combien de réflexions n'eussent pas dû précéder de leur part cette déclaration !

Les premières devaient se rapporter à la position de la France ; les autres, à celle dans laquelle se trouvait alors la colonie.

Elles devaient se rapporter à des maux qu'ils auraient dû prévoir, et à des faits qu'ils auraient dû connaître.

Cette déclaration était en opposition trop directe avec les principes que professait l'Assemblée nationale

et les sentiments particuliers du Roi, pour que la France ne la repoussât pas. Ils n'avaient donc aucune assistance à attendre dans la lutte qu'ils voulaient soutenir ; et si des forces devaient être envoyées dans la colonie, ce n'était pas pour servir leurs opinions et leur cause : ils en ont eu la preuve.

Le gouvernement de France, comme je l'ai observé, ne voulait pas s'engager trop avant dans cette affaire ; mais la répugnance qu'il en éprouvait ne se rapportait pas à ce qui concernait la réclamation des hommes libres, lesquels possédaient en propriété une partie du sol, et supportaient, de concert avec les blancs, les charges imposées à la colonie : elle se rapportait à la classe laborieuse, à celle des esclaves, et l'on pensait avec raison que sur un point aussi grave, quelques concessions justes auraient suffi pour conserver le droit de propriété, et faire jouir ces mêmes hommes d'une portion de bien qui les eût satisfaits.

C'est là ce que les membres de cette assemblée coloniale n'ont pas voulu comprendre.

La position de la colonie renfermait bien plus de

causes encore susceptibles de les éclairer, et ils ne s'en sont servis que pour se laisser entraîner à de nouvelles erreurs.

Ils ne s'arrêtaient point aux effets qui devaient résulter de la divergence des opinions concernant la question qu'ils avaient si subitement tranchée, à la division qu'elle ferait naître entre les blancs, et à la guerre dans le pays : ce qui est arrivé.

Une dernière opinion, dans laquelle ils se trompaient fort, était de croire que les blancs conservaient auprès des noirs plus d'influence que n'en avaient les hommes de couleur.

Le rapprochement de ces derniers avec la classe des noirs provenait d'une cause qui ne se combat point : c'était principalement dans les ateliers que beaucoup d'hommes de couleur allaient choisir leurs femmes ; et l'on verra bientôt dans la guerre que ces hommes auront à soutenir, que non-seulement il n'y avait pas d'ateliers qu'ils ne fissent soulever à volonté, mais qu'ils les faisaient de la même manière rentrer dans le devoir.

Cependant les membres de cette assemblée se montraient sur ces divers points d'une extrême ignorance; et pensaient que le soleil, qui continuait à les éclairer sans les entourer de ces nuages sombres qui annoncent la tempête, luirait toujours pour eux.

De nouvelles réflexions s'ajoutent encore à ces dernières.

On ne devait pas ignorer que toutes les autres colonies pouvaient se maintenir par de légers secours envoyés de la métropole, lorsque Saint-Domingue, par son étendue et sa grande population, exigeait d'elle des efforts considérables, dont les résultats ne pouvaient pas même se garantir : nous en savons quelque chose.

La conservation de cette belle colonie ne pouvait dépendre que de la bonne intelligence entre toutes les classes libres qui y auraient fermement établi en commun le bon ordre et la sécurité de toutes les fortunes. Nous pouvions jouir de ces avantages; nous les avions entre les mains, et ils ont été sacrifiés à un sentiment d'orgueil inexcusable, et qui a réduit

une partie de ces mêmes habitants, que les malheurs ont poursuivi, à ne pouvoir conserver plus tard quelques modiques ressources qui leur étaient restées, qu'en s'inclinant devant la toute-puissance d'un noir que l'on voyait autrefois figurer dans nos ateliers.

Grand exemple pour les hommes imprévoyants qui ne savent pas voir, dans les opinions auxquelles ils s'abandonnent, quels peuvent être pour l'avenir les effets du présent.

Voilà ce que j'avais à dire pour prouver quelles ont été les causes de la perte de Saint-Domingue.

Je vais reprendre le cours de ma vie dans cette colonie, et j'aurai bien peu à m'étendre pour arriver à l'époque où ma destinée changera entièrement.

Je m'étais fait incorporer dans la garde nationale, et je trouvais charmant de passer d'un habit noir à un uniforme militaire. On s'exerçait régulièrement au maniement des armes; les jours de revue étaient assignés pour des jours de plaisir, et l'on vaquait fort peu à ses occupations.

Je m'étais fait beaucoup d'amis à Saint-Marc, ainsi que parmi les habitants les plus voisins, et chacun me marquait le désir de me rendre des services.

Un de ces derniers me donna un conseil dont il m'engageait beaucoup à profiter. C'était d'acheter quelques-uns de ces nègres de queue qui restent aux cargaisons, attendu les diverses maladies dont ils sont atteints; il me dit que ces hommes me coûteraient fort peu, que je les garderais quelque temps chez moi, où j'en ferais prendre les plus grands soins, et qu'il les recevrait en convalescence sur son habitation, où ils ne seraient employés à aucun travail, et prendraient seulement connaissance de ceux auxquels on devrait les destiner plus tard.

Il pensait aussi que je devais joindre à cet achat celui de plusieurs de ces noirs, qui, par différentes causes, désertent l'habitation de leur maître, que la maréchaussée arrêtait, et qui se vendaient ensuite par autorité de justice.

Ces derniers étaient annoncés avant et après leur

vente dans les papiers publics; leur signalement était donné avec la plus grande exactitude, et les propriétaires avaient pendant une année le droit de les réclamer en payant les frais de capture.

Ces sortes d'achats présentaient un grand nombre de chances dont il est facile de se rendre compte. Cependant rien ne m'arrêta dans la détermination que j'avais prise.

J'achetai, moyennant deux cents piastres comptant, et trois cents payables à ma commodité, six noirs, dépendants d'une queue de cargaison. La bonne madame D***, qui ne rêvait qu'à mes intérêts, me dit de ne pas m'en occuper, et mon fidèle Lafleur avait également les yeux sur eux.

Ces malheureux étaient nus : je commençai par leur donner chemises, pantalons et mouchoirs, et les fis aussitôt après entrer en traitement.

Les autres noirs dont j'ai parlé, et qui se vendaient à la barre du siége, offraient aux acquéreurs de si grandes chances à courir, et même de si grands dan-

gers, qu'ils ne me coûtèrent pas cher. Je regardais comme fort essentiel que ces hommes fussent traités avec les plus grands ménagements; car, dans le cas contraire, ils ne se seraient pas fait scrupule de courir encore les champs.

J'en fis acheter quatre, que je choisis dans les meilleures figures : car il eût fallu être habile pour lire dans leur cœur. C'étaient de jeunes noirs bien constitués, mais qui semblaient avoir beaucoup souffert.

Je les plaçai sur l'habitation de mon ami qui donnait dans la ville, ce qui me donnait la facilité d'aller les visiter à loisir. Je les avais fait habiller, ne les laissais manquer de rien; et j'avais l'air si peu méchant, qu'ils m'aimèrent au premier abord. Cette petite affaire me donnait des occupations qui m'intéressaient beaucoup.

J'y eus tout le bonheur imaginable. Mes six malades s'étaient parfaitement rétablis; et les quatre autres noirs, qui me faisaient courir tant de risques,

n'étant pas réclamés dans les termes d'usage, me restèrent, et tournèrent à merveille.

Le succès que j'obtins dans une entreprise si facile, prouve qu'il ne fallait dans ce pays que vouloir s'y industrier pour marcher à la fortune.

CHAPITRE X.

—

Position embarrassante à la suite d'un souper. — Affaire d'honneur. — Nouvelles satisfaisantes de France pour mon avancement. — Projet d'un bel établissement. — Dissolution de l'assemblée coloniale. — Son embarquement pour France.

*

M. Déchapelles, sénéchal de Saint-Marc, eut besoin de faire un voyage en France, et se chargea de lettres que je lui donnai pour ma famille. Il m'avait donné les meilleurs conseils, et j'en étais reconnaissant. Il me dit, à son départ, que si le projet qu'il

avait conçu venait à réussir, j'aurais la preuve qu'il s'était occupé de moi.

C'est ici que je dois dire à quoi nous sommes exposés dans la vie, et qu'il ne faut quelquefois qu'un moment, qu'une circonstance inattendue, pour amener des événements qui ont ensuite une grande influence sur nos destinées à venir.

Le malheur de cette aventure est qu'il n'y avait pas de secret à en garder; elle était accompagnée de ces faits qui ne peuvent se taire.

Je vais parler d'une femme dont j'ai eu l'occasion de tracer le portrait, et qui m'avait causé tant de surprise à la première vue.

Marie Lo**** était mulâtresse, et sa couleur pouvait seule établir une différence entre elle et une blanche dans laquelle toutes les perfections se seraient rencontrées.

Sa fortune paraissait être considérable; elle avait vécu plusieurs années avec un négociant nouvellement

parti pour France, et qui lui donnait des intérêts dans ses plus belles affaires. Le plus riche magasin de Saint-Marc était le sien. Douze servantes, toutes bonnes marchandes, parcouraient la ville et les alentours : et comme il n'arrivait pas de cargaison qu'elle n'eût le premier choix, ses marchandises étaient fort recherchées. Son amant était en voyage; la nature de ses affaires exigeait de fréquentes absences.

Nombreuse société se trouvait tous les soirs chez elle. Je m'y étais arrêté quelquefois, et m'en étais toujours tenu dans la conversation à ces sortes de galanteries qui entraient dans mes goûts.

Il lui arrivait, de temps en temps, de donner de fort jolis soupers : son cuisinier excellait dans certains mets à la créole; et je fus surpris un jour de recevoir une invitation pour le premier.

Je n'y manquai pas. La chère était succulente, et le Bordeaux et le Champagne n'avaient pas été ménagés.

Sentant que ma tête était sortie de sa sphère ordi-

naire, et qu'elle ne me portait plus qu'à des élans de tendresse, je laisse tous les convives s'éloigner, et je reste seul avec elle.

Ce changement dans ma position me conduisit à lui parler un langage plus expressif qu'aucun de ceux que je lui avais encore tenu. Mais les effets de l'incontinence à laquelle je m'étais livré dans le repas finissent par m'occasionner un grand dérangement. Je perds connaissance.

Cette femme prend les plus grands soins de moi, ordonne de fermer ses portes, et me fait conduire dans sa chambre.

Un des curieux de la société, sachant que je n'étais pas sorti, faisait sentinelle à la porte, et l'entendant fermer, la chose lui avait paru claire. Or, il arrivait précisément que cet homme était l'ami intime de l'amant dont j'ai parlé.

Je reste quelques heures sans être de ce monde, et quand je me réveillai, je regardai comme l'effet d'un songe d'apercevoir Marie Lo**** près de moi.

Je lui témoignai le désir de rentrer chez moi avant le jour, pensant aux inquiétudes que je devais laisser sur mon compte. Je trouvai en effet mon bon noir, qui se promenait sous la galerie, et ne pouvait tarir ses larmes.

L'amant revint quelque temps après, et le jour même de son retour il se trouva invité à un fort grand repas où l'on eût l'extrême attention de lui donner la plus affligeante nouvelle qu'il pût recevoir. Soit qu'il se grisât par intention, ou qu'il le fît par goût, il quitta la table, et sortit la tête fort échauffée. Le hasard fit qu'il me rencontra au milieu de la rue; aussitôt il se prit à m'insulter, et se serait porté à quelque chose de plus grave sans les personnes qui l'accompagnaient.

Je lui dis qu'il n'avait pas trop du reste de la journée pour recouvrer sa raison, et que nous nous verrions le lendemain matin à cinq heures au lieu ordinaire des rendez-vous.

Cette affaire ne pouvait pas se cacher; toute la ville en était instruite; et comme cet homme passait

pour un breteur fort habile, tout le monde s'intéressait à moi.

La bonne madame D*** n'imaginait pas qu'elle dût me revoir, et se montrait inconsolable. C'est en vain que je l'assurais que je savais me battre, et ne craignais pas du tout cet adversaire redoutable.

Je ne me fis point attendre; je me trouvai au rendez-vous le premier, accompagné de mon second, et fus surpris de la quantité de personnes qui s'étaient rendues sur le champ de bataille.

Nous avions choisi l'épée, et le terrain était convenable pour ce genre de combat. Mon adversaire arriva enfin, et, mettant habit bas, nous fûmes bientôt en garde.

Il était grand, fort, et avait un poignet de fer. Je le laisse tirer, pare sa botte, et il évite la mienne en reculant d'une semelle. Ce manége se continuant, je me décide alors à lui faire voir du chemin; je m'élance sur lui, et rassemblant dans mon poignet les parades qui devaient rencontrer son épée, je l'enveloppe du fort au faible, et le désarme à l'instant.

Il s'était aperçu qu'il n'était pas redoutable pour moi, et ne faisait plus voir la même contenance. Ce n'était qu'en rompant qu'il m'empêchait d'arriver à son corps.

Nous nous reposons qnelques instants, et je le vois aller tremper son bras, extrêmement gonflé, dans la mer qui était à deux pas ; j'en fais autant moi-même.

Revenus sur le champ de bataille, ce voisinage de la mer me suggéra une idée qui me réussit à merveille.

Au lieu de le presser en avant, je gagnai insensiblement le côté, et finis par l'adosser au rivage. Alors je me trouvai fort. Mon intention n'était pas de le blesser grièvement, mais je voulais qu'il sentît la pointe de mon épée.

Cette manœuvre égayait fort la galerie, et je m'empressai, lorsqu'il n'était qu'à quelques pas de la mer, de le prévenir qu'il n'avait plus à reculer.

J'écarte son épée de mon corps à la première botte qu'il me porte, et je le touche légèrement. Il se sent blessé, et le combat finit ainsi.

Je rentrai à Saint-Marc, où l'on s'était figuré qu'on ne devait plus me revoir. Le goût des armes régnait à Saint-Domingue. Les duels étaient fréquents, et savoir bien se battre était un titre auquel une certaine considération demeurait attachée, même dans l'esprit des dames. Mon combat avait eu de si nombreux témoins, et tant de singulières circonstances s'y étaient rencontrées, que tout le monde s'en entretenait, et qu'il fit bientôt le tour de la plaine.

Cependant cette affaire que je venais d'avoir suscitait en moi de profondes réflexions.

Je me voyais revêtu d'un caractère dont je ne devais pas descendre, que je devais faire respecter et respecter moi-même. L'exercice de toutes mes actions ne m'était pas permis, et il en était certaines dont j'aurais cru avoir le moins à rougir, et pourtant qu'il fallait cacher encore.

Voilà ce que je retrouvais dans les instructions que mon père m'avait laissées.

« Dans toutes les positions où vous pourrez vous

trouver, mon fils, me disait-il, regardez d'abord ce que vous devez à la société, et considérez ensuite ce que vous vous devez à vous-même. »

Le premier bâtiment qui arriva de France m'apporta une lettre de ma famille, et mon père m'annonçait qu'il était sur le point de traiter en ma faveur de la place qu'occupait M. Déchapelles ; que les accords étaient faits ; qu'il était assuré de l'agrément du comte de la Luzerne, ministre de la marine ; mais qu'il ne terminerait rien sans avoir pris ses conseils à cet égard, étant bien décidé à les suivre. Il ajoutait que si cette affaire avait lieu, il pensait qu'elle me conduirait à un bel établissement, et qu'il me faisait passer son consentement en blanc et celui de ma mère.

Cette même nouvelle ayant été également écrite à plusieurs personnes de la ville, j'en recevais les compliments.

Elle passa bientôt dans la plaine, où elle commença à préparer certains projets dans l'esprit des familles.

Il y en avait une, à laquelle je m'étais attaché de

préférence, sans autre considération que celle des plaisirs que j'y trouvais. Cette famille était la plus riche du quartier, et la gaîté y avait établi son domicile.

Je lui destinai ma première visite, et m'aperçus bientôt par l'accueil qui me fut fait, que mon empressement dans cette circonstance lui laissait apercevoir des vues qu'elle n'était pas disposée à contrarier.

M. M*** était âgé d'environ quarante ans, et sa femme n'en avait pas trente ; c'était un fort beau couple. Anna, leur fille, comptait à peine quatorze ans, et sous les 19 degrés de latitude, une jeune personne était femme à cet âge. Son physique était bien, et promettait encore davantage. Je passai quelques jours avec eux, comblé d'autant de marques d'attachement que je pouvais le désirer, et je retournai à Saint-Marc.

Bien peu de positions eussent pu alors être comparées à la mienne ; mais le brillant avenir qui m'était promis ne devait que se montrer à mes yeux pour être ensuite enseveli à jamais.

Il était arrivé nouvellement de France un homme avec lequel je me liai, le chevalier de Lav***, capitaine au régiment de Viénois. J'avais connu son frère dans la colonie, où il était mort laissant deux enfants, dont le chevalier était tuteur. Il résidait en plaine, sur une riche propriété; j'allais souvent le voir, et quand il venait en ville nous nous quittions fort peu.

Le temps s'écoulait ainsi au milieu d'un ordre de choses qui était effrayant.

Les mésintelligences se déclaraient partout : on voyait les assemblées provinciales se diviser entr'elles et d'opinions et de principes. L'assemblée coloniale ne voulait plus reconnaître les pouvoirs accordés aux chefs du gouvernement; on détruisait pour recréer. Chacun voulait la révolution pour soi, sans s'apercevoir qu'on ne faisait d'efforts que pour faire écrouler l'édifice sur lequel tous les intérêts reposaient.

Il fallait à toute force que l'on parût important. La municipalité du Port-au-Prince, composée de

soixante-douze membres, était à elle seule une assemblée entière.

Le gouverneur-général dénonçait à toute la colonie les méfaits de l'assemblée coloniale, la regardant comme séditieuse ; et cette dernière le dénonçait également comme traître aux intérêts de la France et du pays : c'était un chaos général.

On voyait aussi les ressentiments particuliers, qui provenaient des diverses opinions, mettre tous les jours les armes à la main aux plus anciens amis.

La masse des hommes de couleur, en se déclarant pour le gouvernement, avait rendu les forces inégales, et il était facile de prévoir que cette assemblée de Saint-Marc serait obligée de fuir la colonie après avoir mis tous les esprits en feu.

L'insubordination et le désordre s'étaient également introduits à bord de nos bâtiments de guerre ; on vit une partie de l'équipage du vaisseau *le Léopard* entrer en pleine insurrection, et ce même vaisseau être obligé de quitter la rade du Port-au-Prince, où les forts se préparaient à tirer sur lui à boulet rouge.

Il avait dans sa retraite fait voile pour Saint-Marc ; il était mouillé dans la rade, et je puis parler d'une expédition à laquelle j'ai participé.

Le commandant de ce vaisseau, appelé M. de Grimoire, se trouvant sûr de son état-major, voulut se débarrasser des plus mutins parmi son équipage avant de reprendre la mer. Il fit faire secrètement un appel à un bon nombre des volontaires de Saint-Marc pour se rendre à son bord, et l'on devait y arriver sans uniforme pour ne faire naître aucun soupçon.

Je me fais inscrire de suite pour cette expédition, et me rends avec quelques amis à bord du vaisseau, où, nous trouvant bientôt en force suffisante pour commencer l'opération, on s'empresse de nous armer.

Nous descendons dans les divers entreponts, arrêtons, le pistolet sur la poitrine, tous les hommes qui nous sont désignés, et les faisons monter sur le pont devant nous.

De grandes chaloupes avaient été préparées pour

les recevoir, et la garde nationale stationnait sur le bord de mer pour les conduire en prison.

C'est à la suite de cette expédition que s'embarquèrent pour France quatre-vingt-cinq membres de cette assemblée, presque tous pères de famille, et qui n'avaient travaillé qu'à leur ruine et à celle de leurs enfants.

Mon intention n'est pas de donner des détails sur la révolution de Saint-Domingue. Je renverrai sur ce point à l'excellent ouvrage du *général Pamphile Lacroix*.

Faire un simple récit de mes voyages, et rappeler par d'anciens souvenirs les jours de bonheur et de peine que j'ai eus dans ma vie, c'est la tâche que j'ai entreprise, et que je m'efforcerai de remplir.

CHAPITRE XI.

Délicieux séjour en plaine dans la famille de ma prétendue. — Arrivée d'un aspirant à sa main; il est écarté. — Troubles et désordres au Port-au-Prince. — Etat affreux de Saint-Domingue; dangers sur tous les points. — Mariage rompu. — Voyage dans la partie du sud.

Quand on est accueilli dans une famille opulente, que l'on est destiné à recevoir la main de la demoiselle de la maison, et que tous les plaisirs viennent s'offrir à nous, que de motifs n'a-t-on pas pour se trouver heureux?

La résidence principale de la famille M*** était sur une sucrerie où tout répondait à l'opulence des maîtres, et cette opulence régnait également sur plusieurs autres habitations de diverses cultures qui lui appartenaient.

Les réunions qui s'y formaient étaient nombreuses : on faisait de la musique, on dansait, on jouait, et souvent on ne montait en voiture que pour avoir le plaisir de faire des coups de bouline sur les routes qui étaient magnifiques, et où trois voitures de front pouvaient s'élancer à la fois.

Anna était élevée chez ses parents; et des maîtres, dont on faisait la fortune, étaient chargés de son éducation. Elle avait de la sensibilité, un heureux caractère, et son esprit pouvait encore se former.

C'était entre mes mains que se trouvait placée l'éducation de son cœur, mais il fallait lui parler le langage de son âge, il fallait suivre en elle le cours de la nature. Ces prémices de l'amour ont tant de prix à leur naissance! on les prend dans les plus petits

riens. Un regard qui vous est adressé, une main qui vous est abandonnée, quelques prévenances attentives, voilà le grand fond sur lequel tous les débuts s'exercent.

Je retourne bientôt sur cette habitation, car Anna m'avait recommandé de ne pas faire une trop longue absence. Je trouvais une jouissance ineffable à préparer de doux sentiments dans un cœur de quatorze ans.

Le lendemain de mon arrivée, nous voyons s'arrêter devant la grande case un très-bel équipage avec gens à livrée, et il en descend un jeune homme qui se présentait sous le nom de M. de Marsillac. Il se trouvait, disait-il, dans le quartier chez des personnes de sa connaissance, et avait pris la liberté de venir offrir ses hommages respectueux aux maîtres de la maison. On l'accueille à merveille, et le voilà introduit.

Je n'avais fait d'abord aucune réflexion sur l'arrivée de ce monsieur; mais ne tardant pas à m'apercevoir de ses attentions pour Anna, et des regards qu'il

dirigeait sur elle, je commence graduellement à perdre de ma gaîté, et me retire tristement du champ de bataille, pour lui en laisser la possession. Une chose pourtant me consolait; c'était de pouvoir lire dans les yeux d'Anna que je n'en étais pas abandonné.

On se lève de table, et je ne faisais que prendre place sur un des sofas du salon, où je me tenais à l'écart, lorsque je vois madame M*** et Anna venir s'asseoir à mes côtés.

« Comment, Alfred, trouvez-vous ce jeune homme? me demande madame M***. »

Très-bien, madame, lui répondis-je, et en tout autre lieu que celui-ci je me plairais à l'admirer. Il a des manières agréables, de l'esprit, et ce sont là des qualités qui dans certaines positions sont fort peu rassurantes.

« Je suis bien aise, répliqua-t-elle, que vous ayez de lui la même opinion que moi : mais cette remarque que nous avons faite l'un et l'autre n'a pas produit en nous les mêmes impressions, et voilà en quoi sont les torts que je viens vous reprocher.

» Vous n'avez pas prononcé deux paroles à table, et le silence est quelquefois un langage fort intelligible. Je viens avec Anna vous rendre tout entier à vous-même; » et, prenant un anneau à l'un des doigts de sa fille, elle le passa à l'un des miens.

« Croyez-vous maintenant que cet aimable jeune homme puisse nous quitter avec autant de sujet de confiance que vous devez en avoir ? »

Je regardai Anna, je pressai la main de sa mère, et des larmes s'échappaient de mes yeux.

« Allons présentement, ajouta-t-elle, nous amuser tous ensemble, et faites-nous voir que vos chagrins sont dissipés. »

M. de Marsillac était occupé à parler avec M. M***, dans un des coins du salon, et cette scène s'était passée tout-à-fait à son insçu. Nous nous joignîmes à la société; j'avais tant de réparations à y faire, que je ne ménageai pas ma gaîté; et mon rival, car c'en était bien décidément un, ne me causait aucun souci.

On se dirigea vers la sucrerie, et je voyais M. de Marsillac qui paraissait on ne peut mieux disposé à gagner le cœur de madame M***, pour arriver sans doute plus facilement à ses fins. Pour moi, je m'amusais à courir avec Anna, et à franchir dans la savane les monceaux de cannes qui avaient été passés au moulin.

La constance de M. de Marsillac dura trois jours, après lesquels, s'apercevant sans doute que j'étais de trop dans l'exécution de ses vues, il se décida à se retirer, et je ne fus pas le dernier à lui présenter mes salutations.

Ne pouvant faire une plus longue absence, je repartis moi-même le lendemain; mais j'étais satisfait, puisque mon rival avait pris le devant; et, le cœur plein d'une douce espérance, je repris le cours de mes occupations, qui ne m'avaient pas encore offert un seul instant de dégoût. Il me paraissait inconcevable que dans un état de choses aussi alarmant, de grandes inquiétudes ne se fissent pas voir, que l'on

osât se regarder en pleine sécurité, lorsque nous reposions sur un volcan, et que l'on ne sentit pas qu'un chaos semblable à celui dans lequel nous vivions, devait, au moment où l'on ne s'y attendrait pas, produire une irruption sur quelques points, et ouvrir nos yeux à des dangers que nous n'aurions pas prévus.

Telles étaient cependant alors les dispositions des esprits. Les plaisirs ne discontinuaient point, et nous trouvant dans un temps de carnaval, un bal paré et masqué où la couleur blanche devait seule être admise, fut annoncé pour le premier dimanche, à la salle de la Comédie.

On se persuadait que diverses familles de la plaine, qui venaient ce jour-là habituellement en ville, se décideraient à rester, et l'on ne se trompa point. Aussi le bal fut-il nombreux et brillant.

Une affaire fort inattendue devait m'arriver à cette soirée. La seule jeune dame qu'il y eût à Saint-Marc d'une beauté véritablement remarquable, était mariée à un négociant de la ville, et ses principales récréations

consistaient dans des excursions très-fréquentes qu'elle faisait en plaine sur l'habitation de sa mère.

Elle demeurait fort près de la femme du lieutenant de juge ; elles se tenaient souvent compagnie, et cette dernière lui avait proposé, en l'absence de son mari, de la conduire avec elle à ce bal.

Le même dimanche où il devait avoir lieu, je dînais chez le lieutenant de juge, et cette dame y dînant également, j'en fis la connaissance.

Je me joignis à la même partie, lui demandai sa main pour la première contre-danse, et j'eus l'occasion de lui offrir mon bras lorsque toute la société se dirigea vers la salle de la comédie.

Nous fîmes ainsi notre entrée dans le bal, et je m'aperçus bientôt d'une grande rumeur parmi une foule de jeunes gens qui logeaient dans son quartier. Ils avaient constamment les yeux fixés sur moi.

Un de ces jeunes gens vint l'engager à danser, et elle lui promit sa main pour la seconde contre-danse, m'ayant promis pour la première.

Ici j'interromps ma narration pour parler d'un fait qui eut lieu presque au même instant à ce bal, et qui égaya beaucoup la société.

Un bâtiment venant de France était entré ce jour dans la rade, et avait débarqué dans le nombre de ses passagers un monsieur qui se trouvait adressé à une maison de commerce de la ville. Il avait accepté de bon cœur l'invitation qui lui avait été faite d'aller au bal de la Comédie ; et comme c'était un jour où l'on se permettait de grandes libertés, il passa par la tête d'une des personnes qui l'accompagnaient, de lui attacher à son entrée dans le bal un écriteau à la basque de son habit, où son nom était inscrit en fort gros caractère.

A peine est-il dans le bal, que tous les yeux s'attachent à cet écriteau, et plusieurs personnes qui étaient masquées se proposent de s'en amuser beaucoup.

La première lui fait des compliments sur son heureuse arrivée, et s'informe si sa traversée s'est faite sans aucun accident.

Une autre lui demande quelles sont les affaires qui l'ont amené dans la colonie.

D'autres enfin, comment il a laissé sa famille.

Toutes ces personnes lui présentaient la main, et l'appelaient par son nom.

Ce pauvre monsieur perdait vraiment la tête, et disait de bonne foi à ceux qui l'avaient accompagné : « C'est bien singulier que je me trouve avoir autant de connaissances dans ce pays. »

Enfin, des éclats de rire partant de tous côtés, on est obligé de lui faire l'aveu de la petite gaîté que l'on s'était permise, et il a le bon esprit de la bien prendre et de s'en amuser avec tout le monde.

Je reviens à mon aventure, qui ne sera pas aussi plaisante.

La contre-danse étant finie, je ne perds pas un instant pour conduire ma danseuse au quadrille qui était le plus près de nous.

A peine étions-nous en place, que plusieurs des

jeunes gens que j'avais observés se précipitent sur cette même contre-danse, et chacun se trouve obligé de disputer sa place. Ma danseuse me témoigne alors le désir de se retirer, et me dit que nous serions plus heureux à la prochaine.

Je la reconduis, et m'asseois à ses côtés.

Arriva bientôt le cavalier qui devait danser avec elle après moi. Il venait lui rappeler les droits qu'elle lui avait donné de pouvoir compter sur sa main à la contre-danse suivante.

La jeune dame lui observa qu'elle avait un premier engagement à remplir avant de danser avec lui; que cet engagement subsistait toujours, mais que sa seconde contre-danse lui appartiendrait.

Ce jeune homme s'étant permis une réponse on ne peut plus inconvenante, je me lève, et le prie de se retirer, s'il ne veut point que je l'apostrophe au milieu du bal, et que j'en sorte à l'instant avec lui.

Il n'avait probablement pas prévu que les choses iraient aussi loin, et il s'éloigna de nous.

J'étais au désespoir de voir cette jeune personne toute tremblante. Je lui dis que le tort n'était nullement de notre part, mais que j'avais besoin de son assistance pour donner une leçon à l'insolent qui s'était écarté du respect qu'il lui devait; qu'il ne fallait pas qu'elle dansât avec lui; qu'il ne méritait pas cet honneur; que j'allais prendre mes mesures de manière à ce qu'à la première contre-danse on ne pût pas me disputer ma place; que nous danserions ensemble; que ce monsieur se présenterait immanquablement ensuite pour lui offrir sa main, et qu'elle ne lui ferait de réponse qu'en acceptant mon bras pour la reconduire chez elle.

Elle y consentit, et j'étais dans l'enchantement. Elle avait eu la précaution de dire à son amie qu'elle ne fût pas inquiète de la voir se retirer avec moi, et qu'elle lui en ferait plus tard connaître le motif.

Le comité de ces messieurs s'était bien aperçu que je ne lâcherais pas pied; mais personne ne s'attendait à notre résolution. Mon sang bouillait d'aller m'as-

surer de ma place, et ma danseuse devait, au dernier coup d'archet, se trouver près de moi. Je m'approche du quadrille, et fais suffisamment voir que j'étais prêt à entrer en lice avec le premier qui voudrait me déplacer.

Tout se passe à merveille, et ma danseuse ne s'était pas faite attendre.

Je pensais au plaisir que me procurerait le dénoûment de cette affaire, et ne discontinuais pas de converser avec ma belle partenerre, lisant sur bien des figures le dépit que je causais.

Enfin la contre-danse s'avance, et je vois mon jeune homme qui vient se placer derrière moi. Ma danseuse l'avait aperçu, et paraissait troublée. Je m'approche d'elle, et l'engage à prendre courage.

La musique cesse; ce monsieur lui présente sa main, mais elle accepte mon bras, comme nous en étions convenus, et je lui dis que madame, se trouvant incommodée, se retirait chez elle. Il reste muet à ces paroles; il se sent mortifié, puis, revenant à lui,

il a l'imprudence de dire un mot de trop. Je le regarde en face, et lui fais connaître que je le lui rappellerai le lendemain matin à la pointe du jour.

Cette sortie produit dans le bal une grande sensation, et je ne savais, en reconduisant cette jeune femme chez elle, comment lui exprimer mes chagrins d'être devenu aussi involontairement la cause des contrariétés qu'elle éprouvait.

« Où trouverais-je des motifs pour me plaindre de vous, monsieur, me répondit-elle, quand je ne puis que vous témoigner, au contraire, combien je suis sensible aux marques d'intérêt et d'égards que vous m'avez montrées ; mais un sujet de peine me reste, c'est celui de penser que vous allez exposer vos jours pour moi. »

« Sur ce point, m'empressai-je de lui dire, ne vous affligez pas, madame, et félicitez-moi bien plutôt de me trouver assez heureux pour me présenter sur le champ de bataille avec le souvenir que je conserverai de vous. »

Nous étions arrivés chez elle, et cette position, si inattendue et si douce à la fois, répandait un charme dans toutes mes pensées.

Cependant, j'avais un grand chagrin de laisser cette jeune personne toute seule au milieu des regrets qu'elle devait éprouver, et d'un autre côté, les convenances ne permettaient pas que je restasse longtemps avec elle. Je lui annonçai la nécessité de me montrer de nouveau au bal, et la suppliai de croire qu'après avoir été assez heureux pour posséder sa main, je ne connaissais pas de faveurs à pouvoir y solliciter.

Voici comment les choses se passèrent ensuite.

Je désirais principalement connaître l'heure à laquelle je me battrais le lendemain; mais j'avais affaire à un homme qui ne se battait pas à toute heure. Son frère était en voyage; il se trouvait en son absence, chargé des intérêts de sa maison, et ne pouvait pas avant son retour s'exposer aux dangers d'un combat. Je trouvais fort singulier qu'il me donnât de pareilles excuses, et lui dis qu'il ne fallait pas être impertinent

quand on ne se sentait pas en position de donner raison d'une offense.

Huit jours s'étaient passés, lorsqu'il se présenta chez moi. Son frère était de retour, et il crut ne pas pouvoir mieux me témoigner son empressement à se battre, qu'en me donnant rendez-vous pour l'après-dîner. Je lui répondis que je l'avais attendu assez long-temps pour que je ne crusse point lui devoir le sacrifice de mes plaisirs; que j'avais un engagement pour toute la journée, et qu'il m'était commode de ne vider cette affaire que le lendemain matin:

Le hasard fit que je me rencontrai avec son frère dans la maison où je dînais : il s'était fort occupé de ce duel; on ne m'en donnait pas les torts, et il m'en demanda quelques explications. S'en montrant satisfait, il me pria de ne pas pousser cette affaire plus loin. J'y consentis, et mon adversaire vint se mettre à ma disposition pour toutes les excuses que j'avais droit d'en exiger.

Mes occupations avaient nécessité un assez long séjour à Saint-Marc, et il me tardait de retourner

sur l'habitation où m'appelaient des affections naissantes, auxquelles je mettais un grand prix. Là tout était plaisir pour moi.

Madame M***, pleine de tendresse pour son Anna, aimait à nous réunir et à encourager tous nos jeux innocents. Mon cœur s'épanchait dans la joie, et je me demandais comment il était possible qu'il pût suffire à tant de sujets de bonheur.

On savait que ce qui me récréait davantage, c'était les courses que nous faisions sur les habitations appartenant à la famille, et madame M*** en projeta une sur un bien que je ne connaissais pas.

Nous partîmes, et arrivâmes bientôt au passage de la rivière de l'Esther. Les eaux s'en étaient abondamment retirées, et cependant elle offrait encore sur ce point plus de trente pieds de largeur.

Je pensais que nous allions trouver un bac ou un bateau dans lequel on aurait placé la voiture ; mais, à mon grand étonnement, le postillon lança les chevaux au milieu de la rivière. Ces dames, sans paraî-

tre étonnées, me recommandaient de lever les jambes comme elles le faisaient elles-mêmes : et c'était pour moi un spectacle nouveau, de voir les eaux de la rivière pénétrer dans la voiture, et ne se trouver qu'à quelques pouces de nous. Madame M*** m'avait appris que ces sortes de passes étaient toujours sondées, et que leurs postillons en avaient une si grande habitude, qu'ils ne se trompaient jamais à la profondeur de la rivière.

Ces courses en voiture ne constituaient pas nos seuls plaisirs ; ils étaient variés fréquemment par des promenades à cheval.

Le temps qui se passait à la grande case était également bien employé : la société n'y manquait jamais.

Un usage auquel j'avais peine à me faire était le jeu, qui était une passion dans ce pays. Tout le monde s'y livrait indistinctement, et je fus obligé de m'y conformer moi-même. Le craps à trois dés était la partie favorite, et je m'associais avec Anna.

Quatre jours de résidence avec mes nouveaux amis

ne furent pour moi qu'un songe. Je m'attendais à me voir bientôt fixé dans cette famille, où tous les cœurs m'appelaient; et cependant....... Mais n'anticipons pas sur des événements qui vont bientôt se faire connaître; n'arrivons pas, sans y être forcé, à une cause de chagrin qui ouvrit la route à bien d'autres.

Il y avait long-temps que je n'avais pas vu le chevalier de Lav***; il s'était marié contre tous mes conseils à une belle créole, nouvellement arrivée de France, et qui avait peu de fortune. J'avais lu sur la figure de cette charmante femme la condamnation du pauvre chevalier : et comme il prétendait avoir épousé la fleur des pois, je lui disais, suivant ses propres expressions, que cette fleur des pois irait répandre ses parfums dans d'autres parterres que le sien.

Lav*** n'était pas un homme qui dût se marier à Saint-Domingue : il se faisait avantageusement connaître par son esprit et son amabilité; mais il avait au moins trente-six ans, joignait à un physique que l'on n'admirait pas une fort mauvaise santé, et il ne m'en avait pas voulu de lui dire que cette belle

ne reposerait pas long-temps la tête sur le même oreiller que lui.

Je me dirige un jour sur son habitation; il venait de se battre, et on l'avait rapporté chez lui grièvement blessé : il voulut me voir, et me dit que mes prédictions ne s'étaient que trop parfaitement accomplies.

Quelque temps après mon retour à Saint-Marc, je vois mouiller dans le port un bâtiment venant de France. Je reçois une lettre; elle était de mon père, et je la décachète en tremblant.

« Je vais, mon cher enfant, me disait-il, te causer peut-être de bien grands chagrins, car qui sait le chemin que ton cœur aura pu faire, d'après les dernières espérances que je t'avais laissé concevoir; mais j'ai vu le comte de la Luzerne, et il était trop notre ami pour me conseiller de faire en ce moment des sacrifices dont il ne prévoyait pas d'heureux résultats pour nous. La colonie de Saint-Domingue éprouve des convulsions que les jours qui s'écoulent peuvent encore augmenter, et le sort de la France n'est nullement fixé lui-même.

» Les temps présents commandent à toutes les actions la plus grande prudence ; et si notre pays peut jouir du bonheur de voir s'établir dans son sein un ordre de choses qui satisfasse les opinions sages et éclairées ; si la France ne s'accroît en lumières que pour nous faire jouir des fruits des plus beaux sentiments, les chagrins que te causera cette lettre seront d'une courte durée, et ton avancement dans les fonctions que tu remplis ne pourra m'occasioner aucune sorte d'inquiétude. »

Voilà ce que renfermait d'essentiel la lettre de mon père, et je la regardais comme un nouveau gage de toute sa tendresse. Je ne perdis pas un instant, et m'empressai d'aller la communiquer à cette excellente famille, qu'elle intéressait autant que moi.

Ils eurent bientôt lu sur ma figure que quelque chose de nouveau m'attirait auprès d'eux. Je les réunis tous les trois, car je désirais qu'Anna fût également présente à la lecture de cette lettre; puis, la remettant entre leurs mains, je leur demandai la permission de me retirer quelques instants dans le jardin, les assu-

rant que quelle que pût être leur détermination, mes sentimenta ne changeraient jamais à leur égard.

Je n'y étais resté que peu de temps, lorsque j'aperçus Anna qui courait après moi en me tendant les bras. Je volai au devant d'elle ; ses larmes coulaient encore de ses yeux, et nous rentrâmes ensemble au salon.

« La lettre de votre père, me dit M. M***, est pleine de bon sens et de sagesse, Alfred ; elle vous servira de guide ; restez près de nous, mon enfant ; ne vous en détachez pas ! Continuons à vivre ensemble, aimez-nous avec la même tendresse : et le temps, car nous devons tout attendre de lui, réglera notre destinée commune. »

Je me jetai tour-à-tour dans leurs bras, et la joie régna encore dans nos cœurs.

Mon existence fut la même pendant plusieurs mois, et je n'apercevais pas d'embellis dans les affaires publiques. D'affreux événements s'étaient passés au Port-au-Prince ; l'autorité n'avait pu assurer ses droits que

lès armes à la main, et le sang avait coulé. Les nouvelles de France n'étaient pas plus rassurantes. L'Assemblée nationale offrait un champ de bataille où les partis se montraient en présence, et le peuple y affluait de toutes parts pour y vociférer des cris.

Les hommes sages, lès hommes éclairés, ces premiers pilliers sur lesquels la liberté avait fondé ses bases, restaient inébranlables, attendant le choc de ces passions ardentes qui venaient fondre sur eux.

Là cour ne pouvait pas se détacher de ses anciens priviléges; la noblesse embrassait son parti : elle croyait sauver le trône en abandonnant son roi. Pensée funeste, et dont le résultat fut de servir d'encouragement aux projets qui mûrissaient dans certains esprits.

Ce fut un grand étonnement pour moi de voir arriver alors à Saint-Marc un homme qui disposait d'immenses capitaux, et venait les répandre à profusion, pour en tirer, il est vrai, de fort gros bénéfices, mais qui ne pouvaient se réaliser qu'avec la plus parfaite tranquillité dans le pays. Cet homme était un intéressé de la maison Romberg et Baps, de Bordeaux, et

portait ce premier nom. Il venait offrir de grands soulagements à tous les habitants de nos plaines, payer leurs engagements, fournir à leurs besoins, et leur ouvrir ses caisses.

Cette nouvelle maison de Romberg et Baps établissait ses comptes, avec chaque habitant, en balançant ses avances par la totalité de leurs récoltes, qu'elle recevait dans ses magasins, et qui lui servaient à charger sans retard le grand nombre de navires qu'elle renvoyait en France. Opération parfaitement conçue; mais il fallait, je le répéterai de nouveau, un ordre de choses à Saint-Domingue qui ne se trouvât pas en présence de toutes les causes de destruction qui abondaient alors.

L'arrivée de ce jeune homme semblait un grand événement dans les intérêts des propriétaires, et il n'y avait pas d'habitation où il ne fût fêté. Il se présenta chez M. et madame M***, quoique ce fût une des familles qui eût le moins besoin de ses services. On l'avait accueilli à merveille, et je crois le voir encore y faisant sa première entrée.

Un habitant du quartier était passé de France sur le bâtiment où il se trouvait. Cet homme puisait largement dans ses coffres, et peut-être est-ce pour s'acquitter avec lui qu'il voulut me faire évincer et l'établir à ma place dans la famille à laquelle je devais m'allier. Peu de temps avait suffi pour que la proposition en fût faite à M. M***.

Celui-ci, n'entendant pas user de mauvais procédés envers moi, me fait appeler, et sa femme était présente. « Nous vous aimons trop, Alfred, me dit-il, pour ne pas vous consulter sur une fort grande affaire. La main d'Anna nous est demandée par une personne qui est fort éloignée, sans doute, d'avoir sur notre cœur les droits que vous vous êtes acquis; mais elle s'annonce comme possédant de grands biens, et nous désirons savoir ce que vous feriez à notre place, d'après l'état d'instabilité où se trouvent les plus grandes fortunes de Saint-Domingue. »

Je dois croire, lui répondis-je, monsieur, que sur un pareil point votre détermination est déjà prise; mais je ne suis pas moins sensible à cette marque

d'égard, et quoique ce soit une question d'autant plus délicate, que je m'y trouve partie intéressée, vous aurez la preuve de toute ma franchise.

J'ai le malheur de n'apercevoir que désastres dans les événements qui vont se succéder à Saint-Domingue comme en France. Ma position personnelle ne me laissera jamais aucune crainte, n'importe les maux dont je serai menacé; mais combien cette position ne changerait-elle pas si les espérances que vous auriez fondées en moi venaient toutes à se perdre, et que les chagrins qui, d'un autre côté, atteindraient votre famille, ne pussent trouver en moi aucun soulagement! car ma ruine serait complète alors; je me verrais sans état et sans fortune. Or, vous avez bien lu, monsieur, au fond de mes pensées, si vous avez cru que de semblables considérations devaient suffire pour que je fisse à votre bonheur et à celui de toute votre famille le sacrifice qui pouvait le plus coûter à mon cœur.

Je n'ai qu'une grâce à vous demander; c'est de permettre que je me jette encore une fois dans vos bras, et d'appeler Anna, pour qu'elle voie couler les

dernières larmes de regrets et de tendresse que je verserai à ses yeux.

On fait venir cette chère enfant; elle ne pouvait tarir ses larmes. Je la presse sur mon sein, je vole dans les bras de ses parents, et je m'élance de la grande case en donnant l'ordre que l'on selle à l'instant mes chevaux pour les conduire hors de la barrière.

C'est ainsi que je quittai cette famille dont la perte était prononcée.

On vit ce M. Romberg épouser mon Anna, qui m'avait conservé son cœur; on vit plus tard sa maison de commerce manquer en France, et lui-même succomber à cette affreuse maladie qui cause à Saint-Domingue tant de ravages parmi les Européens. On vit cette famille si riche fuir le tableau effrayant que présentait Saint-Domingue, et se réfugier dans une île étrangère.

Anna forma une nouvelle alliance, et veuve une

seconde fois, elle ensevelit son père, sa mère, ses enfants, pour les suivre bientôt après.

Ah! destinée! destinée! que sommes-nous sur la terre!

On n'abandonne pas avec indifférence un avenir aussi séduisant qu'était le mien ; on n'éloigne pas facilement de son cœur ses plus chers amis. Le mariage d'Anna allait se conclure, et je résolus de m'absenter.

J'avais toujours conservé une correspondance fort suivie avec mon ami Béraud ; je lui faisais part des divers sujets de bonheur que ma position offrait, et c'est par lui qu'Amélie était instruite que je me trouvais heureux. Il n'avait eu connaissance des changements intervenus dans ma position, que pour venir de lui-même au devant de mes projets : il sentait la nécessité que je fisse un voyage, et m'annonçait par sa dernière lettre qu'il allait faire venir des chevaux de chez lui, qu'une voiture nous serait facile à trouver, qu'il échelonnerait des attelages sur la route du sud,

que notre chemin était déjà tracé, et qu'il partirait pour se rendre auprès de moi aussitôt que les préparatifs de notre voyage seraient totalement finis.

Il arrivait toutes les semaines quelques nègres de la grande case de chez M. M***, et ils me donnaient des nouvelles de leur jeune maîtresse.

Enfin j'ai le plaisir d'embrasser mon ami Béraud, et je ne pus jamais mieux apprécier l'attachement pour moi de M. et madame D***, que par l'accueil qu'ils lui firent.

Nous passons peu de jours à Saint-Marc, ne nous arrêtons au Port-au-Prince que le temps nécessaire pour que je puisse aller voir les bons amis qui s'intéressaient tant à moi, et prenons la route du sud.

Ce voyage fut pour nous une continuité d'attentions et d'égards de la part des habitants chez lesquels nous nous arrêtions. Nous avions traversé ce fameux morne du Tapion, où une route avait été tracée au milieu des rochers.

Arrivés à Aquin, une plaine immense et d'une

grande richesse s'y était offerte à nos yeux ; elle était plantée en indigo, et nous y descendîmes chez un habitant qui, ayant la manie des constructions, dépensait en bâtisses d'énormes capitaux. L'ensemble de son habitation ressemblait à un charmant village, au milieu duquel se trouvait un fort joli château.

Nous étions montés en voiture pour nous rendre à la petite ville de Saint-Louis, située sur une hauteur qui domine un beau pays. Elle servit long-temps de captivité à un chef très-marquant dans le parti des hommes de couleur, et que Toussaint retenait dans les fers.

C'est de cette dernière ville que nous nous rendîmes ensuite sur les habitations de Béraud, dans la plaine des Cayes.

CHAPITRE XII.

Détails de mon voyage dans le sud. — Retour à Saint-Marc. — Arrivée de France des régiments d'Artois et de Normandie. — Assassinat du colonel du régiment du Port-au-Prince. — Députation des volontaires de Saint-Marc, à l'assemblée provinciale du nord. — Je suis désigné pour y porter la parole. — Description du Cap et de ses riches plaines. — Insurrection des noirs de la partie du nord. — Six mois de guerre. — Départ pour France.

*

J'ARRIVE dans la famille Béraud, et je suis reçu comme l'enfant de la maison. Cette famille se composait du père, de la mère, de mon ami et de deux

demoiselles, dont l'une était fort jeune, et l'autre en âge d'être mariée. On savait que j'avais des chagrins, et tout le monde s'empressait de me donner des sujets de distraction et de plaisir.

M. Béraud père avait de grandes occupations à la ville des Cayes, la capitale du département, ayant été élu membre de l'assemblée provinciale.

Je trouvai les Cayes une ville charmante, et la rade garnie d'un assez bon nombre de bâtiments; mais les affaires de commerce se ressentaient beaucoup, me disait-on, des troubles de la colonie.

Il me fut facile d'observer que la majorité des opinions, parmi les habitants, marchait toujours dans le sens de la première assemblée coloniale; et cela par la raison que cette partie du sud de la colonie n'était guère peuplée que de propriétaires créoles, qui, ne possédant pas des fortunes aussi colossales que celles qui existaient dans le nord, dans l'est et dans l'ouest, vivaient sur leurs habitations, entourés de leurs familles, et ne fixaient pas leur résidence en France.

Je fus conduit à l'assemblée provinciale, et le tableau que j'avais eu fort long-temps sous les yeux des séances de l'assemblée coloniale à Saint-Marc, ne me faisait pas croire que j'y jouirais d'un grand plaisir. Ce que je puis annoncer, c'est que les discussions étaient fort vives, fort peu intéressantes pour moi, et que je vis arriver avec satisfaction l'instant où je devais la quitter pour aller dîner chez un négociant de la ville. Là je me trouvai sur un terrain qui me convenait davantage, car tout ce qui se livrait au commerce et aux affaires n'était pas créole du pays, et comme habitants de la France, nous ne tenions point aux préjugés.

Je rencontrai dans ce négociant un homme du meilleur sens, et je voudrais me rappeler son nom. Il était le chargé d'affaires de la famille Béraud : nous fîmes ensuite en ville différentes visites, et il était tard dans la soirée lorsque nous quittâmes les Cayes pour retourner sur l'habitation.

Les dames nous dirent, à notre arrivée, que les environs offraient assez de sociétés et de plaisirs, pour

que nous ne fussions pas obligés d'aller souvent les chercher à la ville, et j'étais de leur avis.

Cette famille me plaisait; j'en avais rencontré bien peu où régnât entre les parents et les enfants un accord aussi parfait. J'en aimais aussi la simplicité, dans ce qui avait rapport à l'intérieur du ménage. Ce n'était pas le luxe de nos plaines, mais une belle aisance sans prodigalité. On ordonne le lendemain de fort bonne heure d'atteler deux voitures, et nous nous mettons en course de visites.

Le meilleur accueil m'était fait sur toutes les habitations; nous recevions des invitations continuelles pour un dîner ou une réunion, et c'est ainsi que les journées s'écoulaient. Cette position me faisait jouir de bien des sujets d'agrément, et mon ami me répétait sans cesse combien il se trouvait heureux de pouvoir me donner, au milieu de ses parents, des marques de son attachement sincère.

Il existait en moi une cause de souffrance, dont je n'avais aucun soulagement à attendre de lui. Je ne la reportais pas à la frustration de mes intérêts dans le

riche établissement que j'avais manqué ; ma conscience s'y était montrée à découvert, et il m'en restait un sujet de consolation. Ce qui m'occasionnait un véritable chagrin, était de n'avoir pas entendu parler de ma famille depuis bien long-temps, et cette pensée me poursuivait partout. On s'étudiait dans cette maison à ne laisser passer que peu de jours sans me procurer de nouveaux plaisirs, et combien de connaissances aimables n'ai-je pas fait dans ce quartier !

Ces dames donnèrent aussi de leur côté plusieurs réunions, et m'étant extrêmement fatigué à la dernière, la fièvre me prit avec tous les symptômes d'une maladie grave. On s'empressa de faire venir un médecin de la ville, et je causai de vives inquiétudes pendant deux jours, après lesquels je ne tardai point à me rétablir.

Je ne m'étais pas seulement occupé de mes amusements, j'avais cherché des instructions sur les localités, et je voyais avec douleur que plus il éta nécessaire, dans cette partie de la colonie où les hommes de couleur étaient en fort grand nombre, de

mettre fin à de vives anxiétés, par le sacrifice d'un préjugé qui ne semblait rien à mes yeux, plus on y montrait d'exaspération contre cette classe d'hommes.

Ces mêmes habitants, qu'une confiance aveugle approchait chaque jour des plus effrayantes calamités, auraient bientôt changé d'opinion, s'ils avaient pu lire dans l'avenir. Ils eussent reconnu le sort affreux qui les attendait : le pillage, le massacre et les flammes ! Ils eussent vu cette même classe d'hommes de couleur, que l'on mettait si bas, être destinée à gouverner un jour la colonie.

Je n'entretiendrai pas plus long-temps mes lecteurs des détails relatifs à ce voyage : on les devine aisément ; et j'ai d'ailleurs trop de chemin à faire avec eux, pour que je ne me donne pas le mérite de leur faire franchir avec célérité la route que nous avons à parcourir ensemble.

Nous songeons à notre départ, allons faire nos adieux dans la ville et dans la plaine, et quittons de bons amis qui m'avaient si bien reçu.

Nous arrivons au Port-au-Prince, où je ne prends que le temps nécessaire pour aller voir Amélie ; et me séparant de mon cher camarade, que je comble de remercîments, je fais route pour Saint-Marc.

Ici va commencer à se rembrunir le tableau de cette belle colonie qui marchait chaque jour à sa perte.

Saint-Domingue, pays que j'adorais, qu'allais-tu devenir ?

La mésintelligence et les désordres se montraient partout. Le Port-au-Prince était devenu un foyer d'embrasement et de carnage. Le gouvernement s'était vu contraint de dissiper des assemblées qui mettaient tout en feu, et de part et d'autre le sang continuait à couler. L'Assemblée nationale, en blâmant tous les empiètements de pouvoir de la part de la dernière assemblée coloniale, avait bien fait voir que les assemblées ne devaient pas sortir de l'étendue de leurs attributions ; mais une grande distance séparait la France de cette colonie, et le feu y brûlait dans les veines.

Les vigies du Port-au-Prince signalent un matin des

bâtiments de guerre qui se présentaient au mouillage, et cette nouvelle connue, les ennemis du gouvernement ne perdent pas un instant pour travailler à sa perte.

Des adresses aux troupes sont imprimées dans des retraites cachées, et des agents dont on était sûr partent de différents points de la côte pour aller à bord des vaisseaux. Ces adresses désignaient le régiment du Port-au-Prince, et le colonel en particulier, comme les ennemis de la révolution et les soutiens du despotisme ; ils proclamaient les régiments de Normandie et d'Artois, les sauveurs de la colonie.

Ces régiments mettent pied à terre ; les soldats fraternisent avec ceux du régiment du Port-au-Prince : les cabarets s'en remplissent ; le vin leur est livré à discrétion. La garnison de la ville s'insurge contre son colonel : il eût pu sauver sa vie ; mais il préféra, par honneur, abandonner son corps, et le laisser mettre en lambeaux. Cependant, on vit après ces mêmes soldats du régiment du Port-au-Prince se montrer inconsolables, et demander à repasser en France.

Dans une position semblable, il était difficile de s'arrêter à aucun parti que la raison eût indiqué; toute espérance conçue n'était que l'avant-coureur de sinistres présages. Nous avions rompu à Saint-Marc avec l'assemblée provinciale séant au Port-au-Prince, et notre alliance s'était formée avec celle du Cap. On se décide, à la réception des dernières nouvelles, à y envoyer une députation de notre garde nationale. Je suis inscrit, et désigné en même temps pour y porter la parole.

Notre députation se composait d'une trentaine de personnes. Nous avions un officier pour nous commander; un tambour nous accompagnait; nos domestiques nous suivaient.

Une goëlette devait nous transporter dans la baie des Gonaïves; de là nous gagnions les montagnes du nord qui n'étaient pas fort éloignées, et qui nous conduisaient à ces beaux quartiers de Plaisance, dont les sites étaient magnifiques, et d'où nous descendions pour entrer dans les plaines du Cap.

Ce plan fut en tous points celui que nous suivîmes,

et quand les habitations étaient à une trop grande distance de notre route pour songer à nous y arrêter, nous trouvions facilement de petites auberges qui fournissaient à nos besoins.

C'est ainsi que nous quittâmes les montagnes pour descendre dans les plaines du nord, et gagner l'habitation des Pères située sur les hauteurs du Cap. Là je m'occupai à réunir les diverses pensées qui devaient faire la base du discours que je devais prononcer à l'assemblée provinciale. Ne me sentant pas fort rassuré sur les moyens de pouvoir remplir ma tâche, je l'aurais volontiers abandonnée à un autre : cependant j'étais parvenu à rassembler quelques idées, lorsqu'un détachement des volontaires du Cap vient à notre rencontre. Nous nous réunissons à eux, et nous rendons tambour battant à l'assemblée provinciale. Arrivé devant ces messieurs, je m'exprime sans crainte, et prends toute mon éloquence dans les sentiments d'attachement et d'intérêt que j'avais conçu pour le pays.

Je retrace le tableau de ses hautes prospérités, et

fais voir d'immenses richesses prêtes à sortir de toutes les mains qui en étaient en possession. Je fais voir quelles étaient les causes qui nous faisaient arriver graduellement à notre perte, et combien il y avait d'aveuglement et d'irréflexion de notre part, en n'entretenant pas le plus parfait accord avec toutes les classes libres de la colonie. Je déplore les derniers événements survenus au Port-au-Prince, et ne laisse pas ignorer les maux que nous devions appréhender.

Ce discours, débité avec ame et chaleur, fut assez bien accueilli.

Le temps que nous restâmes au Cap ne fut pour nous qu'une prolongation de fêtes, et combien j'admirais toutes les beautés de cette ville que je ne connaissais pas!

Son étendue était considérable; elle offrait sur tous les points le tableau le plus séduisant. De magnifiques maisons bordaient le port; une jetée prise sur la mer s'étendait fort loin : elle servait de promenade, et donnait à cette partie de la ville un air de grandeur ad-

mirable. Les maisons ressemblaient aux nôtres : la plus grande partie de leur construction était en pierre; les croisées étaient ornées de larges balcons, et l'on se fût cru transporté dans une de nos belles villes de France. La rue des Capitaines laissait voir des magasins remplis des plus riches marchandises, et le mouvement du commerce ne peut pas se décrire. On apercevait de la jetée une forêt de bâtiments, et la mer était couverte d'embarcations employées au chargement comme au déchargement des navires.

Le Cap aboutissait d'un côté à la grande mer, de l'autre aux magnifiques habitations de la partie du nord. La rade était en face, et de hautes montagnes s'élevaient sur le derrière de la ville.

Le palais du Gouvernement avait quelque chose de majestueux; mais il était trop du centre, et celui du Port-au-Prince me plaisait davantage.

Il faudrait écrire un volume, pour donner la description de tous les détails remarquables sur lesquels l'attention avait à se fixer.

La société de cette ville était nombreuse : les femmes de couleur m'avaient paru fort belles, et comme elles étaient entretenues par les négociants les plus riches, elles étalaient à tous les regards un luxe asiatique.

J'étais constamment dehors, et mes yeux se couvraient de larmes, en pensant qu'un si beau pays marchait tous les jours à sa ruine.

Ce serait une grande omission de ma part de ne pas dire que, dînant en partie à l'hôtel de la Couronne, qui était le plus accrédité au Cap, j'eus l'honneur d'y être servi par un homme dont la tête devait être un jour couronnée. Ce fameux Cristophe, ce tyran du nord, ce monstre de la nature, était esclave dans cet hôtel.

Je voulus profiter des offres obligeantes qui m'étaient faites, pour aller visiter ces riches habitations de la grande Anse et de Limonade, dont les établissements répondaient à la fructuosité du sol. Et c'est là que je vis de belles cannes à sucre.

Il y avait un mois que nous étions au Cap ; il était

temps d'aller retrouver nos pénates : et notre modeste petite ville ne me semblait plus qu'un village.

Une nouvelle assemblée coloniale se formait en toute hâte ; mais on ne devait pas en attendre plus de bien que de la première : c'était le même esprit, les mêmes opinions, le même aveuglement.

L'Assemblée nationale avait tranché la question concernant les droits politiques des hommes de couleur ; elle les déclarait admissibles dans toutes les assemblées de la colonie. Il était encore temps de sauver l'édifice : mais l'orgueil sera toujours le plus grand ennemi de l'homme. Ce décret fit à Saint-Domingue l'effet de la foudre. On renia la mère-patrie, on ne voulut plus entendre parler de la France, et la rage était à son comble.

Cependant le danger était grand pour les habitants de cette colonie, et leur position devenait effrayante. Ils ne réfléchissaient pas que le gant était jeté ; que des pères de famille, vieillis dans tous les charmes de l'indolence et des plaisirs, faisaient de bien pauvres

soldats ! ils ne réfléchissaient pas que, s'insurgeant contre les volontés de la France, ils n'avaient à attendre que les effets de son ressentiment.

D'un autre côté, quoique les hommes de couleur sussent fort bien que leur cause était gagnée par le décret du 15 mai, ils ne se décidaient pas encore à faire valoir leurs droits les armes à la main. La mesure était dangereuse à cause des noirs, dont ils sentaient qu'ils avaient besoin ; et ils ne voulaient y avoir recours qu'à la dernière extrémité.

Les mois continuaient à s'écouler dans un de ces calmes plats qui en mer annoncent la tempête, lorsque, me trouvant à un grand dîner en plaine chez le chevalier de Lav***, un volontaire de ma compagnie arrive à toute bride pour nous annoncer que la partie du nord était en feu, et que d'horribles massacres s'y étaient exercés sur tous les blancs qui étaient tombés sous la main des assassins.

Ce fut là le début d'une tragédie dont les scènes sanglantes devaient durer bien des années. Les me-

sures qui furent prises ne purent arrêter les effets désastreux de cette insurrection, et ils répondaient aux prédictions qui en avaient été faites.

La nouvelle assemblée coloniale ne tenait plus ses séances à Saint-Marc; elle s'était transportée dans le nord : et les membres de cette assemblée, accusant la France des maux qui venaient fondre sur leur pays, s'adressèrent au gouverneur de la Jamaïque pour en obtenir des secours, et les aider à fermer les plaies toutes saignantes de leur orgueil et de leur imprévoyance; mais ils n'en reçurent que quelques centaines de fusils. Cette démarche fort humiliante n'était que le premier pas pour arriver bientôt à une autre, sur laquelle je me tairai en ce moment.

Notre quartier se trouvant limitrophe de la partie du nord, on nous demande des secours; et cinquante volontaires de Saint-Marc, dont je faisais partie, s'offrent à l'instant pour marcher.

J'avais une amie, car les troubles de l'esprit n'arrêtent pas le langage du sentiment : elle déplora ma

résolution ; mais, la trouvant dans les voies de l'honneur, elle ne la contraria pas. Si nous eussions été dans ces temps de chevalerie où un guerrier recevait de sa belle la couleur qu'elle avait adoptée, je me serais jeté à ses pieds pour qu'elle me décoràt de la sienne : mais je n'avais que son portrait à garder dans mon cœur.

Le cordon de l'ouest avait alors pour commandant le vicomte de Fontanges, ancien colonel du régiment du Cap ; il me prit en amitié dans cette campagne, et voulut que je fusse à ses côtés. Nous avions fait une reconnaissance dans la nuit, et devions attaquer le lendemain.

Les régiments de Normandie et d'Artois avaient envoyé au cordon de fort gros détachements; ils étaient campés, et tout ce qui était troupe coloniale faisait la guerre à cheval. J'avais laissé le mien dans le camp aux soins de mon noir, et m'étais pourvu d'un autre sur la première habitation.

Nous volons à l'attaque ; nos éclaireurs nous devançaient, et le jour commençait à poindre quand

sur les mers. Quelques mois s'étaient à peine écoulés, et nous avions la douleur de n'entendre parler que de trahisons et d'assassinats. La seule ville de Saint-Marc avait, par la franchise de son alliance, conservé une tranquillité parfaite. Je fais trève à ces lugubres récits, qui ne constituent pas d'ailleurs le fond de mon ouvrage, et je renvoie à celui du général Pamphile Lacroix.

Je ne puis décrire les chagrins que j'éprouvais de ne point recevoir de nouvelles de ma famille. Depuis plus de dix-huit mois, je n'en entendais pas parler, et, sentant que toutes les forces me manquaient pour soutenir une plus longue agonie, je me décidai à partir pour France.

Comme je ne pouvais pas entreprendre ce voyage sans me procurer des fonds, je vendis au chevalier de Lav***, dont je connaissais les sentiments d'humanité envers ses esclaves, neuf de mes noirs pour une somme de vingt mille francs, payable en sucre. Son habitation roulait en blanc. Cette qualité de sucre était alors fort recherchée au Cap; j'y envoyai les miens, et

j'obtins de cette petite spéculation un bénéfice de six mille francs. Employant ensuite mes vingt-six mille francs en achat de café, je charge trente milliers de livres de cette denrée à bord de mon bâtiment. C'est ainsi que je me mis en état d'effectuer mon départ pour France.

Mon congé était entre mes mains; mes affaires réglées, mes adieux faits à de bien bons amis, et le 25 avril 1792, je montai sur mon navire, accompagné de mon fidèle Lafleur; nous faisions route pour Bordeaux.

CHAPITRE XIII.

—

Arrivée à Bordeaux. — Position de ma famille. — Détails sur tous les changements que j'aperçois dans la capitale; instruction que j'en retire. — J'assiste à la séance de l'Assemblée nationale. — Affaire du 10 août. — Mes parents abandonnent leur demeure. — Assassinats dans les prisons. — Effroyables tableaux. — Départ de commissaires pour Saint-Domingue avec des troupes. — Séparation d'avec ma famille. — Départ de Nantes pour le Port-au-Prince.

*

QUEL motif entraînant ce voyage avait pour moi? Ce n'était pas pour mes intérêts et mes plaisirs que je

traversais les mers : j'allais à la recherche de ma famille ! j'allais savoir ce qu'étaient devenus une mère et un père que j'aimais tendrement ! Notre bâtiment était sous voile, nous nous éloignons de la rade, et je lève les yeux au ciel pour demander au Maître de l'univers qu'il daigne guider mon vaisseau dans le port.

Je savais assez bien comment on arrivait à Saint-Domingue, mais je n'en étais jamais parti, et ce n'était plus la même route à suivre. Je savais qu'il fallait traverser plusieurs îles dans les débouquements, et que c'était suivant la nature des vents que se prenaient les divers passages. Nous arrivons en vue de la partie de la côte que tous les bâtiments vont relever comme point de départ, pour cingler vers les débouquements; nous y entrons pendant la nuit.

Notre capitaine était un ancien officier de la marine royale ; il était pratique de ces parages, et son commandement inspirait la confiance. Il faisait clair de lune, et j'étais surpris qu'il nous fît passer si près d'une foule de petites îles que j'apercevais : mais ce

n'était pas une imprudence de sa part; il était sûr de toutes les passes.

Deux jours nous suffisent pour franchir avec sécurité une foule de rescifs, sur lesquels tant d'ignorants conduisent leur vaisseau. Nous étions une douzaine de passagers. La saison où nous avions pris la mer était fort belle; mais, été comme hiver, les mers sont dures dans le nord, et nos efforts ne tendaient qu'à nous y élever. Notre bâtiment était très-fin; il avait été construit sur le modèle d'une corvette, et marchait à merveille.

C'était moi qui soignais mon Lafleur, car ce pauvre noir ne savait pas ce que c'était qu'un voyage de mer. Il me disait à chaque instant: *Maître, moi va mouri.* Je lui avais fait faire un bon matelas, et comme il se trouvait dans ma petite chambre une cabane vacante réservée pour mes effets, le capitaine ne s'était pas refusé à ce que j'en disposasse pour lui.

Nous passâmes une huitaine de jours sans qu'il survînt aucun gros temps; mais nous approchions des

Bermudes, et il était rare qu'on pût couper leur latitude sans en ressentir les effets. Les grains et les coups de temps commençaient à nous assaillir, et je pensai que notre traversée serait très-fatigante ; ce qui arriva.

Une consolation nous restait au milieu des tourmentes continuelles que nous éprouvions : les vents étaient excellents, et notre bâtiment volait sur la surface des eaux. C'est dans ces parages que je jouis pour la première fois du spectacle imposant d'un navire enlevé par les lames à plus de cent pieds de hauteur, et descendant ensuite avec elles. Cette traversée fut très-dure ; les trois-quarts des passagers ne quittèrent pas leur cabane, et il ne s'en trouvait que deux avec moi qui n'éprouvassent pas de souffrances. Les nuits étaient courtes, et je me levais de bonne heure pour aller contempler le soleil quand il sortait du sein des eaux.

Le vingt-huitième jour de notre traversée, le capitaine ordonna de disposer les voiles vent dessus vent dedans, et de jeter la sonde. Il trouva fond à 75 brasses ; nous étions dans le Golfe.

Grande nouvelle! les passagers se livraient à la joie, tous les paresseux se montraient, et leur figure faisait peur. Comme les noirs jaunissent en pâlissant, je ne reconnaissais pas le mien.

Le capitaine, par une de ces savantes observations dont j'ai rendu compte, et qui résultait de la présence simultanée de la lune et du soleil, avait fait un calcul de longitude, dont l'exactitude était acquise par le fond de sable que nous avions trouvé. Il nous dit que si le bon vent continuait, nous aurions le lendemain pilote, et il ne se trompait pas.

Si l'on peut citer de beaux moments dans la vie, je parlerai de celui où le navigateur, privé souvent de ses premiers besoins, et le corps abîmé de fatigues, aperçoit le pilote qui doit dans fort peu d'heures le conduire dans le port. Que la vue de cet homme a de prix à nos yeux! On l'entoure, on le fête, on l'accable de questions, et l'on achète au poids de l'or quelques produits de la saison dont il a soin de se munir. Ce fut là le bonheur dont je jouis fort long-

temps ; car la mer, cet élément terrible, était devenue mon séjour habituel.

Bientôt se présenta à nous cette tour majestueuse, dont les feux s'apercevaient de dix lieues à la mer, pour le salut des voyageurs. Nouvelle joie : enfin notre bâtiment était à la voile dans l'une des deux passes qui servent d'entrée à la rivière, et où les eaux de la mer vont se mêler à celles de la Gironde.

Je n'avais pas assez de mes yeux pour examiner ces terrains fertiles, ces sites magnifiques qui s'accroissent à mesure du rapprochement des terres. Nous arrivâmes à l'endroit où la Garonne s'unit à la Dordogne, et fort peu d'heures après nous fûmes à Bordeaux.

Nous descendîmes à l'hôtel de Fumel, car les Américains ne savent rien se refuser.

Ici se passa une scène entre mon noir et moi.

Eh bien ! lui dis-je, Lafleur, nous voilà arrivés ; tu touches le sol de la liberté ; on n'y voit point d'esclaves ; tu ne m'appartiens plus, et tu peux disposer de toi.

Ce pauvre noir fondait en larmes, et se jetant à mes pieds : « *Ah! maître* (me dit-il), *vous té donc mené moi en France pour tuyé moi; m'pas vlé quitter vous maître, moi mouri avec vous.* »

Allons, lève-toi, lui dis-je, nous ne nous quitterons point, puisque tu ne veux pas que je te donne ta liberté.

Cette belle ville, que je ne connaissais point, m'étonna beaucoup. La grande quantité de navires, et les mouvements continuels de ceux qui abordaient ou qui quittaient le port, formaient un coup d'œil enchanteur, auquel s'ajoutait encore la vue de ces riches propriétés qui s'élevaient en amphithéâtre sur la rive droite du fleuve. Je n'avais jamais vu de salle de spectacle qui valût celle de Bordeaux ; et si cette ville était un sujet d'admiration pour moi, que ne devaient pas penser d'elle les autres passagers qui n'avaient pas vu Paris ?

J'avais fait habiller mon Lafleur ; il avait repris sa belle couleur noire, et ses grands yeux ne lui suffisaient pas pour contempler tant de spectacles, qui

étaient nouveaux pour lui. Ce qui le frappait davantage était de ne se voir entouré que de figures blanches.

En échange du connaissement de mon chargement que j'avais remis à mon consignataire, j'emportais une lettre de change de vingt mille francs sur Paris, et il devait me tenir compte du reste après la vente des cafés. Nos passe-ports étaient pris, nos places arrêtées, et nous montâmes en diligence.

J'avais à tout hasard écrit à mes parents à leur dernière demeure, et ma lettre ne renfermait que deux mots. Je me vois encore arrivant dans la cour des diligences et me jetant dans les bras de mon père aussitôt que je l'eus aperçu. Une pensée fort triste vint peser sur mon cœur : il n'avait plus d'équipages ; et combien ce sacrifice ne devait-il pas coûter à ma mère !

Après quelques instants de marche, nous arrivâmes sous une des arcades de l'hôtel où j'avais laissé ma famille, et bientôt j'aperçus ma mère sanglotante de joie, et impatiente de m'embrasser. L'expression me manque pour rendre le sentiment avec lequel je la pressai sur

mon cœur. Ma jeune sœur l'accompagnait ; elle n'était pas mariée, et restait veuve d'une douce espérance qui avait fui avec le temps.

Charmes du cœur, doux repos de l'esprit, vous êtes les premiers fruits du retour d'un fils à la maison paternelle.. Je me jetais à chaque instant dans les bras de ma bonne mère : elle avait pris soin de mon enfance, elle m'aimait si tendrement! Mais je lui rendais bien cette tendresse extrême, et je puis dire que jusqu'au moment où elle ferma les yeux dans mes bras, ses volontés furent toujours les miennes.

Avant de m'informer des pertes que mes parents avaient éprouvées, et dont je m'apercevais bien à l'intérieur de leur maison, j'annonçai que je comptais sur leur attachement pour m'accorder une grâce, et je leur remis au même instant ma lettre de crédit qui s'élevait à vingt mille francs ; cette somme n'étant, ajoutais-je, que la moitié de celle que j'apportais avec moi.

Je leur représentai que de nouveaux malheurs pouvaient encore les atteindre ; et que cette somme, qu'ils

convertiraient en or, deviendrait leur réserve en cas de nécessité ; que je n'en avais nul besoin ; que je ne craiguais les effets d'aucun événement, et que partout où la terre me porterait, elle me nourrirait.

Ils me répondirent que je me trompais sur leur position ; qu'il était très-vrai que des pertes considérables les avaient appauvris, mais qu'ils conservaient encore un bien-être au-dessus de ce que je pouvais croire, et qu'ils ne voulaient ajouter à ce qui leur restait de richesse, que celle des beaux sentiments que je venais de leur montrer.

Toute instance sur ce point devint inutile ; il fallut n'en plus parler.

Je voulus au moins contribuer à leur agrément tout le temps que nous passerions ensemble, et, sachant qu'un des chagrins les plus sensibles que ressentit ma mère était de n'avoir pu conserver sa voiture, je fus sur-le-champ m'en assurer une qui serait à ses ordres.

J'avais songé à me composer une toilette à la pa-

risienne, ayant employé pour cela les mêmes personnes qui, depuis fort long-temps, servaient notre maison. Mon plan était de faire connaissance avec mon nouveau Paris, et de ne rien négliger sur ce point.

Mes premières visites avec mon père et ma mère furent pour aller voir tous nos parents, auxquels ils me présentaient comme leur enfant perdu. On paraissait surpris de m'entendre parler à mon âge d'une autre partie du monde ; car, pour bien des gens que je connaissais, le monde entier, c'était Paris : on se plaisait à m'interroger sur un pays si différent du nôtre par la nature du sol et la couleur des hommes. Personne ne se lassait de regarder mon Lafleur ; et je disais avec vérité que c'était mon fidèle, ne voulant pas changer son esclavage avec moi pour sa liberté avec tout autre.

Cependant, ce qui paraissait une si belle qualité dans ce noir eût été à Saint-Domingue un exemple ordinaire : peu d'hommes s'attachaient autant à leurs maîtres quand ils en étaient bien traités. J'en con-

naissais un qui aurait tout reçu d'eux, excepté sa liberté.

« Vous m'avez rendu assez riche, leur disait-il, pour que je puisse m'acheter si je venais à vous perdre, et je ne pourrais plus vous servir si je n'étais pas votre esclave. »

Belle réponse, et qui peint bien la vraie fidélité !

Plusieurs semaines s'étaient passées avec ma famille, et j'avais une grande impatience d'exécuter le projet qui me tenait fort à cœur, de me répandre dans le monde pour y faire des observations aussi utiles que curieuses pour moi.

Je fus favorisé sur ce point par une rencontre fort heureuse que je fis sur le boulevart. Apercevant une voiture qui marchait presque de front avec la mienne, et derrière laquelle se trouvait un noir, je mis la tête à la portière; et, comme j'avais de mon côté excité la même curiosité de la part de la personne qui était dans cette voiture, nous nous reconnûmes l'un et l'autre : c'était un jeune homme de

la plaine du Cul-de-sac, que j'avais beaucoup connu au Port-au-Prince.

Nous descendons aussitôt de voiture, et après nous être embrassés avec joie, nous échangeons nos adresses, et il m'engage à déjeûner pour le lendemain. Je regardais cette rencontre comme inappréciable, comptant beaucoup sur ce jeune homme pour me lancer dans toutes les nouveautés. Je ne voulais pas me déranger à Paris, mais me laisser emporter raisonnablement à un courant que j'eusse su modérer au besoin.

Le lendemain, je ne manquai pas l'heure que cet ami m'avait donnée ; il logeait près les boulevarts, à un très-bel hôtel. J'arrivai ; je vis un couvert parfaitement dressé, ce qui m'annonçait que nous ne déjeûnerions pas seuls. Notre nombre était d'une douzaine de personnes, parmi lesquelles on comptait autant de cavaliers que de dames. Nous nous mîmes à table : je ne pouvais guères me méprendre sur la nature de notre société, et ma première observation fut de voir que ces dames buvaient comme des

hommes. Peut-être, me dis-je alors à moi-même, est-ce là le dernier bon ton.

Tout le monde se persuadait que j'étais créole, et comme il ne me semblait pas que ce titre fût une mauvaise recommandation, je me gardais bien de détromper personne. Mon ami me parlait beaucoup de Saint-Domingue, de la splendeur qui régnait dans ce pays, de la beauté des dames, et des charmantes fêtes auxquelles nous avions assisté l'un et l'autre. La conversation s'établit ensuite sur les diverses réunions qui auraient lieu dans la semaine, et la jeune dame auprès de laquelle j'étais placé me dit fort galamment qu'elle voulait être la première à me recevoir. Je lui fis de grands remercîments, et elle me donna son nom, son jour, son heure, son adresse.

Nous quittons la table, et je me trouve à l'instant accosté par un des convives, qui a l'obligeante attention de me proposer ses services.

Comme on ne s'engage jamais à rien dans l'acceptation de ces sortes d'offres, et que j'avais d'ailleurs

un plan de conduite dont on m'aurait difficilement fait dévier, je ne repoussai pas ses politesses. Il devait, me disait-il, me conduire chez des dames avec lesquelles je serais bien aise de faire connaissance.

Je pensais que ce serait un premier pas dans l'instruction que je voulais acquérir, et j'avais le pressentiment, d'ailleurs, que je n'avais encore rien vu de semblable à ce que j'allais voir. Je restai une heure avec mon ami. Je l'engageai à me procurer le plaisir de le recevoir dans ma famille, et je le quittai dans cette espérance.

Mon inconnu ne me perdait pas de vue; il m'accompagna, dit un mot à mon cocher avant de monter en voiture, et nous partîmes avec la rapidité de l'éclair. Arrivés dans la cour d'un fort bel hôtel, nous montons au premier, où deux grands laquais nous reçoivent pour nous conduire ensuite dans un boudoir tapissé de glaces, et ornés de meubles aussi galants que commodes. J'étais dans l'admiration de tout ce que je voyais, lorsqu'une porte s'ouvrit; elle donnait dans le salon.

Je fus présenté à une dame d'un certain âge, en qualité d'étranger. Elle avait à sa suite quatre ou cinq jeunes nymphes vêtues légèrement, rayonnantes de fraîcheur et de charmes. Cette femme annonçait des prétentions à l'esprit; elle me disait avoir acquis sur tous les états de l'Europe des connaissances fort étendues, et regrettait fort que Saint-Domingue appartînt à une autre partie du monde.

Il commençait à me passer beaucoup de choses par la tête : cependant, convaincu que je devais conserver avec ces dames les procédés d'usage dans le monde, je leur montrais autant de respect et d'égards que si je m'étais trouvé en bonne compagnie.

Mon introducteur présumant, me disait-il, qu'il me serait agréable de rester quelque temps de plus, se leva et prétexta une affaire; mais comme je croyais en avoir assez vu, je lui dis que n'imaginant pas me trouver engagé aussi agréablement que je l'étais, j'avais accepté un rendez-vous qui ne pouvait pas se remettre, et que j'allais le conduire où il désirait aller.

Mon excuse ne fut pas prise en mauvaise part. Cette

dame m'inscrivit sur un carnet comme membre de sa société, et m'annonça qu'elle réunissait assez généralement à souper un cercle de personnes choisies.

Je me montrai sensible à son invitation, et lui fis sur ce point toutes les promesses d'usage. Ma voiture déposa bientôt cet homme à l'endroit où il voulait se rendre, et j'avoue que je ressentais un grand soulagement de n'avoir plus le vice à mes côtés.

Je me doutais fort bien de ce qu'étaient ces femmes, et je n'eus, quelques jours après, qu'à parler de cette aventure, pour apprendre que j'avais été conduit dans le lieu de débauche le plus pernicieux et le plus accrédité de Paris. Le jeu, les femmes, la table, tous les sujets de délices dont se nourrissent les ames corrompues, y étaient réunis; et ce qu'il y avait de plus douloureux à penser, c'est que vous rencontriez partout des hommes assez vils pour faire le métier de vous y conduire.

Voilà comment se perd la jeunesse à Paris, quand elle ne craint pas d'affliger sa famille, et que son cœur ne bat plus de joie sous le toit paternel.

Je trouvai sur le boulevart où je m'étais fait conduire, un mouvement comme je n'en avais jamais observé. Des cafés magnifiques, de riches magasins, et une troupe de ces femmes galantes qui, avant mon départ, n'y avaient pas encore paru. Je voyais aussi de ces sortes de restaurants comme il n'en existait pas autrefois : j'en étais émerveillé, et pourtant ce n'était rien encore auprès de ce que le temps devait me laisser à observer un jour.

J'avais reçu la première visite de mon ami; il avait accepté une invitation pour la semaine suivante, et nous devions dîner le surlendemain ensemble chez cette jeune femme qu'il m'avait fait connaître. Comme je sentais le besoin d'une nouvelle conversation avec lui, j'allai le voir le lendemain matin, et ma première question fut pour m'informer de la manière dont il passait son temps à Paris. Il me répondit qu'ayant conservé fort peu de connaissances depuis l'émigration, il s'était fait recevoir d'un cercle parfaitement composé; qu'on y lisait les journaux, qu'on s'y entretenait de nouvelles, et que l'on y jouait tous

les jeux de société. Il me proposa de m'y présenter comme son ami, et il fut convenu que ce serait le lendemain dans la soirée.

J'apprenais avec un grand chagrin le désaccord qui existait dans l'Assemblée nationale. On était assailli de pamphlets et d'injures contre elle ; un journal surtout me faisait frissonner ; c'était Marat qui le rédigeait, et il mettait toute son éloquence à enraciner le crime dans les mauvais esprits. Je ne savais pas où l'on voulait nous mener, et je pensais que si les passions et les fureurs restaient abandonnées à elles-mêmes sans aucun frein qui dût les contenir, tous les intérêts de la société étaient à la fois perdus, et que le despotisme d'un sultan serait moins effrayant.

Je me rendis le lendemain dans la maison où je devais dîner. J'y fus reçu parfaitement : la société était nombreuse ; mais je ne me persuadais pas devoir y jouir de grands amusements, n'ayant d'autre connaissance que celle de mon ami. On se mit à table : le dîner était splendide, parfaitement servi, et j'étais placé à côté de la maîtresse de la maison. Il est cer-

tain que la bonne chère contribue à faire des joueurs, en ce que beaucoup de gens aiment à bien dîner. Ces réunions étaient également celles de toutes les femmes entretenues, et il y en avait de charmantes ; il fallait voir le cercle du soir : les acteurs de haute réputation y amenaient aussi leur belle.

Revenu au salon, j'aperçus plusieurs tables de bouillotes ; et comme je savais très-bien que j'avais un tribut à payer, j'acceptai la carte que l'on me présenta. La cave de rigueur était d'un louis, mais l'on pouvait au-dessus se caver à volonté.

Toutes les parties formées, ma jeune hôtesse vint s'asseoir près de moi, et semblait prendre part aux succès que j'obtenais. Mon enjeu fructifiait, de fortes caves s'étaient faites ; la mienne s'élevait déjà à vingt-cinq louis; elle m'engageait à me retirer, et je lui promis de ne jouer qu'un seul coup. Une personne ayant été décavée, sa place fut remplie par un jeune homme qui venait de se faire annoncer à l'instant ; il avait fait son entrée au jeu avec une bourse remplie d'or.

Cette jeune femme me tire alors par le pan de mon

habit, et je ne pouvais pas deviner ce qu'elle voulait me dire. C'était au nouveau venu à donner, et du moment où elle lui voit prendre les cartes, elle me tire avec plus de force, au risque de mettre tout mon habit en pièce : mais il était trop tard, et le sacrifice devait se consommer. Je relève brelan de dame, le jeu s'engage; il avait brelan de roi, et je suis décavé.

Je ne puis assurément pas dire comment les choses se passèrent : le hasard avait pu tout conduire, mais ce hasard n'était pas ordinaire. Ma perte ne roulait que sur des bénéfices, et j'en fus bientôt consolé.

Les marques d'intérêt que me témoignait cette jeune femme paraissaient tenir à un sentiment particulier; et j'en eus bientôt la preuve, lorsque m'abordant quelques instants après, elle me dit qu'elle serait fâchée que je bornasse mes visites à ses seuls jours de réception, et qu'elle serait visible pour moi à toute heure du jour. Mon ami avait perdu sa première cave, et nous profitons d'un instant favorable pour nous retirer.

Nous nous rendons à son cercle : le quartier était bien choisi, les salons fort beaux, et la société nombreuse. Je suis présenté aux deux commissaires, et l'on m'annonce que j'aurais à volonté mon entrée dans ce cercle.

Cette société ne ressemblait point à l'autre; elle n'exposait pas à d'aussi grands dangers. Mon ami s'entretenait avec des personnes de sa connaissance, et je vais m'arrêter à un groupe où je remarquais que la conversation était fort animée. On parlait de la séance de l'Assemblée nationale, où l'on avait eu à contempler le tableau le plus alarmant.

Elle avait été assaillie par cette foule de disciples que Marat instruisait si bien. Les motions les plus ardentes et les plus désordonnées y avaient été faites : et ce qui était bien douloureux, c'est que ces mêmes motions avaient pour soutien, dans l'Assemblée, des hommes dont le mandat spécial était de fonder sur de nouvelles institutions la gloire et la prospérité de la France.

Je quitte ce groupe, et vais m'asseoir autour d'une

table, où la dernière brochure qui venait de paraître se trouve sous ma main ; c'était encore un appel à toutes les passions des hommes, afin de les exciter au tumulte et au crime.

Pauvre France ! quel moment avais-je choisi pour revenir dans ton sein.

Cependant je ne pouvais pas me rendre compte de ce qui se passait sous mes yeux. Le mouvement intérieur de Paris était toujours pour moi un sujet de surprise : aucune annonce de crainte ne s'y montrait, pas le moindre ralentissement dans les plaisirs ; les spectacles faisaient foule, et les réunions particulières semblaient ne recevoir aucune impression fâcheuse des désordres de l'assemblée.

J'en conclus que je ne voyais pas les choses comme elles devaient être vues ; que mes craintes étaient mal fondées, et que je n'avais probablement pas su distinguer le point sur lequel toutes les sécurités reposaient.

Je quitte le cercle après avoir remercié mon ami,

et vais retrouver ma bonne mère et mon père, qui n'auraient pas pu jouir d'un sommeil paisible, si, selon notre ancien usage, nous ne nous fussions pas embrassés.

Cet usage était bien suranné à l'époque où mon père comptait ses quatre-vingt-quatre ans, et ma mère soixante-quinze; cependant, je n'en eusse pas fait le sacrifice aux plus doux des plaisirs.

Que de choses n'avais-je pas observé depuis mon retour à Paris?

Je n'apercevais partout que la démoralisation, partout que des appâts offerts au dérangement des familles et à la perte de la jeunesse. L'amour du jeu s'imprégnait dans tous les esprits. Ces cercles nombreux formaient autant de vides dans le sein des ménages; les pères de famille s'y étaient fait inscrire, et leur intérieur restait abandonné. Beaucoup d'entre eux se répandaient aussi dans cette quantité de sociétés de femmes, où le jeu n'était qu'un aliment qui entretenait le vice. Voilà ce que j'apercevais avec tant de douleur.

Je ne faisais que fort peu d'infidélités à mes parents, me trouvant toujours heureux quand nous étions réunis. Notre équipage nous servait à faire des visites, à aller au spectacle, et le plus souvent à la campagne ; ce qu'ils aimaient de préférence.

J'avais arrêté une loge à l'Opéra, me faisant un grand plaisir d'y conduire mon Lafleur. On donnait Orphée, pièce à fort grand spectacle, et qui, nous étonnant nous-mêmes, devait étonner bien davantage un noir d'Amérique. Nous arrivons avant la toile levée, car le premier coup d'archet à l'Opéra est à lui seul un sujet d'admiration pour tous les étrangers.

Au premier signal que donne le chef d'orchestre, plus de cent musiciens font entendre à la fois une grande variété d'instruments, et le charme s'en répand dans toute l'assemblée.

J'avais placé mon noir au parterre; la toile était levée, et bientôt commencèrent pour lui les enchantements et les craintes.

Ce théâtre d'une vaste étendue, ces décorations

superbes qui avaient l'art de prolonger les divers sujets qu'ils représentaient à des distances infinies ; cette foule d'individus qui paraissaient sur la scène dans des costumes bizarres ; ces nuages qui planaient majestueusement dans les airs, et semblaient établir une communication facile entre les divinités des cieux et les habitants de la terre ; l'enfer qui s'ouvrait sous les pas, pour vomir des flammes et des diables ; ces ballets magnifiques, que tant de sciences et d'arts avaient créés ; enfin cette réunion d'un si grand nombre de prodiges, faisaient succéder en lui des émotions qu'il ne pouvait pas cacher.

Il ne tenait plus sur ses jambes, paraissait inquiet, se retournait à chaque instant pour s'assurer si nous étions encore dans la salle, et ne concevait rien de tout ce qu'il voyait.

Nous trouvant à une époque de l'année où les chaleurs étaient excessives, je profite du premier entre acte pour faire apporter des raffraîchissements dans la loge, et je traverse le foyer. A peine avais-je paru, que je me crois au milieu d'un songe, en apercé-

vant; qui? mon cher Béraud, mon ancien camarade d'étude, et mon meilleur ami. Nous volons dans les bras l'un de l'autre, et cette scène attendrissante en devient une pour tous les spectateurs. Je le prends par le bras, et le conduis à notre loge.

Voilà, dis-je à mes parents, l'homme qui m'a donné le plus de marques d'attachement et d'intérêt depuis notre séparation, et je vous le présente comme mon meilleur ami. La toile allait se lever; il était lui-même en compagnie, il fallut nous séparer. Je reçois son adresse, lui donne la nôtre; et il accepte notre invitation à dîner pour le surlendemain.

Combien sont communes, dans certaines positions de la vie, ces transitions subites, des sujets de satisfaction à des inquiétudes et souvent à des peines!

L'horizon politique continuait à se charger de nuages qui s'accumulaient sur nos têtes : l'Assemblée nationale ne faisait plus que se débattre contre sa fin prochaine; chacune de ses séances causait de nouveaux sujets d'effroi.

Ne voulant pas partir sans pouvoir me rendre compte à moi-même de ce qu'était cette assemblée, je me procurai facilement un billet de loge.

Je fus surpris de la quantité de membres dont elle se composait, et le tableau qui s'offrait à ma vue faisait naître en moi une impression qui tenait à la fois et de la crainte et de l'admiration. Quelques débats s'ouvrirent; j'entendis avec plaisir nos grands orateurs; mais j'observais que leurs voix étaient couvertes par des bruits scandaleux qui partaient des tribunes, et avaient leur écho dans cette même assemblée : enfin on introduit une de ces députations des faubourgs, qui mettait tous les esprits en feu. Les loges commencent aussitôt à être désertées par la foule.

J'avais promis à ma mère de ne m'absenter que pour fort peu de temps, et je parts le cœur gros et la douleur dans l'ame.

Mon cher Béraud, mon camarade du Port-au-Prince, s'était rendu à notre invitation, et avec quel plaisir ma famille ne l'avait-elle pas reçu! Nous étions

sans doute les meilleurs amis du monde : et pourtant nos opinions sur les affaires de Saint-Domingue étaient bien loin de s'accorder; il était entièrement dans l'esprit de la première assemblée coloniale de Saint-Marc, et comme créole, ne voulait rien céder de ce malheureux préjugé. Il faisait partie des colons réunis à l'hôtel de Massiac; et je lui demandais toujours ce que ces messieurs faisaient; je lui demandais si c'était dans leur assemblée qu'ils comptaient sauver la colonie.

Je ne connais, lui dis-je, mon cher Béraud, que des lois sages pour sauver un pays, des lois dépouillées de tout privilége quelconque, et qui n'embrasseraient que les intérêts généraux.

De semblables lois seraient facilement appuyées à Saint-Domingue par une force qui les ferait respecter; les préjugés s'évanouiraient, et les opinions qui se choquent entr'elles disparaîtraient devant les avantages immenses qui en seraient le fruit.

La jouissance des droits politiques que la France a décrétée, en faveur des hommes de couleur, n'é-

tablit pas, ajoutai-je, une stricte égalité entre tous les hommes : la différence qui se fait voir entr'eux naît de diverses causes dont l'existence est un besoin absolu pour la société. Mais elle renferme un point d'éclatante justice ; elle rend habile à prendre part aux intérêts généraux des hommes libres, des propriétaires, des hommes qui partagent en commun avec nous toutes les charges imposées par l'Etat ; elle affranchit ces hommes de l'oppression et de la honte que l'on veut continuer à faire peser sur eux.

Personne assurément, mon cher Béraud, n'est plus attaché que je le suis aux habitants de Saint-Domingue : mais je vous demande comment je me persuaderai jamais qu'ils puissent avoir la prétention d'habiter un coin de la terre où l'homme libre devrait, par l'effet d'un simple préjugé, subir la condamnation de rester exposé à leur dedain et leur mépris.

Je parlais à un homme fort en état de m'entendre ; mais il était écrit que l'orgueil résisterait à tout sentiment de raison.

Nous touchions alors de bien près à un grand événement.

J'étais, le 10 août, parti seul à pied et de fort bonne heure pour aller me promener sur les quais, lorsque j'aperçus une quantité d'hommes du peuple assez mal armés, et qui débouchaient de tous les points pour traverser les ponts et joindre une réunion de même genre qui se faisait apercevoir de l'autre côté. Ces hommes ne me disaient rien, me laissaient fort tranquille, et je voyais cette masse avancer au petit pas en suivant les quais qui conduisaient au Louvre et de là au château.

Ce tableau ne laissait en moi que des pensées fort inquiétantes, fort sombres, et je m'empresse de retourner dans ma famille pour y faire part de mes observations.

Quelques heures s'écoulent, et nous entendons alors des décharges multipliées d'artillerie et de mousqueterie. Notre demeure était fort près des Tuileries, et nous jugions avec raison que c'était de ce point que partaient tous les coups. Le château avait été enlevé ;

les Suisses qui le gardaient ne suffisaient pas pour sa défense, et de grands massacres s'en étaient suivis : c'est ce que nous apprîmes par des personnes qui étaient accourues chez nous.

Un de nos amis demeurait dans un endroit assez retiré au faubourg Saint-Germain, et il était venu nous offrir sa maison jusqu'à ce que les choses eussent pris un aspect plus rassurant ; nous avions accepté.

La douleur et l'effroi étaient dans les esprits ; on n'osait pas sortir de sa demeure ; pas une boutique n'était ouverte ; aucune voiture ne circulait ; Paris ne se reconnaissait plus.

En quittant un logement où nous croyions nous trouver plus exposés que dans tout autre, nous ne pouvions pas nous imaginer que des douleurs saignantes vinssent nous atteindre dans le lieu de notre retraite.

La maison de cet ami était fort peu éloignée d'une prison d'état ; et quel fut notre effroi lorsque la seconde nuit nous fumes réveillés par des cris lamenta-

bles qui déchiraient nos cœurs : c'étaient les malheureux renfermés dans cette prison que l'on égorgeait avec plus de barbarie que l'on n'en eût exercé envers des animaux.

Cette nuit épouvantable ne fut pas le terme de ces horribles forfaits ; ils s'étaient répétés dans plusieurs autres lieux de détention de la capitale : et cependant le nombre des victimes ne suffisait pas encore à la fureur des bourreaux ! Ces mêmes assassins se promenaient le lendemain dans Paris ; ils étaient couverts de sang !!!

Où étions-nous, grand Dieu ?.... Et quels monstres avaient vomi ces hommes sur la terre ?

On finit cependant par se lasser du crime, et l'on nous laissa respirer.

Je me trouvais dans un grand embarras ; je savais que des commissaires partaient pour Saint-Domingue, et qu'ils étaient accompagnés de troupes, ce qui pouvait amener de grands événements. Les craindre était une lâcheté ; et pourtant je ne pouvais pas me décider à abandonner ma famille.

J'exposai franchement ma position à mes parents, et mon père s'exprima ainsi :

« Suis ta destinée, mon enfant, car nous avons la confiance que Dieu veillera sur toi. Tu ne nous sauverais pas des dangers que nous pourrions courir, et ce ne serait qu'aggraver nos douleurs de vouloir les partager avec nous. »

Cette réponse me décide : j'arrête mon départ, et j'écris sur-le-champ à Nantes pour que M. L*** veuille bien m'informer si un bâtiment ne ferait pas voile de ce port pour Saint-Domingue. Je lui annonçais que je désirais avoir une quinzaine de jours devant moi, ayant quelques affaires à terminer encore à Paris.

Il me répondit qu'un départ aurait lieu pour le Port-au-Prince à-peu-près à l'époque qui me convenait; mais que ce bâtiment paraissant avoir beaucoup de passagers, je n'avais pas un instant à perdre pour le charger d'arrêter mon passage : ce que je fis par le retour du courrier. Je l'avais également prévenu que j'amenais un domestique.

Il me restait des fonds disponibles : je ne voulais pas les emporter ; mais cette dernière offre ne fut pas différemment accueillie de mes parents que l'avait été la première.

Embarrassé de savoir ce que je ferais de ce petit capital, il me vient dans l'idée de l'employer en achat de divers articles de Paris, que je savais convenir au commerce de Marie Lo****. J'envoie chercher de nouveau ma voiture ; je l'avais mise de côté dans les derniers événements, et ma mère éprouve quelque satisfaction à m'accompagner et me diriger dans mes emplettes.

Tout marchait ainsi : mes livraisons ne se faisaient pas attendre, et je quittais fort peu mes parents.

Ma mère me fit un jour appeler dans sa chambre. Elle me dit qu'elle n'ignorait pas que j'avais eu à Saint-Domingue une affaire d'honneur pour une femme à laquelle elle supposait que je devais être fort attaché, et qu'elle voulait lui envoyer un souvenir qui servirait de témoignage de sa reconnaissance pour tous les soins qu'elle prendrait de moi.

Elle me présenta alors une fort belle chaîne de montre que je lui connaissais, et dont le médaillon et les glands étaient en diamants : puis elle la mit dans ma main, en disant qu'elle avait bien le droit de ne pas accepter mes offres, mais que je n'avais pas celui de refuser les siennes. J'acceptai cette chaîne, dont la destination était pour Marie Lo****.

Mon départ ne pouvait plus se retarder. Je vais faire mes adieux dans ma famille, n'oublie pas mes deux créoles ; et, m'arrachant des bras de mon père, de ma mère et de ma jeune sœur, je monte en voiture avec mon noir.

J'arrive à Nantes, me fais conduire au même hôtel où j'étais logé à mon premier voyage, et cours bientôt chez M. et madame L***.

Ils me reçoivent l'un et l'autre avec des marques de la plus sincère amitié ; mais je remarquais avec chagrin combien la santé de Julie semblait être altérée: elle avait augmenté sa famille en même temps que sa fortune diminuait; elle était mère de trois enfants.

Comme on surveillait beaucoup alors tous les voyageurs arrivant de Paris, le club des Jacobins, qui faisait la police de la ville, avait, avant de juger si j'étais bon à pendre, pensé que provisoirement on devait m'arrêter; mais le maître de mon hôtel, qui n'était pas un tueur, et avait un grade élevé dans la garde nationale, leur parla de manière qu'ils m'auraient presque fait les honneurs de leur séance, si je m'y étais présenté.

Je passai huit jours à Nantes, quittant bien peu la société de mes amis. Leur position m'intéressait : ils avaient essuyé des pertes considérables, et il n'était alors pas plus question d'équipage que de maison de campagne.

Mon jour de départ arrive, et je me sépare d'eux pour descendre la rivière et gagner mon navire.

CHAPITRE XIV.

Traversée charmante. — Débarquement au Port-au-Prince. — Affreux désastres causés par l'arrivée des commissaires. — Voyage sur les montagnes d'Amélie : elle était seule. — Combats extraordinaires ; conduite remarquable. — Départ pour Saint-Marc. — Mon arrestation par ordre des commissaires. — Je suis jeté dans un cachot ; mes geoliers sont gagnés. — Mon évasion et mes dangers au milieu de la nuit.

*

M. L*** était parvenu à me procurer une petite chambre à bord du bâtiment, et mon noir pouvait également s'y placer. Une partie de l'entrepont avait

été sacrifiée pour construire des cabanes, et nous nous trouvions environ une trentaine de passagers. Le plus grand nombre d'entr'eux n'était pas sur le bâtiment; ils s'étaient réfugiés en face dans un petit village, où ils attendaient que la girouette annonçât le bon vent, et qu'on les rappelât à bord. Je vais visiter ma petite chambre, et cours bientôt les joindre.

La société que je trouvai me causa une grande surprise : il eût été bien difficile de la mieux choisir. Elle ne se composait que d'habitants de Saint-Domingue qui repassaient dans la colonie avec leur famille, ne recevant pas depuis long-temps en France des remises de leurs habitations. Ils étaient de la partie du nord et de celle du sud, et quoique étrangers pour moi, nous eumes bientôt fait connaissance.

J'étais étonné de l'espèce de sécurité avec laquelle ils retournaient dans ce pays. J'admirais leur confiance, et ne la partageais pas. Je pensais que leur esprit était entretenu par les douces consolations que donne l'espérance, par les effets de ce doux sentiment sans lequel nos jours seraient affreux.

La girouette avait tourné au vent le plus favorable ; le signal était donné, et nous étions tous revenus à bord.

Les débuts de cette traversée furent à-peu-près ce qu'ils avaient été à mon premier voyage : mêmes déchirements de cœur, mêmes douleurs pour un grand nombre de passagers : quant à moi, je n'éprouvai aucune souffrance. Nous trouvant en novembre, époque à laquelle les vents sont presque toujours déchaînés sur les côtes d'Europe, nous éprouvions de fort gros temps : cependant, comme, à moins de périr, il faut voir en mer les beaux jours succéder aux positions les plus alarmantes, nous avions èu les nôtres.

Les côtes d'Espagne et de Portugal n'étaient plus en vue, Madère et les Canaries avaient été doublées, et nous touchions à ces heureux parages où un souffle léger fait voler le bâtiment sur les mers sans occasioner de fatigues. Alors nos réunions furent charmantes, et nous n'eussions pas dû nous quitter, car il n'y en avait pas un d'entre nous qui n'eût été effrayé de son sort à venir.

Plusieurs mamans, deux jeunes femmes et quatre jeunes personnes étaient pour notre société un ornement constant, et plusieurs jeunes gens venaient y figurer ensuite. Le meilleur accord régnait entre nous tous, et les plaisirs étaient pris en commun.

Je me rappellerai toujours un temps épouvantable que nous eumes aux approches de Saint-Domingue. Le jour était tombé, l'orage grondait sur nos têtes, des nuages épais nous couvraient, et la société tout entière s'était refoulée dans la grande chambre.

Je ne quittais pas une jeune personne à laquelle je donnais de préférence tous mes soins empressés ; nous respirions dans cet orage à quelques pouces l'un de l'autre ; la clarté des éclairs nous faisait seule apercevoir, et je cherchais à la rassurer, lorsqu'il survint un coup de tonnerre tellement effrayant, qu'elle m'abandonna sa main, et je sentis sa tête reposer sur la mienne.

Doux repos, la crainte n'habitait point en moi ; elle n'y eût pas trouvé de place.

Cependant, plus nous approchions de Saint-Domingue, plus je m'apercevais que de tristes réflexions s'emparaient des esprits : ce n'était pas comme au départ ; on était plus près des dangers.

Les commissaires qui venaient d'y être envoyés appartenaient au parti dont les premières œuvres nous avaient saisis d'épouvante et d'horreur. Or, pouvait-on jamais croire que les pouvoirs accordés à ces hommes ne seraient dirigés que dans les voies de l'honneur, de la justice et de l'humanité ?

Enfin, nous sommes en vue de la partie espagnole ; nous cotoyons bientôt les terres de Saint-Domingue, et arrivons en rade du Port-au-Prince.

Les nouvelles que nous donnèrent le pilote et les personnes qui vinrent à bord n'étaient pas rassurantes. Les commissaires étaient depuis plusieurs mois dans la colonie, et les désordres les suivaient partout. Le Port-au-Prince s'était déclaré en révolte contre leur autorité, et des bâtiments de guerre avaient foudroyé la ville en même temps qu'une armée considérable d'hommes de couleur s'en était emparée.

Je voyais la douleur peinte sur la figure de mes compagnons de voyage. Qu'allaient devenir toutes ces familles intéressantes avec lesquelles je m'étais lié? Elles n'avaient qu'à jeter les yeux sur moi pour s'apercevoir de l'intérêt qu'elles m'inspiraient. Nous nous quittons les larmes aux yeux, et ne devant plus nous revoir.

Mes beaux jours à Saint-Domingue touchaient à leur fin; je ne pouvais pas en douter : mais je considérai les malheurs publics avant de m'arrêter aux miens.

Les personnes qui étaient venues à bord m'avaient informé qu'une fille de couleur, que j'avais connue à Saint-Marc, vivait avec un des premiers chefs de l'armée des hommes de couleur, qui se nommait Monbrun. Elle était l'amie de Marie Lo****, et je me proposai de descendre chez elle, dans le cas où elle pourrait me recevoir. Cette idée était fort bonne, car on imaginerait difficilement de quelle manière elle m'accueillit.

Quelle différence entre ce Port-au-Prince que

j'avais connu et celui que je revoyais ! Le tableau que j'avais sous les yeux ne me laissait apercevoir que ruine et dépopulation.

Je m'étais rapproché de la maison de mes bons amis, et je la cherchais vainement : elle avait été écrasée par les boulets lancés contre la ville à la dernière attaque, et je ne voyais que des décombres sur l'emplacement qu'elle occupait.

Une vieille négresse appartenant à M. et madame M*** s'y était fait un ajoupa ; elle me reconnut, et s'approcha de moi pour me dire que monsieur avait momentanément quitté le pays, mais que madame était sur ses montagnes.

Quelle nouvelle, Amélie près de moi ! Et je me mets à réfléchir sur le parti que je prendrais.

A quoi vais-je m'exposer, me disais-je, en me présentant aux regards d'une femme que j'ai si tendrement chérie, et dont la seule pensée suffit en ce moment pour faire revivre des feux qui ne furent mutuellement comprimés dans nos cœurs que par le

sentiment du devoir? Amélie seule dans ses montagnes! Amélie entourée de ces bois silencieux où les échos avaient tant de fois répété les doux élans de nos soupirs !

Qui me dira que ses faiblesses, en se confondant avec les miennes, ne nous feront pas succomber au délire de notre imagination, à la puissance de l'amour?

Un seul instant aura suffi pour répandre le deuil sur les jours d'une femme qui ne me rappellera plus à son souvenir que pour y retracer les maux que je lui aurai causés.

Ne dois-je pas frémir ensuite de trahir l'ami le plus sincère, le plus confiant; de déchirer pour la vie le sein qui avait conçu pour moi de si généreux sentiments?

Ces réflexions, auxquelles je m'abandonnais, m'avaient plongé dans une sorte d'absence de moi-même dont il était temps que je sortisse.

Non, me dis-je, je ne résisterai pas au bonheur de revoir Amélie pour la dernière fois. Mais ce ne

sera point pour l'abreuver de douleurs et lui occasioner d'éternels regrets. Plus les dangers sont grands, plus le mérite de les vaincre sera digne de moi.

Ma jeune hôtesse m'eût bientôt procuré les deux chevaux dont j'avais besoin ; je connaissais la route, et ne craignais pas de m'égarer.

Me voilà parti avec mon bon Lafleur ; je le voyais fort triste, et désirais connaître la cause de ses soucis.

« *Ah! maître*, me dit-il, *pays-ci perdu! tout ça moi voi fait moi craindre pour vous ; t'en prie, maître, quitté l'y, moi suivre vous partout.* »

Pauvre noir, il ne croyait pas dire si vrai.

J'arrivai à la crête du morne, d'où s'apercevait la grande case, et bientôt sur le plateau de l'habitation ; je m'élançai de mon cheval, appelant Amélie à haute voix.

Elle se montra, et semblait ne pas en croire ses yeux. Elle ne me disait rien, me fixait, et paraissait

douter que je fusse en sa présence : mais, au bout d'un instant, que se passe-t-il en elle ? Ses bras me sont ouverts, elle m'appelle son Alfred, et cette ivresse de sentiment dont elle était oppressée vient se fondre en larmes sur mon sein.

Quel début ! me disais-je ; et que vont devenir toutes mes résolutions ?

Nous nous promenons au jardin, et sommes bientôt ensuite ramenés à la grande case pour le déjeûner.

Je cherchai à engager la conversation sur des sujets capables de donner quelque repos à notre esprit : je lui demandai si la solitude où elle se trouvait ne lui laissait pas de craintes.

Elle me répondit que ses noirs s'étaient enrégimentés d'eux-mêmes, que leur houe et leur serpe leur servaient d'armes, et qu'il n'y avait pas de nuit où quelques-uns d'entr'eux ne fissent la garde autour d'elle.

J'admirais la confiance et le courage d'une femme encore si jeune, sur laquelle tant de regards dangereux

auraient pu se fixer, et qui abandonnait son existence à la fidélité de ses esclaves : mais aussi elle en était adorée.

Comme elle désirait connaître les causes qui avaient motivé mon départ pour France, je m'empressai de les lui expliquer, et j'y joignis d'autres détails auxquels elle semblait prendre le plus vif intérêt.

Je la priai, lorsqu'elle m'eut entendu, de me montrer la même complaisance, en m'informant de sa position actuelle.

Elle me dit que M. de M***, ayant jugé que non-seulement toutes les propriétés étaient perdues à Saint-Domingue, mais encore que les existences s'y trouvaient en danger, avait réuni une partie de ses moyens pour aller acheter une terre dans une des colonies étrangères qui nous avoisinaient ; qu'il y transporterait tous ceux de ses noirs qui ne se refuseraient pas à le suivre, et qu'il ferait défricher cette terre pour se fonder une nouvelle fortune.

Je lui répondis que je trouvais ce projet admirable, et que je l'apprenais avec une grande satisfaction.

Elle ajouta ensuite qu'il était absent depuis six semaines, et qu'elle l'attendait de jour en jour; il paraissait que la Jamaïque était l'île sur laquelle ils établiraient leur domicile.

Amélie, lui dis-je, chargez-vous bien, et je vous en conjure, d'exprimer à cet ami tous les regrets que j'ai ressentis de ne l'avoir pas vu; qu'il sache avec quel empressement j'eusse volé dans ses bras.

Je la regardais fixement en prononçant ces derniers mots : mais nos yeux ne devaient pas se rencontrer.

Nous nous levons; elle me parle de promenade, disparaît un instant, et je profite de son absence pour dire à Lafleur qu'aussitôt qu'il nous apercevra retournant au salon, il selle nos chevaux, prenne un chemin détourné, et aille m'attendre au bas de la colline.

Amélie revient; je lui donne mon bras; la joie était peinte sur sa figure, et nos pieds touchaient à peine

la terre. Elle me conduit à ces bas-fonds que j'avais tant de fois admirés, ces bas-fonds où la nature s'était montrée si prodigue de ses dons.

Elle se plaisait à me faire reconnaître les places où nos émotions avaient été les plus vives, et me disait que c'étaient celles où elle se sentait constamment attirée.

J'observai qu'elle ne conservait pas avec moi cette même réserve à laquelle elle m'avait habitué si long-temps : ses regards me semblaient exprimer un sentiment de plus que ceux que je leur avais connus ; il y avait de sa part plus d'abandon, plus de marques de tendresse, et le combat qui se passait en moi s'augmentait en raison des difficultés de moins qu'elle me laissait à vaincre.

En voyant ainsi Amélie, je me disais qu'il n'y avait pas de vertu dont on puisse répondre, et que c'était au milieu de ses triomphes qu'elle annonçait notre défaite.

Elle me fit gravir une quantité de petits mornes

pour arriver à celui de la crête duquel on jouissait d'une si magnifique vue. Nos forces avaient à peine suffi pour nous y conduire, et nous nous reposâmes un instant sur un banc de verdure.

Le silence des bois, la majesté des lieux, leur grande élévation, répandaient dans les sens une agitation vive, et donnaient à l'ame un doux épanchement.

Amélie ne pouvait plus cacher son trouble; l'abattement et la langueur qu'exprimaient ses regards la déclaraient vaincue; et de cette douce ivresse partaient des traits de feu qui venaient m'enflammer.

Je sens qu'il ne me restait pas un seul instant à perdre; je recueille mes forces, me lève, et l'entraîne avec moi.

Nous étions de retour à la grande case : la détermination que j'avais prise ne me laissait que peu de temps à passer avec elle, et je doutais encore que j'eusse la force de l'accomplir. Craignant qu'elle ne se sentît offensée de ma conduite, je voulus que mes derniers moments lui laissassent des souvenirs qui ne

s'effaceraient pas ; je lui ouvris mes bras, la pressai sur mon cœur, et la couvris de mes caresses.

Le calme ayant succédé à de si douces émotions, je profite d'un instant où elle s'était absentée. Je prends le premier papier qui me tombe sous la main, et lui écris ces mots :

« Adieu, Amélie ; nous ne nous reverrons plus. Mon départ précipité est le dernier gage que vous recevrez des sentiments que vous avez mis en moi, et qui ne s'en sont pas effacés. Notre heure était venue; nous en ressentions tous les deux les effets : un pas de plus, et vous cessiez d'être Amélie ; vous ne vous fussiez pas reconnue.

» Encore adieu ; conservez quelques souvenirs de votre Alfred, et songez que c'est par le plus glorieux et le plus douloureux des sacrifices, qu'il s'est montré digne de vous. »

Quand elle rentra j'étais parti, et je la vis descendre la colline avec la rapidité de l'éclair. J'avais déjà dépassé le petit morne : je m'arrêtai un instant ; nos bras

arrivés à Saint-Domingue, et d'effroyables maux y avaient signalé leur présence. Je croirai toujours, d'après ce qu'ils ont fait et ce qu'ils se sont abtenus de faire, qu'il entrait dans les vues du nouveau gouvernement qui devait signaler son installation par le meurtre de Louis XVI, que Saint-Domingue ne fût bientôt plus qu'une terre arrosée du sang des blancs.

Leur déclaration, de ne reconnaître que deux classes d'hommes dans la colonie, celle des libres et celle des esclaves, était bien ce qui, au début des contestations qui s'élèverent entre les blancs et les hommes de couleur, eût sauvé tous les intérêts. Je l'ai plusieurs fois répété; mais le temps n'était plus où cette déclaration eût produit d'heureux fruits.

Des troubles sérieux régnaient partout. Le plus grand nombre des ateliers était ébranlé; le prestige était dissipé : et dans cet état de choses, combien n'eût-il pas fallu de lumières, de sagesse, d'énergie et de courage de la part des hommes auxquels le pouvoir était remis!

Je m'occupais attentivement de ce qui se passait alors à Saint-Domingue : mais pour plus d'instructions sur ce point, qu'on lise l'ouvrage du général Pamphile Lacroix, et l'on verra que les mesures les plus urgentes pour étouffer l'insurrection furent précisément celles que l'on négligea davantage.

Quel emploi ces commissaires s'étaient-ils empressés de faire de l'armée qui avait débarqué avec eux? Ils étaient arrivés dans le foyer des insurrections. Pourquoi donc balançaient-ils à se porter portout où ces insurrections existaient; à frapper les premiers coups avec force et courage, pour n'avoir plus à les renouveler ?

Pouvaient-ils ignorer qu'un grand nombre d'insurgés agissaient sous l'influence d'une puissance étrangère, et que le cabinet espagnol jouait un grand rôle alors dans les désastres de Saint-Domingue ?

Ces commissaires n'avaient pas su entretenir, avec les premiers chefs des armées de terre et de mer, cette union et cet accord qui sont d'une nécessité

absolue pour arriver au bien : des partis s'étaient formés, une autorité s'était élevée contre une autre, et les blancs se fusillaient entre eux.

Les faits les plus marquants qui nous soient restés de la mission de ces hommes, sont : le bombardement du Port-au-Prince ; le déchaînement sur la ville du Cap, d'une armée de nègres révoltés qu'ils appelaient à leur secours, la torche d'une main et le fer de l'autre ; le pillage et l'incendie de cette ville ; le spectacle effroyable des monceaux de cadavres que les flammes éclairaient sur le rivage, et tous les vaisseaux de la rade surchargés des malheureux qui s'y étaient sauvés.

Mais l'heure était venue, où je devais tomber moi-même sous leurs coups.

Ce fut vers le milieu de juillet 1793, que l'on vint pendant la nuit m'arracher à un profond sommeil. Des gardes m'ordonnèrent de les suivre, et je fus conduit dans les cachots de Saint-Marc.

De quel droit, me disais-je, vient-on m'arrêter

ainsi ? On n'a jamais entendu parler d'acte de cette nature avant l'arrivée de ces hommes ; ils ont probablement besoin de signaler les progrès de leurs lumières par le despotisme et par la tyrannie.

Quels reproches ont-ils à me faire ?

Je n'ai soulevé aucun parti contre eux ; j'ai défendu, au péril de ma vie, le plus beau pays de la terre; j'ai versé sur lui des larmes quand ils ne l'arrosaient que de sang ; et je pouvais me vanter de mes opinions, car elles ne tendaient qu'à la réunion des esprits : elles eussent sauvé la colonie. Nous sommes donc, me disais-je, entrés dans le règne du crime.

Je me rappelais que Marie Lo**** me tourmentait pour partir, me répétant sans cesse : Vous n'êtes pas bien ici, éloignez-vous pour quelque temps ; mais la frayeur entre difficilement dans un cœur qui n'a rien à se reprocher.

Quelques jours s'étaient passés, lorsque mes verroux se firent entendre au milieu de la nuit. Mon gardien m'ordonna de le suivre, et me conduisant à la

dernière porte qui s'ouvrit devant moi, m'annonça que j'étais libre. Il faisait fort sombre, et je me vis entouré par quatre hommes qui ne me dirent que ces mots : *Silence ; ne craignez rien, vous êtes avec des amis.*

J'étais très-docile, et pourtant je ne savais pas où ils me conduisaient. Ils s'arrêtaient quelquefois, écoutaient, et continuaient à marcher avec la plus grande précaution. Nous avions déjà fait beaucoup de chemin, lorsque nous arrivâmes au bord de la mer tout-à-fait à l'extrémité de la ville.

Là, j'aperçus une embarcation d'une forme comme je n'en connaissais pas; elle était fort légère, fort longue et peu élevée sur l'eau. Trois hommes nous y attendaient; et ceux qui m'avaient servi de guides se réunirent à eux; aussitôt l'un s'empara du gouvernail, et les six autres de leur aviron; ils étaient tous à la file. La mer était calme, la brise de terre ne s'était pas encore élevée, et lorsque ces hommes donnaient à la fois leur élan, nous étions jetés à plus de vingt pas en avant.

Nous avions à franchir une distance qui présentait de grands dangers ; il fallait passer nécessairement par le travers d'un bâtiment de guerre qui était en station, et à bord duquel on montait pour produire ses expéditions.

Lorsque les rameurs s'en crurent peu éloignés, je m'aperçus qu'ils diminuaient considérablement la force qu'ils donnaient à leurs élans, afin que leurs coups d'avirons se fissent moins entendre.

Ils espéraient échapper ainsi au danger, lorsqu'une voix, qui semblait fort proche, nous fit parfaitement entendre ces mots : *Qui vive à bord!* Sur-le-champ mes hommes me disent de me jeter à plat ventre, et s'élevant chacun sur la pointe des pieds, ils impriment à leurs coups d'aviron un si grand accord et une si vive force, que nous filions sur l'eau avec la rapidité de l'éclair; on avait tiré sur nous, les balles nous sifflaient à l'oreille, mais aucune ne nous atteignit.

Ces hommes savaient à quelle distance du bâtiment de guerre devait croiser celui qui nous attendait ; ils

ERRATA.

P.	L.	*Au lieu de :*	*Lisez :*
102	18	ce dernier existant encore	qui existe encore aujourd'hui
110	7	les verres se vident	chacun vide son verre
167	16	à tous les remercîments	après tous les remercîments
224	5	s'impreignaient	s'imprimaient
244	15	cette réception a lieu	cette réception eut lieu
253	4	je ne me rends pas	je ne me rendais pas
261	7	de la description.	la description
269	2	après laquelle	après lequel
302	18	je reste	je restai
325	7	pas faite	pas fait
326	4	cette sortie produit	cette sortie avait produit
341	7	enfin j'ai	enfin j'eus
373	16	je leur remets	je leur remis
390	21	je me crois	je me crus

DU MÊME AUTEUR ET CHEZ LES MÊMES LIBRAIRES

RÉFLEXIONS

SUR L'ÉDUCATION

[illegible]

DE L'HOMME

1 vol. in-8° [illegible] 7 f. 50 c.

[illegible]

[illegible]

